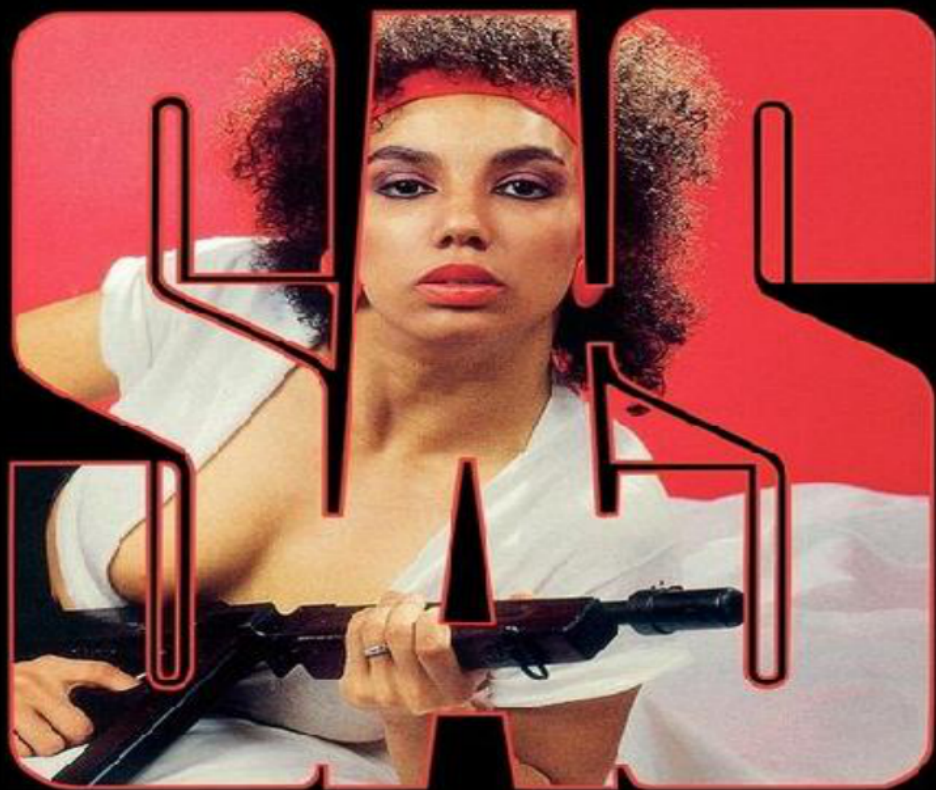


SAS [079] – Chasse à l'homme au Perou

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHASSE À L'HOMME AU PÉROU

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



79

CHASSE À L'HOMME AU PÉROU

Éditions Gérard de Villiers

Photo : Jérôme Da Cunha

La robe est d'Azzaro

La coiffure est de Luc Rizzo/Dessange

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon/Gérard de Villiers, 1985.

© Presses de la Cité Poche GECEP, 1993

© SAS/Vauvenargues, 1998.

© Éditions Gérard de Villiers, 2008.

ISBN 978-2-84267-056-6

CHAPITRE PREMIER

Accoudé à la rambarde de pierre bordant le toit du penthouse de l'ambassade américaine, Tom Burns, responsable de la CIA(1) pour le Pérou contemplait d'un air dégoûté l'interminable cortège qui défilait quatre étages plus bas, remontant l'avenue Arequipa dans un concert de slogans hurlés à pleine poitrine. Des banderoles vengeresses, vouant le gouvernement aux pires maux ou exhortant à la lutte armée révolutionnaire et des drapeaux rouges flottaient dans la poussière soulevée par des milliers de pieds. En passant devant l'ambassade, les poings se levaient et les injures fusaient.

— *Yankee go home ! Viva la lucha armada ! Libertad por el Pueblo*(2).

Les grilles avaient été cadenassées et des sentinelles armées veillaient derrière. On avait planté sur le trottoir une rangée de bornes en ciment dissimulées par des arbustes pour décourager les voitures piégées, mais les services de sécurité étaient impuissants devant une foule déchaînée.

Tom Burns alluma une cigarette, résigné. Un gréviste avait été tué la veille en face de l'aéroport et même s'ils défilaient dans un calme relatif, les ouvriers étaient pourtant un peu plus excités que d'habitude. La tension monta lorsque le cortège atteignit le Palacio de Gobierno. Régulièrement les manifestants essayaient d'en escalader les grilles. La Guardia Civil chargeait, provoquait de nouveaux blessés et, le lendemain, d'autres manifestations. Depuis des semaines Lima était paralysé par de multiples grèves, des défilés sans fin, des « sit in » dégénérant souvent en échauffourées.

Le regard de l'Américain glissa au-dessus de l'Avenida. De l'autre côté de l'avenue Arequipa, comme tous les jours en fin de journée, d'innombrables couples s'enlaçaient, collés comme des insectes aux murs du petit Musée d'Art Italien isolé au milieu d'un square. Yeux dans les yeux, corps à corps, bouche à bouche. Insouciant du vacarme autour d'eux. Appels amplifiés par les mégaphones portatifs des innombrables *ambulantes*(3) grondements des bus et revendications hurlées des grévistes.

Un peu à gauche se dressait la tour grise et massive de l'hôtel *Sheraton*, tranchant sur le centre détruit comme une ville bombardée, aux immeubles en ruines, abandonnés, sinistres, les ouvertures murées, refuge de milliers de rats...

Tom Burns essuya sa nuque trempée de sueur, et avala une gorgée de bière, à même la boîte. La chaleur humide sans un souffle de vent, le ciel gris de ce début d'automne formaient une chape oppressante. Il ne pleuvait presque jamais à Lima et la poussière de cette ville de six

millions d'habitants restait toujours en suspens dans l'atmosphère. Au Sud, vers San Isidro et Miraflores, les quartiers chic, elle se combinait à l'humidité du Pacifique, formant une brume tenace et épaisse donnant l'impression de se trouver dans un pays nordique.

Son adjoint, Lester Cross, surgit sur le toit ; un gros walkie-talkie déformait sa poche revolver.

— Le colonel Ferrero est arrivé, Sir. Vous descendez ?

Les bureaux de la CIA se trouvaient au sous-sol de l'ambassade, à côté de la cafétéria. Sans la moindre ouverture. De vrais habitats troglodytes. Climatisés, il est vrai.

— Faites-le monter, plutôt.

Le cortège, en bas, touchait à sa fin, suivi de deux automitrailleuses noirâtres de la Guardia Civil équipées de canons à eau. Derrière, s'agglutinait un embouteillage monstrueux et résigné. Tom Burns s'avança vers l'homme qui venait de surgir de l'escalier :

— Comment va, colonel ?

Le colonel de la Dircote(4) avait le teint presque aussi olivâtre que son uniforme, le crâne déplumé, un sourire chafouin et une chemise mexicaine qui dissimulait mal l'arme accrochée à sa ceinture.

— Très bien, très bien, Mister Burns, dit le Péruvien.

Ça allait toujours très bien. Le pays était en pleine déliquescence, le sol(5) fondait comme une glace dans la bouche d'un enfant gourmand, on assassinait un policier par jour, les pylônes électriques sautaient avec une régularité touchante et les prisons se remplissaient de membres du Sentier Lumineux, mais le vieux Président Belaounde, retranché frileusement dans son palais, au centre ville, continuait d'affirmer qu'il allait remettre entre les mains de son successeur un pays en état de marche... À tous ses visiteurs, il montrait fièrement le plan des routes construites en Amazonie et qui servait surtout aux *Narcos*(6) à faire décoller leurs avions remplis de drogue.

L'armée n'était pas assez forte pour lutter à la fois contre le terrorisme et le trafic de cocaïne.

Or, les terroristes du Parti communiste péruvien, plus connu sous le nom de Sentier Lumineux, s'appliquaient à déstabiliser la fragile démocratie péruvienne. Utilisant la férocité des Khmers Rouges et la patience de Mao Tse TOUNG.

Alors, le gouvernement s'était décidé à lutter contre le Sentier Lumineux. Mollement, avec de brusques accès de cruauté, dus aux *Sinchis*, les troupes spéciales de l'Infanterie de marine, réputées pour leur brutalité. Quelques centaines de paysans de la région d'Ayacucho avaient fini dans des fosses communes pour n'avoir pas su choisir leur camp assez vite.

Sur l'avenue Arequipa, les vociférations avaient fait place aux klaxons assourdissants.

— Une bière, colonel ?

— *Con mucho gusto.*

Tom Burns laissa le Péruvien se rafraîchir avant de s'enquérir :

— Vous avez des nouvelles ?

Le colonel Ferrero grimaça un sourire.

— Pas encore, mais j'en attends d'une minute à l'autre. On doit me joindre ici.

— Je croyais qu'ils devaient reprendre contact vers midi.

— Ce n'est pas toujours facile, avança le colonel. À Lima, il n'y a pas autant de téléphones que chez vous, aux USA. Mais ne craignez rien.

Tom Burns laissa échapper un bruit indistinct, qui n'était pas vraiment une marque de confiance. Deux de ses hommes, appartenant à la Central Intelligence Agency, avaient été envoyés au contact, se faisant passer pour des révolutionnaires colombiens du M 19. Cela grâce aux agents doubles du colonel Ferrero apparemment infiltrés dans le Sentier Lumineux. Afin d'essayer de savoir à quoi correspondaient certaines rencontres récentes, à Lima, entre le Sentier Lumineux et les *Narcos*, les trafiquants de cocaïne. Il avait fallu toute l'insistance de la Centrale CIA à Langley pour que Tom Burns accepte d'engager, à regret, deux de ses meilleurs hommes. Bien que citoyens américains, ses deux agents, Peter Ramirez et Michael Diaz, avaient l'allure de Latino-Américains et parlaient parfaitement espagnol.

— Si seulement on pouvait coincer ce salaud de « camarade Gonzalo » ! soupira le colonel de la Dircote, entre deux lampées de bière.

Le camarade Gonzalo, c'était Abimaël Manuel Guzman, le fondateur du Sentier Lumineux, ancien professeur à la Faculté d'Ayacucho. Grâce à l'organisation cloisonnée du Sentier Lumineux et à l'utilisation systématique de pseudonymes, on pouvait arrêter des centaines de terroristes, on n'arrivait jamais aux responsables et les têtes de l'hydre renaissaient sans cesse. Un seul homme possédait les clefs de ces fausses identités et l'organigramme du Sentier Lumineux : Abimaël Manuel Guzman, en fuite depuis quatre ans. Insaisissable.

Si la CIA aidait les Péruviens à s'en débarrasser, cela décapiterait l'organisation, écartant un danger mortel pour le Pérou. Tom Burns avait prêté ses hommes avec l'arrière-pensée d'obtenir plus tard des Péruviens une collaboration plus active dans la lutte contre les subversifs de tous bords.

— Vous avez vu votre informateur ? demanda l'Américain.

— Pas aujourd'hui, avoua le colonel.

Tom Burns regarda le ciel en train de s'assombrir. L'idée de redescendre dans son trou lui faisait horreur. En plus, l'inquiétude commençait à le ronger. L'air fraîchissait et le soleil avait disparu.

Dans une demi-heure, il ferait nuit. Les deux hommes s'accoudèrent, regardant les voitures tourner autour de la Plaza Grau avant de s'engouffrer dans le Paseo de la Republica, la voie expresse en tranchée qui filait vers Miraflores et San Isidro, les quartiers résidentiels. Dans quelques minutes, le centre de Lima appartenait aux *ambulantes* qui grouillaient comme des cafards sur les trottoirs, offrant de tout. Des pastèques aux vêtements en passant par les fruits, les brochettes, les cigarettes ou les colifichets en plastique, soixante pour cent de la population de Lima travaillait au noir. Les plus riches accrochaient des mégaphones à leur étal et s'y égosillaient, créant une cacophonie hallucinante. Tom Buras avait hâte de se retrouver à Montericco, sur les hauteurs de Lima, à l'abri de ses vitres blindées, avec un bon J & B à la main, et sa *Chula*(7) docile et sensuelle à ses côtés.

— Je crois qu'Alan Garcia va être président, lança le colonel Ferrero.

Tom Burns s'en moquait comme de sa première médaille. Dans trois mois il était muté à Asuncion.

— C'est mieux que Barrantes, laissa-t-il tomber sans enthousiasme.

Barrantes, c'était le candidat marxiste de la gauche unie à l'élection présidentielle. De cœur avec le Sentier Lumineux. L'horreur pour les Américains et l'armée péruvienne. Celle-ci était déjà en train d'astiquer ses FAL au cas où il passerait. On n'en était pas à un pronunciamiento près, le record de la Bolivie dans ce domaine étant cependant difficile à battre.

Le regard de l'Américain courut par-dessus les toits déchiquetés de l'avenue Tacna jusqu'au cercle des montagnes pelées qui entouraient la ville, menaçantes, pour se poser sur la grande croix lumineuse qui venait de s'allumer sur la colline de San Cristobal, au nord de Lima. Elle dominait ironiquement le Rimac, un des pires bidonvilles ceinturant Lima où s'entassaient trois millions de gens, sans eau, sans électricité et sans le plus petit début d'hygiène. Chaque matin, de vieux camions parcouraient les ruelles, offrant de l'eau presque potable à 1500 soles le baril. Pour faire plus gai, on avait baptisé les bidonvilles « Pueblo Joven(8) », mais c'étaient quand même des trous à rats. D'ailleurs pour ces crève-la-faim, la prise d'un rongeur bien gras était un jour de fête. Même s'il fallait le partager. Jusque devant l'ambassade US, les rats pullulaient dans les trous du trottoir.

Tom Burns regarda sa montre, maintenant sérieusement inquiet. Ses hommes avaient huit heures de retard.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Je vais téléphoner, proposa aussitôt le colonel Ferrero en posant sa boîte de bière. Il fit trois pas vers l'ouverture de la terrasse et s'arrêta. Une explosion sourde et puissante venait d'ébranler

l'atmosphère. Toutes les lumières qui piquetaient le crépuscule vacillèrent et s'éteignirent. La croix de San Cristobal sembla durer quelques fractions de seconde de plus puis disparut à son tour.

— *Shit !* gronda Tom Burns.

L'ambassade se rallumait déjà, basculant automatiquement sur son groupe électrogène. Partout, dans les avenues, les klaxons se déchaînaient.

— *Los Terrucos(9) !* cria le colonel.

Plaisanterie coutumière du Sentier Lumineux. Les terroristes faisaient sauter un pylône électrique, privant Lima de lumière quelques minutes ou quelques heures. Le courant venait de loin et il était impossible de surveiller toute la Sierra.

L'adjoint de Tom Burns surgit, déjà engoncé dans un gilet pare-balles, des jumelles de nuit autour du cou, tenant deux Uzi et un second gilet. Il le tendit avec une Uzi à son chef. Tom Burns s'équipa. Routine pour chaque alerte. Le grand jeu. En dessous d'eux, c'était le chaos. La ville n'était plus éclairée que par les lampes à acétylène des *ambulantes* et les phares des véhicules englués dans des embouteillages sans fin. La sirène d'une voiture de police se mit à couiner lamentablement puis se tut.

Quelques rafales claquèrent, provenant de différentes directions : les policiers des commissariats tiraient en l'air pour se rassurer...

— Regardez ! cria soudain le colonel Ferrero.

Le haut de la colline San Cristobal venait de s'embraser. Ce n'était plus la croix, mais une gigantesque faucille avec un marteau de feu ! Le signe du Sentier Lumineux. Tom Burns arracha les jumelles du cou de Lester Cross et les braqua sur la colline.

Grâce à leur puissance, il distingua aussitôt de part et d'autre du sigle lumineux deux barres sombres, comme des parenthèses. Il lui fallut quelques secondes pour identifier deux corps pendus à des potences improvisées.

— *My God !* fit-il d'une voix étranglée.

Il tendit les jumelles à l'officier péruvien, l'estomac tout à coup noué par l'angoisse. À l'œil nu, il ne voyait plus les pendus. Le colonel Ferrero rabaissa les jumelles.

— On dirait des... Je vais y aller.

— Je viens avec vous.

Lester Cross s'interposa.

— Sir, il est trop tard pour demander une escorte...

— *Bullshit !* explosa Tom Burns, on est assez grands pour se passer de nounou. Prenez quelques chargeurs de pus.

Avec son mètre quatre-vingt-dix, sa grosse moustache rousse et sa carrure d'athlète, il avait l'air d'un géant d'une autre race au milieu des Péruviens. En quelques secondes, ils eurent dévalé les quatre

étages. Précédés par le colonel Ferrero, ils surgirent dans l'Avenida Espana, bousculant les passants. Le bâtiment futuriste et jamais terminé abritant la Dircote se trouvait à une centaine de mètres. Le colonel courait maladroitement, une main sur la crosse de son pistolet, pour l'empêcher de quitter son holster.

Tom Burns pria pour que son pressentiment ne se réalise pas.

* *

*

La sirène du fourgon bleu de la Dircote hurlait sans discontinuer, se faufilant entre les véhicules englués dans l'avenida Tacna. Tom Burns et le colonel Ferrero étaient tassés à l'avant avec le chauffeur. Derrière, une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents avec des casques, des gilets pare-balles, semblables à des tabliers, certains même en bérêt. La Guardia Civil avait refusé de donner une protection, « faute d'effectifs ». En réalité, elle haïssait la Dircote, organisme concurrent. Tom Burns se demanda soudain si cette mise en scène macabre n'était pas un guet-apens... Tout le bidonville au-dessus de Cristobal était infesté de *Senderos*.

Le pare-chocs du fourgon accrocha un étal de melons qui se répandirent en explosant comme des grenades. Malgré la panne de courant, la foule était incroyablement dense sur les trottoirs, autour des *ambulantes*. La grande avenue semblait ne jamais finir, bordée de ruines décrépies, condamnées, noirâtres. Des files résignées d'un kilomètre attendaient des bus improbables, suivant d'un œil hostile le fourgon bleu. Depuis les autobus qu'ils doublaient les passagers entassés comme des sardines leur jetaient aussi des regards noirs : la Dircote n'avait pas bonne réputation...

— Plus vite, Bon Dieu, grommela Tom Burns, l'Uzi sur les genoux.

Son angoisse lui nouait la gorge... Le chauffeur doubla en l'accrochant, un taxi sans lunette arrière, sans aile, la carrosserie mangée de rouille, ne tenant que par la peinture, qui laissa dans l'affaire ce qui lui restait de pare-chocs.

Le fourgon franchit enfin le pont sur le Rimac asséché qui avait donné son nom au quartier, pénétrant dans le bidonville. Quelques virages qui les jetèrent les uns contre les autres et ils se mirent à cahoter d'une façon démente dans les ruelles défoncées. Tom Burns regardait défiler les baraques en tôle, les *Chulas* aux visages inexpressifs, quelques hommes torse nu, des enfants qui jouaient avec de vieux enjoliveurs. L'odeur du quartier suintait à travers les vitres fermées. Moitié charnier, moitié décharge publique...

Boum ! Le fourgon plongea dans une ornière qui projeta Tom Burns dans le pare-brise. Puis le chauffeur entama une marche arrière.

— Il s'est trompé, commenta le colonel Ferrero, pas rassuré.

Un choc sourd contre la carrosserie : une pierre... Ils n'étaient pas les bienvenus. On ne voyait plus le haut de la colline, caché par un repli de rocaïlles. Les cahutes s'échelonnaient tout le long de la pente nue, accrochées comme des morpions à la glaise qui fondait dès la saison des pluies. Heureusement, il pleuvait rarement à Lima... Ils recommencèrent à cahoter dans un effroyable chemin de pierraille grim pant à flanc de colline. À gauche, le précipice, à droite les masures du *Joven Pueblo*. Encore deux ou trois pierres. Le chauffeur émit un grondement menaçant. Les phares éclairaient tantôt le vide, tantôt un paysage désolé et l'obscurité était encore plus oppressante. Tom Burns se retourna : Lima, derrière eux, n'était qu'une grande tache noire piquetée de quelques lucioles : les *ambulantes*.

Virage brutal. De moins en moins d'habitations. De nouveau, le sommet leur apparut : la faucille et le marteau brûlaient toujours.

— *Terrucos de mierda !* grommela le colonel Ferrero entre ses dents.

Hurlements de pignons, dérapage, secousses. À trois reprises, le chauffeur tenta de négocier le virage en épingle à cheveux, à trente pour cent d'inclinaison. Le lourd fourgon hurlait, repartait en arrière. Finalement, le colonel Ferrero donna un coup de coude au chauffeur.

— Arrête ! On continue à pied.

Tom Burns sauta à terre, l'Uzi dans la saignée du bras, le visage aussitôt balayé par une brise tiède. Un seul lumignon tremblottait dans le vent. Une famille en train de se partager une marmite de *camute*(10) Le colonel donna des ordres à voix basse et les agents de la Dircote descendirent maladroitement, encombrés par leurs fusils et leurs casques.

— Déployez-vous ! ordonna l'officier. Couvrez le haut. Vite ! Ces salauds sont peut-être encore là.

Les hommes partirent en courant, faisant jaillir des cailloux sous leurs pieds, discrets comme des éléphants dans un magasin de porcelaine... Tom Burns faillit se boucher le nez : à croire qu'ils progressaient sur un tas d'ordures. Il leva le nez vers la crête, se disant mentalement : « Pourvu qu'ils ne nous attendent pas ! »

On avait déjà vu des bandes de deux cents *Senderos* tendre une embuscade à l'armée. Jamais encore à Lima, mais il fallait bien un début à tout. L'Américain se mit à grimper, courbé en deux pour offrir moins de prise à d'éventuels projectiles... On n'entendait plus que les pierres rouler, et un juron de temps en temps.

Bravement, le colonel montait au milieu du sentier, droit sur l'emblème en train de brûler. Une saute de vent rabattit sur eux une fumée fade qui les fit tousser.

— En avant ! cria le colonel Ferrero.

Brandissant son pistolet-mitrailleur Star, il franchit les derniers

mètres en courant, parvenant à la crête. Une rafale claqua à la droite de Tom Burns qui plongea à terre instinctivement.

Il se retourna, aperçut en contrebas des ombres qui les observaient de loin. Si c'était une embuscade, tout le bidonville viendrait leur couper la gorge. À son tour, il atteignit la crête, essoufflé et regarda autour de lui. Les soldats s'étaient déployés partout. Aucune trace des terroristes. Il rejoignit le colonel de la Dircote.

— Qui a tiré ?

— Un imbécile qui avait peur de son ombre, dit Ferrero.

À une cinquantaine de mètres la faucille et le marteau brûlaient toujours encadrés par deux grossières potences. La gorge nouée, Tom Burns s'approcha, l'Uzi braquée vers les larges zones d'ombres qui entouraient le brasier. Les hommes de la Dircote investissaient lentement la colline, nerveux, armes braquées, sur le qui-vive. En bas, la ville semblait toujours morte.

Lorsqu'ils arrivèrent plus près ils furent pris de quintes de toux à cause de l'âcre odeur de brûlé. Le symbole avait été fabriqué avec des bouts de bois entourés de chiffons imbibés de kérosène qui brûlait en dégageant une fumée noire. Les flammes baissaient peu à peu. Il avait fallu plusieurs hommes pour mettre en place l'énorme sigle de près de dix mètres de haut. Dans cet endroit désert, c'était facile. Surtout avec la complicité de toute la population. Tom Burns s'approcha d'une des potences et braqua dessus une puissante torche électrique.

— *My God !*

Il ne put rien dire d'autre. La lueur blanche éclairait un corps humain dont les pieds pendaient à un mètre du sol. Une corde très mince serrée autour de son cou le retenait à la potence improvisée. Il avait les mains attachées derrière le dos et les chevilles entravées. Son visage semblait n'être qu'une masse compacte de sang séché. Déjà une odeur aigre-douce flottait autour du cadavre ».

— *Sangre del Christo !*

Le colonel Ferrero s'était approché à son tour. Il jeta un ordre et trois hommes se firent la courte échelle afin de couper d'un coup de machette la corde qui soutenait le pendu. Puis ils répétèrent l'opération pour son vis-à-vis. On étendit les deux corps par terre avec précaution. Tom Burns se pencha sur le visage martyrisé, réprimant une nausée.

Les deux yeux du mort étaient crevés, recouverts d'une croûte rougeâtre. La bouche grande ouverte dessinait un sourire macabre auquel il manquait la langue, arrachée. Le faisceau de la torche descendit plus bas révélant deux longues blessures transversales sur les jambes : l'homme avait eu les jarrets tranchés. Le colonel Ferrero se signa discrètement et lança un regard embarrassé à l'Américain. Ce dernier était partagé entre un dégoût sans limite et une rage froide.

— Ce sont les *Senderos* qui ont fait ça, dit-il d'une voix absente.

Il arracha du cou du mort une médaille religieuse octogonale qu'il connaissait bien et se redressa, les yeux dans ceux de l'officier péruvien.

— Celui-là s'appelait Peter Ramirez, dit-il d'une voix blanche. C'était un de nos meilleurs agents.

L'expression de son regard était telle que Ferrero recula comme si l'Américain allait tirer sur lui. Tom Burns se contenta de marcher jusqu'au second corps et de se pencher, pour jeter aussitôt :

— Et celui-là, c'est Michael Diaz. Vingt-huit ans.

Ferrero suivait, le Star à bout de bras. Décomposé.

Les flammes baissaient, ne jetant plus que quelques lueurs fantomatiques.

Les corps se fondaient dans la pénombre, seule demeurait l'odeur de la mort.

Tom Burns se tourna vers l'officier péruvien.

— C'est vous qui leur aviez organisé ce contact... remarqua-t-il d'une voix lourde de sous-entendus.

Le colonel Ferrero passa sa main sur son front dégarni, et balbutia :

— Vous ne pensez quand même pas que... C'est un crime barbare. Les coupables seront châtiés, je vous le...

— Je pense que dans ce pays de merde, tout est possible, lâcha Tom Burns. Et je vous fous mon billet qu'on ne trouvera jamais les ordures qui ont fait ça... Ils sont déjà loin et vos guignols peuvent ranger leurs fusils.

Tout autour d'eux, les hommes de la Dircote formaient une ronde muette et figée. L'Américain sentait le sang battre à ses tempes comme s'il allait faire exploser ses artères. La tête baissée, il grommela :

— *Motherfuckers !*

Ferrero lança un ordre et deux hommes vinrent jeter des ponchos sur les cadavres. Puis il se tourna vers Tom Burns :

— Je vais demander l'aide de la Guardia pour cerner San Cristobal. Nous allons fouiller les maisons une à une. On découvrira bien quelque chose.

Tom Burns haussa les épaules :

— Foutez-moi la paix avec vos conneries. Vous allez liquider au hasard une centaine de pauvres diables. Parmi eux il y aura peut-être quelques *Senderos*. Ce qui permettra au Sentier Lumineux d'en faire des martyres. Les assassins sont partis depuis longtemps. Ils doivent bien se marrer en buvant un pisco-sour(11) à notre santé...

— Je vais mener l'enquête moi-même, affirma le colonel et je saurai ce qui s'est passé...

— *Bullshit !* explosa Tom Burns. C'est simple : ils ont été balancés pour un peu de pognon. Par un de vos merveilleux agents doubles.

Comme toujours. Faites plutôt venir une ambulance...

Il se tut, la gorge nouée. Revoyant ses deux adjoints encore vivants, quarante-huit heures plus tôt, plaisantant dans son bureau. Maintenant c'était de la charogne. Tout cela pour rien. Il se retourna. Lima était toujours plongée dans le noir. La rumeur des klaxons montait faiblement jusqu'à eux. En bas, la vie continuait. Il eut soudain envie de bombarder cette ville atrocement sale, poussiéreuse comme le désert de Gobi, lépreuse, rongée par la misère et l'incurie. En train de se désagréger comme une vieille momie.

— Partons, dit le colonel Ferrero. Cela peut être dangereux de demeurer ici. Je vais laisser quelques hommes pour garder les corps.

— Je reste, je redescendrai avec eux, fit Tom Burns.

C'était vraiment la moindre des choses. Il se voyait déjà en train de rédiger les télégrammes. Jusqu'ici la CIA n'avait remporté aucun succès contre le Sentier Lumineux. Il continuait cependant à tisser sa toile de Pénélope, sans espoir et sans regret. Avec l'obstination d'un bulldozer.

Le chauffeur et trois hommes redescendirent jusqu'au fourgon qui redémarra. Ferrero était finalement resté. Tom Burns alluma une cigarette et l'odeur du tabac chassa un peu celle de la mort. Les flammes éteintes, il faisait presque frais. Soudain, un rectangle lumineux apparut vers le sud-est : Miraflores. Le courant revenait dans les quartiers résidentiels. Ils n'eurent pas le temps de s'en féliciter. Une explosion sèche leur parvint du sentier qui descendait la colline, suivie d'une grande lueur rouge et d'une série de détonations plus faibles. Le colonel Ferrero poussa un rugissement et se mit à hurler des ordres. Aussitôt, ses hommes se dispersèrent à plat ventre, en position de tir. Il pesa sur l'épaule de Tom Burns qui consentit à s'accroupir.

— Ils ont fait sauter le fourgon, dit le colonel. Ils sont encore là...

— Non. C'est une mine ou un piège, laissa tomber l'Américain.

Les terroristes n'étaient pas assez fous pour être restés sur place. Le colonel se mit à parler à toute vitesse dans son walkie-talkie, demandant du renfort. Un de ses hommes tira une fusée éclairante rouge qui retomba en un gracieux panache, éclairant la faucille et le marteau éteints. Ferrero se redressa soudain, brandissant le poing en direction du bidonville en dessous d'eux.

— *Perros inmundos !* On vous tuera tous...

Seul, le silence de la nuit lui répondit. Très loin, du Rimac, une sirène se mit à hurler. On venait à leur secours. Le fourgon brûlait toujours. En se penchant, Tom Burns aperçut des silhouettes qui l'entouraient, dépouillant les corps éjectés du véhicule. Fou de rage, le colonel Ferrero les dispersa d'une rafale de PM.

La sirène se rapprocha. Tom Burns se releva et lança au colonel Ferrero :

— Venez voir.

Il l'amena jusqu'au cadavre de Peter Ramirez et l'éclaira, approchant la torche près du visage massacré.

— Regardez. Les yeux crevés, la langue arrachée. C'est la méthode *quechua* (12).

Les tortures que les gens du Sentier Lumineux infligeaient aux paysans ralliés au gouvernement ; à ceux qu'ils appelaient les « sophones ». Les mouchards.

L'infiltration qui devait mener au camarade Gonzalo se terminait tragiquement sur cette colline pelée et nauséabonde. Par un message sans ambages, le Sentier Lumineux avait frappé avec sa barbarie habituelle.

Se moquant de la Dircote et de la CIA. Seulement, ce n'étaient plus d'obscurs campesinos de la région d'Ayacucho qu'ils avaient massacrés, mais deux agents américains.

Trahis une fois de plus par les Péruviens. La Dircote, la Guardia Civil et même l'armée étaient pourries de sympathisants senderistes.

Avec un grondement puissant, une automitrailleuse bourrée de soldats se hissa sur le plateau, coupant à travers la rocaïlle, déversant sa cargaison humaine, dans un grincement de chenilles. Tom Burns respira profondément, adressant une prière muette au ciel pour que Peter Ramirez et Michael Diaz ne soient pas morts pour rien.

Sans trop y croire.

CHAPITRE II

Washington au mois de mars, ce n'est pas la joie ! Un vent glacial balayait les bois entourant le complexe de la Central Intelligence Agency, à Langley.

Malko étouffa un bâillement discret. Dérangé en pleine saison de chasse et catapulté dans un avion, il avait du mal à rattraper son sommeil après une nuit blanche. Une fois de plus, il se retrouvait en face de « l'Irlandais », Ronald Fitzpatrick, chef de la Division des Opérations de la CIA. Aucun des deux hommes n'avait reparlé de la fin tragique de Shamilar Khasani⁽¹³⁾ Pourtant, Malko en gardait le souvenir dans un coin de son cœur et espérait que le temps lui donnerait l'occasion de venger la jeune femme assassinée. Hélas, dans le Monde Parallèle, un clou chassait l'autre et on ne s'appesantissait pas sur les morts. Sauf pour les venger discrètement et féroceement.

Un voyage sur Air France lui avait permis de rencontrer une jeune et pulpeuse créature allant rejoindre son fiancé à New York, qu'il avait honteusement détournée du droit chemin. Grâce aux 43 vols directs par semaine d'Air France sur différentes villes américaines, autant profiter de la bonne cuisine et des grands crus de Bordeaux. Pour le même prix qu'une compagnie US qui l'aurait nourri avec un hamburger et une piquette californienne. Maintenant, c'était un autre univers, avec les murs gris, les tableaux sévères et les coups tordus. L'Irlandais tournait comme un fauve dans la pièce, en marmottant :

— Tous des pourris !

Plusieurs photos pas ragoûtantes s'étaient posées sur son bureau. Deux morts passablement abîmés. Malko y avait à peine jeté un coup d'œil. Depuis son séjour au Salvador, il n'avait aucune illusion sur la sauvagerie des Latino-Américains... Afin de calmer l'homme de la CIA, il remarqua :

— Ce n'étaient pas des gens de votre Division.

L'Irlandais lui fit face brusquement, une lueur sombre dans ses yeux bleus.

— Raison de plus ! La direction du Renseignement m'accuse de les avoir envoyés au massacre à la place des miens. Or, moi, j'avais des ordres du directeur général pour mener une action d'infiltration à partir de la Station de Lima. Je n'ai personne là-bas. Dès qu'ils nous voient pointer notre nez, les Péruviens deviennent paranoïaques. Toujours la haine des « gringos ». Seulement, en même temps, on me demande des résultats. Comme si je devais y aller moi-même.

— Ça serait peut-être une solution, avançait Malko.

L'Irlandais ne le prit pas bien.

— Et pourquoi pas le Président ?

— Bon, trêve de plaisanterie, dit Malko. Où en sommes-nous ? Que se passe-t-il dans ce riant pays qui justifie mon intervention ?

— Vous avez entendu parler du Sentier Lumineux ?

— Bien sûr. Les Cubains sont derrière ?

Le mouvement terroriste organisé sur le modèle des Khmers Rouges sévissait au Pérou depuis cinq ans, sans qu'on en connaisse grand-chose. Sapant peu à peu les bases d'un pays déjà fragilisé par une crise économique épouvantable.

— En apparence, non, affirma Ron Fitzpatrick. Nous avons fouillé partout sans trouver la moindre connexion, mais les *Senderos* sont super-dangereux, car ils travaillent en profondeur. Nous n'avons pas envie de nous trouver avec un autre Nicaragua. Hélas, les Péruviens s'avèrent incapables de venir à bout du Sentier Lumineux et nous devons être très discrets pour ne pas les exciter. L'Armée ne pense qu'à faire la guerre au Chili et n'a pas de matériel pour lutter contre le terrorisme et pas le moral, non plus, Pas question de mettre des « conseillers » militaires là-bas, les Popovs ont failli faire basculer le pays il y a quelques années. Beaucoup d'officiers péruviens sont encore pro-soviétiques. Il faut donc avancer sur la pointe des pieds.

— C'est pour cela que vous avez fait appel à des gens de la station de Lima, au lieu d'envoyer des spécialistes d'ici ?

— En partie, avoua l'Irlandais. Et puis, les Services antiterroristes péruviens – la Dircote – prétendaient avoir la possibilité d'infiltrer des gens dans le Sentier Lumineux, à travers leurs agents doubles. On a eu tort de les croire. Eux-mêmes sont super infiltrés par leurs adversaires.

« Voilà comment ça s'est terminé. »

Les photos étaient là pour le rappeler. Malko se dit que chaque fois qu'on faisait appel à lui, c'était pour rattraper une connerie.

— Depuis cinq ans, vous n'avez rien tenté ? s'étonna-t-il.

L'Irlandais étouffa un ricanement désabusé.

— Allez dire ça à la Direction d'Amérique Latine... Ils n'y croyaient pas. Les Péruviens les avaient intoxiqués, parlant d'une vague insurrection paysanne sans influence réelle dans le pays. Comme nous avions acquis la certitude que ni les Popovs ni les Cubains n'étaient dans le coup, nous nous sommes endormis. Jusqu'au moment où des rapports précis et alarmants ont commencé à affluer. Seulement, c'est fichtrement tard. Comme le cancer. Pris à temps, ça va. Ensuite...

Il laissa sa phrase en suspens.

Malko était en train de parcourir une synthèse établie par le « Latin-America Desk ». Bien chargée et bourrée de faits. Il releva la tête.

— Il semble pourtant qu'ils ne représentent aucune menace militaire pour le régime, fit-il remarquer. Ils n'ont pas d'armes lourdes,

ne contrôlent pas de territoire, ne se sont jamais heurtés à l'armée péruvienne. Même à Lima, ils se contentent d'actions spectaculaires ou bizarres, mais ne paraissent pas avoir le peuple derrière eux.

Ron Fitzpatrick tordit sa bouche en un sourire ironique.

— C'est exactement ce que disaient les types du Latin-America Desk. Des boy-scouts un peu excités... Alors, venez, je vais vous montrer la réalité.

Il passa dans la pièce voisine, appuya sur un bouton et tout un panneau du mur s'illumina, révélant une carte d'Amérique du Sud. L'Américain tourna une molette et la carte se centra sur le Pérou, coincé entre la Bolivie, le Chili, le Brésil, la Colombie et l'Équateur. L'Irlandais posa son doigt sur une zone verte.

— Il y a trois Pérou, expliqua-t-il. D'abord l'Amazonie, des collines couvertes de jungle, très peu peuplées. À part la coca, rien n'y pousse. Pas de route. Un climat épouvantable.

Son doigt se déplaça.

— De l'autre côté de la Cordillère des Andes, c'est la région côtière. Pratiquement un désert. Il n'y pleut jamais ; il y a à peine quelques cultures et un énorme abcès : Lima avec ses six millions de personnes, dont trois millions de *Chulos* descendus de la Sierra pour y chercher du travail. Une masse explosive, analphabète, sous-alimentée, travaillée par le Sentier Lumineux qui voit à sa portée les richesses relatives de l'oligarchie péruvienne. Et puis, au milieu, il y a la Sierra. Les hauts plateaux de la Cordillère des Andes, entre trois mille et quatre mille mètres. La région utile du pays avec toutes les mines. Argent, plomb, or, cuivre. Le pays des Incas, devenus les *Chulos*. Capitale Ayacucho. C'est là qu'ils sont, les *Senderos*.

Il prit un crayon gras et, à toute vitesse, se mit à dessiner des cercles du nord au sud un peu partout le long de cette moelle épinière.

— Voilà. La Libertad, Ayacucho, Huancavelica, La Oroya, Cuzco, Arequipa. Dans tous ces coins, ils font sauter les ponts, sabotent les mines, freinent la production industrielle, assassinent les représentants du gouvernement. Ils contrôlent la population et sont en train de la faire basculer. Par la persuasion et la terreur. Et les Péruviens nagent dans la semoule !

— Que veulent-ils exactement ?

L'Américain posa l'index sur un point au milieu de la carte.

— Centro-mines, dit-il. Le consortium nationalisé qui gère toutes les plus grandes mines du Pérou. Ils ont déjà forcé les ingénieurs à abandonner quelques mines. D'autres suivront. Leur but est de désorganiser la production. Qui représente cinquante pour cent des ressources en devises du Pérou. Ce serait le chaos économique et ils n'auraient plus qu'à prendre le pouvoir.

Il se tut et éteignit la carte. Malko était assommé par cet exposé

cataclysmique.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il. C'est une armée qu'il vous faut, pas un chef de mission. Je me vois mal en train de crapahuter au milieu des Andes. Mon espagnol est sommaire et je ne parle pas le quechua.

Ils regagnèrent le bureau. L'Irlandais se laissa tomber dans son fauteuil et s'ébroua.

— Évidemment ! grogna-t-il. Si on s'y prend par des moyens classiques, on y sera encore au siècle prochain. Seulement, j'ai peut-être un raccourci.

Ouvrant un des tiroirs de son bureau, il y prit une bouteille de Gaston de Lagrange, deux verres ballon, les remplit et en poussa un vers Malko. La discussion sérieuse commençait.

* *

*

Malko regarda le mur vert clair en face de lui. Dans ce bureau climatisé, insonorisé, aseptisé et fonctionnel, on était bien loin de la Cordillère des Andes. Ron Fitzpatrick se pencha en avant.

— À partir de maintenant, tout ce que je vais vous dire est absolument hermétique, scanda-t-il. Même pour les autres Divisions. OK ?

— OK.

— Bien. Encore un petit cours. Si les Péruviens n'ont jamais réussi à désorganiser le Sentier, c'est que les terroristes sont regroupés en cellules de cinq membres. Chaque chef de cellule est au maximum en rapport avec trois responsables. Donc, pas de coup de filet, on ne pique pas plus de huit types qui sont immédiatement remplacés. On ne connaît même pas les noms des chefs régionaux, encore moins leur organigramme.

« Les deux mille senderistes qui croupissent en prison avec quelques ongles en moins sont de pauvres types, qui ne savent rien. Ni les caches d'explosifs, ni le nom des responsables, ni le plan de bataille. Un seul homme est au courant de tout Abimaël Manuel Guzman, alias « le camarade Gonzalo », fondateur du Mouvement.

— Il a disparu, non ?

— Exact, depuis quatre ans. On croyait même qu'il était mort. Ici, dans la Maison, beaucoup en sont persuadés. Seulement, j'ai mes propres réseaux d'informateurs qui ramènent parfois quelque chose. Je connais un type qui l'a vu et lui a parlé, il y a moins de trois mois.

— Dans la Cordillère des Andes ?

— Non. À Lima.

— À Lima ! Avec tous les gens qui le recherchent, comment se fait-

il que... ?

L'Irlandais eut un sourire plein de commisération :

— Il était, paraît-il, de passage. Les Péruviens se tirent tous dans les pattes. La Dircote, la Guardia et les trois Services de Renseignements militaires, Air, Terre et Mer. Quant au seul service qui pourrait être efficace, la Direccion Nacional de Intelligencia, organisme civil, il ne s'occupe pas du problème, écarté par ses concurrents. Vous ne connaissez pas l'Amérique Latine...

— Si, hélas ! fit Malko. Alors, si autant de gens brillants ne réussissent pas, quelle est votre idée ?

— Vieille comme le monde, laissa tomber l'Irlandais. L'infiltration.

Il but un peu de son Gaston de Lagrange, laissant Malko méditer sur cette intéressante perspective.

— Pour infiltrer, il faut un point de départ, remarqua ce dernier. Et les Péruviens n'ont pas dû s'en priver, depuis le temps.

— Exact, reconnut Ron Fitzpatrick. À cela près qu'ils sont eux-mêmes infiltrés par les « senderos ». Mon agent n'a jamais voulu travailler avec eux pour cette raison. Il connaît personnellement Manuel Guzman.

— Qui est-ce ?

— Un journaliste. Felipe Manchay. Il travaille pour la revue *Carretas*. Je l'utilise comme HC(14) depuis des années. Il m'a toujours donné de bonnes informations. Et, grâce à lui, vous pourriez remonter sur quelqu'un que nous soupçonnons d'être une superstructure(15) possible du Sentier Lumineux. La correspondante du *Washington Post* à Lima. Monica Perez, une Américano-Péruvienne.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Quand vous aurez lu ses papiers dans le *Washington Post*, vous comprendrez... Apparemment, elle reçoit régulièrement les « communiqués » du Sentier Lumineux. C'est la seule dans ce cas à Lima.

— C'est tout ?

— Non. Nous avons la certitude que Manuel Guzman souffre d'une grave insuffisance rénale. Une hyélo-néphrite. Grâce à son dossier médical que nous ont donné les Services péruviens. C'est la raison pour laquelle il se cacherait maintenant à Lima. Dans la jungle il crèverait rapidement.

— Tout cela n'est pas nouveau, remarqua Malko, pourquoi vous exciter tout à coup ?

Ron Fitzpatrick eut un sourire malin.

— C'est vrai. Il y a un élément nouveau. Je me demande si Manuel Guzman n'a pas établi sa résidence-définitive à Lima. Dans ce cas, il faudrait essayer de remonter jusqu'à lui. Grâce aux gens que je viens de citer.

— Quelle est votre idée, précisément ? insista Malko.

L'Irlandais se pencha en avant.

— Remonter jusqu'à Manuel Guzman et le sauter(16). Il est le seul à connaître tous les fils de l'organisation.

Beau programme... Avec ce que Malko savait du Sentier Lumineux, cela revenait à plonger la main dans un panier plein de cobras, en espérant qu'ils ne mordront pas... Ici, aux États-Unis, tout semblait facile, mais à Lima, ce serait une mitre histoire. Les chefs du Sentier Lumineux n'étaient pas restés insaisissables sans raison.

Ravi de son idée, Ronald Fitzpatrick but encore un peu de Gaston de Lagrange. Sentant la réticence de Malko, il ajouta :

— J'ai aussi un ami fidèle sur place, un ancien patron des Services de Renseignements péruviens, le général San Martin. Il vous aidera.

— Supposons, dit Malko que par une suite ininterrompue de miracles, le Seigneur veillant tout particulièrement sur moi, je remonte jusqu'à Manuel Guzman... Qu'est-ce que je fais ensuite ? Il risque d'être férocement protégé. Il faudra bien faire appel aux Péruviens.

— Pas forcément, dit Ron Fitzpatrick. J'ai encore un lapin dans mon chapeau.

« Un vieux copain », John Cummings. Un ancien du FBI, qui dirige le Service de Sécurité d'une grosse mine à La Oroya. Il dispose de soixante-dix types armés jusqu'aux dents. Le jour où vous saurez où se trouve Guzman, c'est lui que vous utiliserez. Ensuite... Vous vous souvenez du programme Phoenix ? La seule chose qui ait marché au Vietnam.

— Oui, dit Malko.

C'était un programme monté par William Colby, ancien directeur de la CIA, visant à l'identification et à l'élimination physique de tous les cadres vietcongs. Il s'était soldé par quelques milliers de morts.

— L'Armée américaine ne se trouve pas au Pérou, remarqua Malko. Vous n'allez pas faire débarquer les Marines...

— Non, reconnut l'Irlandais. On refilera le bébé aux Renseignements de la Marine péruvienne. Ce sont les plus efficaces et les plus proches de nous. Ils se feront un plaisir de nettoyer le pays. Alors, qu'en pensez-vous ?

Beau programme. Malko n'était guère enthousiaste. Ce genre d'aventure se terminait rarement bien. La preuve, les deux agents de la CIA.

— Pas beaucoup de bien, dit-il. Cette journaliste, Monica Perez, doit être sur ses gardes.

— C'est un *long shot*(17), reconnut Ron Fitzpatrick, mais je crois que cela vaut le coup de le tenter. De toute façon, on ne risque qu'un peu d'argent. J'ai retrouvé une queue de budget qui traînait.

— Et l'éventualité pour moi d'être pendu, après qu'on m'aura crevé les yeux et arraché la langue, compléta Malko. Une broutille...

L'Irlandais balaya l'objection avec un sourire de prédicateur.

— Vous êtes un de nos meilleurs agents ! L'enjeu est considérable et le directeur général est enthousiasmé par le projet.

— Ce n'est pas lui qui va à Lima, remarqua Malko.

— Exact, c'est vous. D'ailleurs, voici tout ce dont vous avez besoin.

Il tendit à Malko une enveloppe brune scellée, rembourrée comme un oreiller et ajouta :

— Vous verrez dans vos instructions que nous avons soigné tout particulièrement votre « couverture ». Vous êtes sociologue, détaché de l'Université de Vienne. Pour plus de sûreté, vous allez repartir en Europe pour reprendre à Paris un vol Air France, à destination de Lima. Là-bas » n'ayez aucun contact avec la station locale. C'est votre meilleure garantie. Seulement, du côté péruvien avec le général San Martin. Vous verrez, Lima n'est pas si désagréable. Et, si vous réussissez, je vous jure que vous pourrez mettre des tuiles en or à votre château... J'ai un vieux fonds secret qui ne demande rien à personne.

— Merci, dit Malko. J'espère que vos tuiles ne se transformeront pas en poignées de cercueil en or.

CHAPITRE III

Les oriflammes jaune et blanc fanées accrochées pour la venue du Pape se flétrissaient tristement dans la brise tiède, seuls symboles optimistes de l'avenue Elmer Fawcett. Malko, du fond de son taxi brinquebalant, regardait défiler les bidonvilles crasseux grouillant d'une activité fébrile, coupés des quartiers plus résidentiels qui ressemblaient à une banlieue pouilleuse de l'Amérique, avec leur architecture de brique multicolore.

Le taxi freina brusquement, devant une horde d'excités montrant le poing et criant des slogans injurieux. Le chauffeur se retourna :

— *La huelga !*

La grève. Tout le Pérou semblait être en grève. Malko regretta l'ambiance douillette du Boeing 747 d'Air France qui venait de l'amener d'Europe. En repartant de Washington, pour étayer sa « légende », la CIA l'avait « booké » sur une compagnie U.S. dont il préférait oublier le nom, où un repas à peine décongelé lui avait fait amèrement regretter son voyage d'aller sur Air France. Et en plus, il avait poireauté deux heures au départ. En le quittant, il avait abandonné la civilisation. Entre la Martinique et Bogota, il avait relu à fond le dossier confié par la CIA. Sa nouvelle mission semblait plus proche de l'impossible que jamais.

Comment réussir là où tous les Services péruviens semblaient avoir échoué ? Bien sûr, Ron Fitzpatrick avait plus d'un tour dans son sac. Mais la capture de Manuel Guzman paraissait relever de la plus haute fantaisie. S'il avait échappé pendant quatre ans à tous ceux lancés à ses trousses, comment Malko, étranger au pays, arriverait-il à le débuser ?

Le taxi, approchant du centre, s'engluait dans le trafic cerné par de massifs buildings gris. Lima était immense. Le tiers de la population totale du Pérou.

Un bus les doubla, enveloppé d'un nuage de fumée bleue, surchargé, les vitres brisées, semblant sortir d'une course de stock-cars. Sans feux de position, cabossé comme une vieille casserole. Sur le côté de la route, un gosse proposait des pneus d'occasion totalement lisses...

Ils tournèrent dans l'avenue Venezuela, bordée de vieux immeubles noirâtres de la fin du siècle dernier, effondrés sur eux-mêmes, les ouvertures béantes ou aveuglées par des planches. Parfois, une corde chargée de linge, tendue entre deux ruines, montrait que la vie continuait... Le centre de Lima semblait avoir été bombardé... Un très vieux bombardement dont personne n'aurait jamais réparé les

dégâts... Par contre, les trottoirs disparaissaient sous les marchands ambulants, criant, se bousculant, débordant sur la chaussée, se mêlant aux interminables files attendant de problématiques autobus. La chaleur était étouffante. Malko respirait difficilement un mélange de kérosène, de fumée d'échappement, de saleté. La haute masse de béton gris du *Sheraton* apparut au bout de l'avenue, émergeant de ce spectacle de désolation. Puis le taxi s'engouffra dans une tranchée de ciment, baptisée pompeusement *Via Expresso*, où des véhicules à peu près entièrement détruits faisaient la course. Des inscriptions innombrables couvraient les murs, les ponts, la chaussée même. On était en pleine campagne électorale et la bombe à peinture travaillait dur.

Et puis ce fut un autre monde : des petits bungalows coquets, des boutiques, des arbres, même. Le chauffeur, comme soulagé, se tourna vers Malko :

— *Esta Miraflores...*

On se serait cru dans une petite ville californienne. À des milliers de kilomètres de l'autre Lima. C'était propre, moderne, bien entretenu. Des banques d'acier et de verre. Les sons tristes d'une flûte indienne couvraient la rumeur de la circulation. Juste en face de l'hôtel *El Condado*, un vieil Indien ridé jouait un *yaravi*(18) triste et lent au tambourin et à la flûte, accompagné par un bambin, des grelots attachés aux jambes, qui sautillait au rythme de la musique. Tous les deux en guenilles, pieds nus, émaciés, le regard vide. Malko donna un dollar à l'enfant et la flûte le remercia d'une stridence longuement modulée.

Le hall du *El Condado* était climatisé, cosсу, tranchant sur ces rescapés d'un autre monde très vite chassés par le portier de l'hôtel. C'étaient des choses que les Péruviens n'aimaient pas montrer aux étrangers. Les *chulos* étaient tout juste des hommes à leurs yeux...

À peine Malko fut-il enregistré qu'une voix demanda discrètement derrière lui :

— *Oiga, Caballero, usted este el Señor Linge*(19) !

Il se retourna, le cœur serré. Théoriquement, personne ne connaissait sa présence à Lima. Il vit des lunettes noires, une chemise mexicaine ouverte sur un poitrail de gorille, une ceinture prête à éclater sous la pression d'un ventre imposant et des dents moitié or, moitié acier. L'homme qui lui parlait ressemblait à un lutteur de sumo japonais...

— *Si*, dit-il. C'est moi.

Son interlocuteur se pencha vers lui :

— *El général* vous attend, Señor. Je suis dans la rue. Une Mercedes noire.

Il fit aussitôt demi-tour et sortit. Il fallut quelques secondes à Malko

pour réaliser qu'il venait de voir l'envoyé du correspondant de la CIA, le général San Martin. Il n'avait même pas le temps de prendre une douche.

* *

*

La villa blanche entourée d'un haut mur se dressait au bout de l'avenue Pardo, face à un rond-point dominant l'Océan Pacifique, qu'on devinait à peine sous une brume épaisse. Le chauffeur de la Mercedes noire donna un coup de klaxon impérieux et la grille s'ouvrit. Derrière ses battants, Malko aperçut trois hommes armés de pistolets-mitrailleurs et de shot-guns, le torse ceint de cartouchières, sur fond de pelouse impeccable. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barrées de lourdes grilles doublées par des stores opaques. Le général « Pépé » San Martin était d'un naturel prudent.

Malko traversa la pelouse et grimpa les marches du perron. La porte en fer forgé s'écarta sur une apparition éblouissante. Une fille au regard de braise malgré ses traits encore presque enfantins, à la bouche épaisse, maquillée avec soin, soulignant l'impertinence du nez retroussé. Une incroyable poitrine était à peine dissimulée par un chemisier blanc transparent révélant dans tous ses détails un soutien-gorge balconnet faussement sage. Sa petite taille était rehaussée par des escarpins, blancs également... Un Tanagra ruisselant d'érotisme. Elle posa sur Malko un regard innocemment pervers, à la limite de la provocation.

— Señor *Linge* ? Je suis Katia, la fille du général. Il vous prie de l'excuser, il va être à vous tout de suite. Voulez-vous entrer ?

Elle virevolta et Malko découvrit une chute de reins incroyablement cambrée, soulignée par la jupe tendue à craquer.

Le léger balancement achevait de donner le vertige. Elle ne pouvait pas ignorer l'effet qu'elle faisait. Arrivée dans un bureau, elle prit place sur une chaise, se tortillant pour croiser des jambes charnues, tant sa jupe était serrée. Malko en avait la bouche sèche. Lolita, à côté, c'était Sainte Thérèse de Lisieux... Katia le parcourut du regard incendiaire de ses yeux marron liquide et demanda, d'une voix à faire abjurer un prélat.

— Vous venez d'Europe ? J'aimerais beaucoup y aller...

— Ce n'est pas très difficile, remarqua Malko.

Elle soupira, ce qui amena son chemisier au bord de l'explosion.

— Oh, si ! Pour nous, les Péruviens, tout est difficile. Et puis, mon père trouve que je suis trop jeune.

— Ah bon ? fit-il avec un sourire incrédule.

— Je n'ai que dix-sept ans.

Malko n'eut pas le temps de commenter. Un voyant rouge venait de s'allumer sur le bureau. Katia déplaça ses jambes bronzées.

— Mon père est arrivé. *Hasta luego*.

Elle le précéda dans l'escalier de bois, et en haut se retourna pour dire d'une voix caressante :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit... Je suis à votre disposition.

Sa bouche était à quelques centimètres du visage de Malko. Offerte. Elle s'effaça pour le laisser entrer.

Le général Pépé San Martin n'était guère plus grand que sa fille. Un crâne chauve, des mains petites et soignées, une moustache blanche, des yeux rieurs et intelligents. Il prit la main de Malko dans les deux siennes.

— *Bienvenido, señor. Bienvenido...* Notre ami commun m'a dit grand bien de vous.

Un énorme buste en bronze du général San Martin, toutes ses décorations délicatement gravées dans le métal, occupait la cheminée. Malko se demanda comment diable il les avait gagnées : la dernière guerre contre le Chili remontait à un siècle.

Au Pérou, cela devait être héréditaire...

Le général s'installa avec Malko dans un somptueux canapé de cuir rouge en face d'une table en laque avec des incrustations de pierres dures. « Des créations Claude Dalle », se dit Malko.

À côté du buste, trônait une platine disque-laser Akai à télécommande. La villa du général était un îlot de sophistication dans cette ville pouilleuse.

La pulpeuse Katia entrouvrit la porte avec un plateau qu'elle déposa devant les deux hommes, adressant à Malko un regard à faire fondre son alpaga !

— Il était temps que vous veniez, dit le général San Martin, la situation est très grave.

— Ah bon ! fit Malko.

— *Si, si*, affirma le Péruvien. Je dispose d'informations très sérieuses. Le Sentier Lumineux a décidé d'assassiner un des candidats aux élections présidentielles...

— Pourquoi ?

— C'est très simple, expliqua le général. Ils veulent tuer Alan Garcia, le candidat modéré. S'ils y parviennent, c'est un autre candidat, Barrantes, qui a toutes les chances d'être élu. Celui-là, l'armée ne veut pas en entendre parler. Il y aura aussitôt un coup d'État. Le Sentier Lumineux profitera de cette déstabilisation pour achever de désintégrer l'État. Les gens se rangeront de son côté, parce qu'ils ne veulent plus des militaires...

— Mais enfin, dit Malko suffoqué, vous avez prévenu les autres

Services de Renseignements ?

Le général San Martin hocha la tête avec un sourire timide.

— Bien sûr ! Ils ne me croient pas. Ils s'auto-intoxiquent. Pour eux, le Sentier Lumineux n'est pas capable de mener ce genre d'action. Or, je suis persuadé que Manuel Guzman se trouve à Lima, justement pour diriger cet attentat.

Silence. Malko avait du mal à chasser de son esprit les formes incroyables de Katia. Il s'ébroua mentalement et demanda :

— Que puis-je faire ?

— Ce que vous a dit le Señor Fitzpatrick. Je ne suis plus en activité et ne dispose ni de crédits ni d'un réseau « Action ». Je peux seulement vous aider par des informations. Je crois que vous avez d'autres contacts à prendre.

— C'est ce qui est prévu, avança prudemment Malko.

Le général San Martin eut un sourire entendu.

— Je ne veux pas savoir qui va collaborer avec vous. Dans notre métier, le cloisonnement est indispensable. Mais j'aimerais être tenu au courant de vos résultats.

— Naturellement, dit Malko.

Le Péruvien alla s'installer à son bureau et se mit à écrire.

— Je vous envoie à quelqu'un de sûr. Laura, une fille épatante, la nièce d'un de mes amis, un colonel de la Guardia Civil. Elle a réussi à s'infiltrer à un niveau assez élevé dans le Sentier Lumineux. Elle m'a fait dire qu'elle possédait une information à me communiquer. D'habitude, j'utilise un de mes amis. Vous le remplacerez.

Il revint, tendant un bout de papier à Malko.

— Appelez-la ce soir. Dites-lui simplement que c'est de la part de Pépé. Elle vous fixera un rendez-vous.

— Comment allons-nous nous reconnaître ?

Le général San Martin sortit une photo d'un tiroir.

— Gardez ceci. Lorsque vous l'aurez identifiée, dites-lui comme au téléphone que vous venez de la part de Pépé. Pour qu'elle soit certaine qu'il s'agit bien de la personne qu'elle attend, ayez le journal *Republica* roulé dans la main gauche. C'est le signe habituel de reconnaissance.

Malko empocha le papier et la photo.

— Général, demanda-t-il, êtes-vous certain que Guzman soit à Lima ?

Les yeux du Péruvien s'éclairèrent d'une lueur brève.

— Je suis un des seuls à le croire, dit-il simplement. Avec notre ami Fitzpatrick. Je n'ai pas de preuves, mais différentes informations qui se recoupent. Si nous le trouvions, cela permettrait de décapiter toute l'organisation.

Il s'était levé, raccompagnant Malko jusqu'à la porte. Avant de le quitter, il lança :

— Soyez très prudent. Personne n'est tout à fait sûr ici.

Katia surgit aussitôt, avec un sourire dévastateur. Un véritable personnage de bande dessinée, pétrie de sensualité à fleur de peau. Le soutien-gorge blanc, en principe marque de pudeur, attirait en fait l'attention sur sa fabuleuse poitrine. Le regard plus brûlant que jamais, elle prit une joie perverse à balancer sa croupe callipyge devant Malko jusqu'à la porte d'entrée.

— *Hasta luego, Señor...*

— Malko, dit Malko, amusé et piqué. Je suis à *El Condado*, si vous désirez me servir de guide à Lima.

Elle baissa aussitôt les yeux.

— Dans notre pays, Señor, les femmes ne se jettent pas au cou des hommes.

D'après son attitude, elle se serait jetée nettement plus bas... Quelle sale petite allumeuse ! Malko, un peu frustré, se retrouva dans la Mercedes noire qui le ramena à son hôtel.

Pour cette mission, il travaillait en clandestin complet, sauf les contacts précis donnés par la Direction des Opérations. Sa couverture de « sociologue » devait résister au moins à un examen sommaire. La CIA lui avait fabriqué, en plus de diverses cartes et accréditations, plusieurs coupures de presse autrichienne « signées » de lui. Des études arides sur l'intégration des minorités musulmanes en Allemagne de l'Ouest, un document très complet sur la Bande à Baader, où on sentait pointer une certaine sympathie pour les terroristes, plus une étude sur l'Amérique Latine.

Du bon travail.

Du moins, il l'espérait.

Il regarda la photo de l'informatrice du général San Martin. Une petite boulotte au visage ingrat, avec un gros nez indien, des yeux enfoncés et une mâchoire prognathe.

Puis, il composa le numéro de téléphone.

Trois fois, sans résultat. Il fallait passer à autre chose. Il décida de se mettre à la recherche du HC de la Company, le journaliste Felipe Manchay. Un garçon très utile, avait dit l'Irlandais. C'était lui qui connaissait personnellement Manuel Guzman, le fondateur du Sentier Lumineux.

* *

*

— Felipe ? Dans le bureau du fond. Troisième porte à droite...

Le jeune journaliste jeta un regard étonné à Malko qui s'enfonça un peu plus dans le couloir crasseux. La revue *Carretas* se cachait au troisième étage d'un immeuble de la Calle Camana qui avait connu

des jours meilleurs. Un des ascenseurs ne marchait pas ; les couloirs étaient à peine éclairés par des ampoules jaunâtres à bout de souffle. Pas de climatisation. Des journalistes se disputaient des coins de bureau dans des pièces minuscules, les téléphones sonnaient sans arrêt. Malko frappa à la porte indiquée.

Pas de réponse.

Il tourna la poignée et la porte s'ouvrit. Il s'arrêta sur le seuil. Un homme dormait, la tête dans ses mains, le visage appuyé sur les papiers entassés sur un vieux bureau. La chaleur était intenable en dépit de la fenêtre ouverte. Sans parler de l'odeur... Le dormeur était si immobile que Malko se demanda s'il était mort. Il le secoua légèrement et l'autre émit un grognement. Encore plus fort et il se redressa en sursaut.

— *Maricôn !*(20)

Malko aperçut un regard flou derrière d'épaisses lunettes, des dents gâtées et recula devant l'haleine. Du whisky pur à peine distillé. L'occupant du bureau avait repris une attitude verticale, serré dans une saharienne marron pleine de taches, hérissée de stylos, qui serrait son torse maigre.

Des traits fripés, burinés, avec un gros nez perclus de couperose. Entre soixante-dix et cent ans.

Son regard vacilla, cherchant visiblement à identifier Malko. Le bras prêt à frapper retomba.

— Felipe Manchay ?

— *Si, si*, bredouilla le journaliste.

— Je viens de la part de l'Irlandais.

La phrase mit bien dix secondes à traverser le brouillard alcoolisé de son cerveau, puis le vieux journaliste serra brusquement Malko contre lui dans le traditionnel abrazo hispanique.

— Quelle bonne surprise ! Venez on va boire un verre ! Je me suis endormi avec cette foutue chaleur...

Cela ne paraissait pas absolument nécessaire, mais Malko pouvait difficilement refuser... Dans le couloir, Felipe Manchay se fit arrêter successivement par trois copains qui lui réclamèrent de l'argent emprunté, un article promis depuis trois jours et une cassette de film porno. Arrivé devant le portier trapu à l'entrée du couloir, il s'arrêta net et tendit la main.

— Mon flingue !

L'autre fouilla de mauvaise grâce dans un tiroir et en sortit un petit Taurus « 38 » à canon court que le journaliste glissa aussitôt dans sa ceinture avec un sourire malin à l'adresse de Malko.

— Je ne vais pas sortir tout nu.

Dans l'ascenseur, Malko lui demanda :

— Pourquoi êtes-vous armé ?

Felipe Manchay tourna vers lui un visage stupéfait.

— Tout le monde est armé au journal ! C'est dangereux d'être journaliste à Lima. On a déjà voulu me tuer plusieurs fois parce que j'avais révélé des scandales. Le concierge aussi était armé, mais il s'est fait voler son revolver. Comme il a peur de se faire attaquer en rentrant dans son *Pueblo Joven*, il me l'avait emprunté...

La chaleur sur le trottoir faisait fondre le goudron. Une nuée de changeurs clandestins les entoura comme des mouches. Felipe leur jeta quelques injures ordurières et joviales et ils eurent la paix. La cafétéria voisine était déserte...

— Deux pisco-sours, commanda d'autorité Felipe Manchay.

Il semblait complètement remis de sa « sieste », cependant ses mains tremblaient légèrement. Il était soit parkinsonien, soit ivrogne invétéré. Malko trempa les lèvres dans son piseo-sour. Cela tenait du Rhum-collins et de la Margarita. Frais et redoutable. Felipe Manchay but le sien d'un coup, sans doute pour se laver du whisky et en réclama un second aussitôt, lorgnant Malko.

— Ici, il faut tenir le pisco, annonça-t-il, c'est le poison local. Faites attention, ils mettent quelquefois de la mauvaise vodka dedans pour le corser et là, ça fait vraiment mal...

Qu'est-ce que cela devait être ! On leur apporta quelques petits bouts de poisson cru arrosés de jus de citron sur lesquels Felipe se jeta. Un grand ventilateur entretenait une fraîcheur relative. Entre deux bouchées, Felipe lança à voix basse.

— Vous êtes venu pour Guzman ?

— Oui, dit Malko.

Le journaliste vida le second pisco-sour et se rengorgea avec un sourire malin bien qu'édenté.

— Tout le monde me prend pour un vieux con ivrogne en train de claquer... Seulement, moi, ça fait quarante ans que je traîne dans le coin. Guzman, je l'ai connu avant tout le monde. J'allais bavarder avec lui à Ayacucho, quand j'achetais de la *pasta* (21). Je parle quechua, pas comme tous ces blancs-becs de journalistes d'aujourd'hui. Ils parlent à peine le castillan et ne comprennent rien au pays. Les *Senderos*, les vrais, ceux qui ont fondé le Sentier Lumineux, je les connais tous.

Malko décida de couper ce monologue.

— C'est exact que vous avez rencontré Guzman il y a quelques mois ?

— Absolument, confirma le journaliste. À sa demande.

— Pourquoi ?

— Il voulait me communiquer un manifeste politique. J'en ai fait un grand papier dans *Carretas*.

— Où l'avez-vous vu ?

— Dans un jardin public à San Isidro, près du golf. Pas longtemps. Moins d'un quart d'heure. Il m'a embrassé en me quittant.

Il en était encore tout ému.

— Vous êtes certain que c'était lui ?

— Bien sûr !

— Vous savez où il se cache maintenant ? À Lima ?

Felipe Manchay secoua la tête négativement, le regard soudain flou et commanda son troisième pisco-sour.

— Personne ne sait où il est, et cela vaut mieux, parce que la Dircote me découperait à la machette s'ils croyaient que je sais où le trouver. Je ne pense pas qu'il soit encore à Lima.

Il réprima un léger hoquet, observa quelques instants de silence et demanda :

— À propos, l'Irlandais vous a donné mes deux mille dollars ?

— Quels deux mille dollars ?

Felipe Manchay prit aussitôt l'air distant et digne.

— Bon ça va, il a oublié, c'est rien...

Il consulta ostensiblement sa montre et fit le geste pour appeler le garçon.

— J'ai du boulot, dit-il, un papier à finir. Il faut bosser de plus en plus parce que la vie a drôlement augmenté.

Malko était déjà en train de compter des billets de cent dollars sous l'œil avide de quelques chanteurs audacieux qui piaillaient à la porte de la cafétéria. Il en tendit cinq à Felipe.

— Je m'arrangerai avec l'Irlandais, dit-il. Je vous donnerai le reste demain.

— Ah, pas question, fit le journaliste d'un ton noble enfouissant néanmoins les billets dans sa poche. Je ne vais pas vous taper, non, pas vous...

— Où en étions-nous ? enchaîna Malko. Vous avez donc vu Guzman, ici à Lima, il y a trois mois. Et ensuite ?

Felipe Manchay avala la moitié de son pisco-sour pour fêter les cinq cents dollars.

— Après, rien, dit-il. J'ai été convoqué une demi-douzaine de fois par la Dircote et la Guardia. Ils ont mis mon téléphone sur écoute. Ils m'ont suivi. J'ai été gueuler au Palacio de Gobierno et ils ont laissé tomber.

— Guzman ne vous a plus redonné signe de vie ?

— Non, s'il était encore à Lima, il l'aurait fait.

Une piste qui tournait court. Felipe Manchay s'essuya la nuque avec un grand mouchoir d'une propreté douteuse. De nouveau dodelinant de la tête, Malko décida de lui sortir quelque chose avant qu'il ne se rendorme.

— Vous connaissez une certaine Monica Perez ?

Le journaliste sursauta, réveillé.

— *Como no !* C'est une copine.

— Il paraît qu'elle est proche politiquement des gens du Sentier Lumineux.

Felipe Manchay fit la moue.

— Oh, proche, c'est beaucoup dire. C'est une fille sympa, un peu folle. Elle flippe à mort pour tous les Révolutionnaires. Elle a écrit pas mal d'articles sur les Senderos, en les couvrant de fleurs. Si elle n'était pas à moitié péruvienne, il y a longtemps qu'on l'aurait virée du pays. Mais elle a intérêt à ne pas tomber aux mains des Sínchis.

— Vous croyez qu'elle a des contacts avec les Senderistes ?

Felipe Manchay pencha la tête de côté.

— C'est pas impossible. Mais elle parle beaucoup. Un peu mytho... Elle prétend qu'on lui envoie régulièrement des communiqués senderistes. Moi, ça m'étonne.

Il y avait une certaine jalousie dans sa voix.

La fatigue commençait à peser sur les paupières de Malko. La chaleur poussiéreuse de Lima n'arrangeait pas le décalage horaire. Il en avait assez des divagations du vieil ivrogne.

— Bon, dit-il, je vais essayer d'entrer en rapport avec cette Monica Perez.

Il avait déjà un billet à la main pour l'addition. Felipe Manchay la retint, plein de noblesse, et étouffant un discret hoquet, lâcha :

— Alors, venez dîner ce soir chez moi.

CHAPITRE IV

Malko crut que Felipe Manchay plaisantait, mais le journaliste, penché sur lui, souffla dans une haleine de pisco-sour à étendre raide mort un nuage de mouches :

— Monica, c'est ma copine. L'Irlandais m'avait prévenu de votre arrivée. Alors, j'ai fait un dîner ce soir, et elle m'a promis de venir. Je lui dirai que vous m'avez vu pour votre truc de sociologie. Elle va vous tomber dessus comme la vérole sur le bas clergé. En plus, vous verrez, elle est pas mal...

Ils se levèrent. Dehors, c'était la fournaise. Felipe Manchay griffonna son adresse sur une carte tachée de graisse et la tendit à Malko.

— Huit heures et demie. Relax. Faites gaffe. Elle est tout sauf con.

Il rentra d'une démarche titubante sous la voûte sombre de l'immeuble. Malko arrêta un taxi et se fit conduire chez Budget. Cinq minutes plus tard, il en repartit au volant d'une superbe Corolla flambant neuf avec même l'air conditionné ! C'étaient de vrais professionnels.

De retour au *El Condado*, il se remit au téléphone. Laura, la mystérieuse amie du général San Martin n'était toujours pas chez elle. Il essaya vainement d'appeler l'Autriche. Pas de circuits. Il était midi là-bas. Il se demanda ce que faisait Alexandra. L'attendait-elle fidèlement, ou avait-elle profité de son absence pour s'offrir une récréation avec l'un de ses nombreux soupirants ? Avec elle, le pire n'était jamais certain.

Malko en profita pour récupérer son décalage horaire, tout en fantasmant agréablement. Moitié sur Alexandra, moitié sur cette pulpeuse petite garce de Katia, la fille du général San Martin. Se décontractant pour sa rencontre avec Monica Perez.

* *

*

Monica Perez était beaucoup plus que « pas mal » : splendide. Malko retint son souffle devant la silhouette d'une blancheur virginale qui venait de s'encadrer dans la porte. Le chemisier et la jupe en corolle d'un blanc immaculé étaient transparents, et l'on distinguait très nettement les dessous – blancs également – de la jeune femme. Sa peau mate et bronzée contrastait avec toute cette blancheur virginale. Une masse de cheveux noirs frisés, des yeux sombres brillant d'une

leur exaltée, une énorme bouche qui lui mangeait tout le visage accentuaient son côté sauvage, primitif.

La vigueur de sa poignée de main était presque masculine.

— Malko Linge, un sociologue qui vient étudier notre pays, présentait Felipe Manchay.

Il y avait quelques autres journalistes, mâles et femelles, déjà agglutinés autour du petit bar disposé dans un mini-jardin tropical. Monica était, de loin, la plus jolie des femmes présentes. La qualité de sociologue de Malko ne sembla pas l'impressionner et elle le quitta très vite, s'engageant dans une discussion animée avec un des journalistes. Malko l'observa. Elle parlait un peu trop fort, bougeait sans arrêt, enchaînant cigarette sur cigarette, coupait brusquement ses phrases d'un rire aigu, à la limite de l'hystérie. Tout à fait la Pasionaria qui devait flamber pour les causes utopiques et violentes. Il la voyait très bien à la tête d'un des défilés qui parcouraient Lima. Sa tenue faussement sage, par contre, ne faisait que renforcer son attrait physique.

Ce n'est que beaucoup plus tard, après le dîner et un nombre considérable de pisco-sours qu'il se retrouva à côté d'elle. Le regard allumé, riant aux éclats, déformant son énorme bouche en un sourire carnassier et sensuel. Son regard glissait parfois sur Malko, sans jamais s'attarder.

Impossible de lire dans ses yeux sombres. Elle croisait sans cesse les jambes, dévoilant un peu de ses longues cuisses brunes au détour d'une dentelle immaculée. Donnant plus envie de faire avec elle l'amour que la guerre.

Il profita d'un trou dans la conversation pour se pencher vers elle.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit-il, j'ai souvent lu vos articles dans le *Washington Post*.

La grosse bouche s'ouvrit sur un sourire flatté.

— Merci. Qui êtes-vous ?

— Un sociologue ennuyeux, dit Malko.

— Ah oui, c'est vrai ! Moi, je suis une journaliste passionnée. Vous n'avez pas l'air ennuyeux. Pourquoi êtes-vous au Pérou ?

— Pour étudier les Péruviens, dit Malko, j'ai déjà commis quelques œuvres sur l'Amérique Latine et je m'intéresse aux mouvements révolutionnaires nés de la crise économique.

— Alors, vous avez raison d'être venu ici ! lança la jeune femme d'une voix vibrante. Je pourrai vous emmener dans les *Joven Puebbs* où le matin les mères achètent l'eau potable avec l'argent gagné la veille par les enfants qui se prostituent...

C'était du Zola. Probablement, hélas, en dessous de la vérité.

Felipe Manchay ne cessait d'entrer et de sortir de la pièce emmenant un par un ses invités pour de mystérieux conciliabules. Il

s'assit à côté de Malko et lui glissa à l'oreille :

— Venez ! J'ai un truc à vous montrer.

Ce n'était pas vraiment le moment... Furieux, Malko abandonna la pulpeuse Monica et suivit le journaliste dans un petit bureau. Avec des gestes de prêtre consacrant une hostie, Felipe Manchay prit alors sur une étagère une soucoupe pleine d'une poudre blanche et brillante où était plantée une minuscule petite cuillère. Il remplit celle-ci et la tendit à Malko.

— Tenez !

Malko le regarda, impavide.

— C'est de la coke ?

Felipe Manchay émit un gloussement euphorique.

— Évidemment, pas du sucre en poudre ! Si vous le mettez dans votre café, ça va être dégueulasse... Tenez, essayez, elle est parfaite.

— D'où la sortez-vous ?

Felipe Manchay eut un rire mystérieux :

— Je la trouve dans un haricot magique, à Tingo Maria.

Joignant le geste à la parole, il approcha la cuillère de sa narine gauche et aspira un bon coup.

Malko avait toujours été persuadé que les ivrognes ne se droguaient pas... Felipe en était à sa seconde petite cuillère et son regard s'animait de plus en plus. Voilà pourquoi il avait besoin de tant de dollars. Il remit la soucoupe à l'abri et dit à Malko :

— Vous avez tort, ce n'est pas de la *bambeada*(22) Celle-là est pure à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Après le dîner, c'est super. Avant ça coupe l'appétit conclut-il d'un ton doctoral.

Le « stringer » de la CIA était parfait. Entre le J & B, le pisco-sour et la cocaïne, il aurait déjà dû être hors de combat. Il était à peine allumé... Malko regagna le jardin tropical où les derniers invités s'incrustaient. Monica Perez était sur le point de partir ! Elle adressa un léger sourire à Malko et disparut.

Raté !

Il était ivre de rage. Tout était à recommencer à cause des manies de Felipe Manchay ! À tout hasard, il emboîta le pas à Monica et sortit à son tour. La Calle Yerovi Leonidas était sombre et silencieuse, l'air tiède et les arbres l'ombrageant dégageaient une odeur délicieuse.

Il aperçut la jeune femme monter dans une Volkswagen toute cabossée. Aussitôt, une pétarade infernale emplit la rue calme, tandis qu'un nuage de fumée bleuâtre enveloppait la voiture.

Visiblement, le pot d'échappement de la VW avait une maladie grave, peut-être même mortelle. À demi asphyxié, Malko vit la voiture démarrer, hoqueter, et finalement, s'immobiliser sur une dernière explosion. Monica tenta un dernier essai et en émergea finalement, consternée. Elle se mit à tourner autour comme si sa volonté avait pu

la remettre en marche. Malko s'approcha.

— Je crois qu'elle est très malade, dit-il.

La Péruvienne eut un sourire désolé.

— Oh, ça devait arriver ! Seulement, je n'ai pas dix millions de soles pour la changer. Je la ferai dépanner demain matin. Je vais appeler un taxi.

— Je peux vous déposer.

— Non, non, je dois aller à l'aéroport porter un pli et ensuite chez moi, de l'autre côté du périphérique. C'est au bout du monde !

— La soirée de Felipe est finie, insista Malko. Laissez-moi vous emmener, nous bavarderons en route.

Monica Perez remonta dans la VW, tenta en vain d'arracher un dernier soupir à son moteur, puis rejoignit Malko, dans la Toyota Corolla louée chez Budget.

— Je suis confuse ! Vous savez comment vous rendre à l'aéroport ?

— Vous allez me montrer.

* *

*

Pour la sixième fois, le même gosse vint brandir sous le nez de Malko son attirail, l'implorant à travers la glace de lui donner ses chaussures à cirer. Pourtant, il était près de minuit.

Malko avait laissé la climatisation en marche, à cause de la chaleur gluante qui régnait à l'aéroport. Au moins dix degrés de plus qu'à San Isidro. La silhouette blanche de Monica Perez réapparut, courant vers la voiture. Elle s'y laissa tomber avec un soupir de soulagement.

— Ça y est ! J'ai pu donner mon enveloppe à un passager de Lan-Chile.

— Pourquoi tant de complications...

Elle alluma une cigarette avec un sourire las.

— Aero-Peru ne va plus à New York. Notre seul DC 10 est trop bruyant pour les nouvelles normes et le pays n'a pas les moyens de s'en acheter un neuf... Vivement que ça change...

— Comment ?

Il avait repris la sinistre avenue Elmer Fawcett, bordée de murs aveugles. De nuit, on ne voyait plus les oriflammes fanées de la visite papale.

— En balayant les incapables qui nous gouvernent, lança-t-elle. Une vraie révolution. Ce pays est tenu par les impérialistes, l'oligarchie, les généraux pourris...

« Pépé » San Martin était habillé pour l'hiver...

Lorsqu'ils atteignirent l'avenue Arequipa, Malko savait tout sur les convictions politiques de Monica Perez : un tiers anarchiste, un tiers

senderiste, un tiers anti-américaine, avec un zeste de gauchisme.

Déchaînée, la jeune femme n'arrivait plus à s'arrêter. Il posa une main sur un genou nu, rond et ferme.

— Je meurs de soif, si nous allions boire un pisco-sour ? J'aimerais que vous me parliez du Sentier Lumineux. C'est le sujet de ma prochaine étude.

La précision décida Monica Perez.

— Très bien, dit-elle, je connais un bar, à côté de votre hôtel où il y a des guitaristes formidables, *La Taverna*, mais on ne restera pas longtemps.

Lorsqu'ils y entrèrent, il n'y avait pas plus de douze clients, trois guitaristes chantant à tue-tête un carnavaleto.

— Est-il possible de rencontrer les gens du Sentier Lumineux ? demanda Malko. On m'a dit qu'ils ne se montraient jamais.

Monica avala d'un coup la moitié de son pisco-sour. L'alcool et l'exaltation donnaient à son regard un éclat presque gênant.

— Ils ne se montrent pas à leurs ennemis, dit-elle, mais on peut avoir des contacts, s'ils ont confiance.

— Vous les connaissez ?

— Un peu.

— Et ils ont confiance en vous ?

— Je ne les trahirai jamais, fit-elle énergiquement.

Les guitaristes se rapprochèrent et Monica se mit à chanter avec eux une chanson triste qui parlait de grands yeux de velours noir et d'amour impossible. Bercé par les paroles sirupeuses du Jùlio Iglesias local, Malko attendait patiemment. Inlassablement, la barmaid renouvela plusieurs fois le pisco-sour de Monica Perez qui basculait résolument dans le romantisme.

* *

*

Malko consulta discrètement sa Seiko-quartz : deux heures et demie du matin et il avait la tête lourde. Les mélodies à la guitare de plus en plus larmoyantes se succédaient depuis une heure. La tête de Monica Perez avait glissé sur son épaule, elle ne fumait plus, écoutant la musique d'un air béat. Plus question de l'interroger sur le Sentier Lumineux. Il se pencha sur elle au moment où elle tournait la tête et sa grosse bouche effleura la sienne.

Au lieu de reculer, elle l'entrouvrit naturellement pour un baiser poisseux de pisco-sour, fermant les yeux comme un chat heureux. Les guitaristes saluèrent leur étreinte d'un accord tremblotant. Monica s'anima soudain, agrippant la nuque de Malko, continua le baiser jusqu'à l'asphyxie. Son corps s'était alangui contre le sien et ses seins

commencèrent à donner signe de vie, pointant à traversée tissu virginal du chemisier. Sa jupe découvrait ses cuisses très haut, mais elle semblait s'en moquer éperdument.

Les trois guitaristes commencèrent à ranger définitivement leurs instruments, et Malko se leva.

Docilement, Monica le suivit. Elle titubait légèrement, le regard flou. Enlacée à Malko, elle bâilla, réveillée par l'air frais.

— J'ai sommeil, dit-elle.

Il la conduisit jusqu'à la Toyota, où elle s'écroula.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

Monica lâcha son rire hystérique.

— Je ne sais plus ! Tout droit, vous franchissez le périphérique et puis... à la troisième quadra...

Un hoquet l'interrompt et elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Malko. Il essaya d'en tirer quelque chose, mais dut renoncer. Visiblement, il aurait du mal à la raccompagner. Heureusement son hôtel était à quelques mètres. Il descendit et tira Monica Perez à l'extérieur. Elle ouvrit les yeux avec un sourire humide.

— Nous sommes arrivés...

Pas la peine de lui expliquer. Le bras de Malko autour de sa taille, elle traversa le hall du *El Condado*. Le portier glissa discrètement sa clef à Malko. Dans la cabine de l'ascenseur, Monica reprit goût à la vie. Brusquement, sa grosse bouche s'anima et, collée à Malko, elle reprit son baiser là où elle l'avait laissé. Ne s'interrompant que pour murmurer d'une voix pâteuse des obscénités, en espagnol, d'où il ressortait qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait pas fait l'amour. Son ventre incrusté à lui disait la même chose. Avec sa tenue immaculée de première communiant, c'était assez érotique. Hélas, à peine arrivée dans la chambre, elle s'effondra sur le lit, immobile, comme une morte.

Le pisco-sour avait fait son œuvre. Malko ne se sentait pas beaucoup mieux. Il prit un Perrier dans le mini-bar, puis entreprit de retirer la jupe, le chemisier, puis le soutien-gorge et le petit slip de dentelle blanche, découvrant un corps cuivré, tout en courbes. Monica ne broncha pas, ne se réveilla pas. Il se déshabilla à son tour et s'allongea près d'elle. D'un doigt léger, il suivit la courbe de son dos et de ses reins, sans éveiller aucun écho. Déçu, il sombra dans le sommeil.

* *

*

C'est une brûlure exquise dans le ventre qui l'arracha à l'inconscience. Il mit quelques secondes à réaliser, d'une part qu'il

était dans un état à faire honte à un chimpanzé, et d'autre part, que son érection avait sans doute été causée par la hanche élastique de Monica Perez, collée à lui dans son sommeil.

Elle dormait, allongée sur le ventre, ne semblant pas sentir le sexe raidi braqué sur elle. Malko en avait des crampes. Hésitant entre la douche froide et une conduite peu digne d'un homme d'honneur. C'est un mouvement de la jeune femme qui fit basculer la situation du mauvais côté. Monica roula sur le flanc, mettant pratiquement entre ses reins le membre qui la menaçait.

Malko retint sa respiration. Il suffisait d'un tout petit déplacement pour s'enfoncer en elle. Un dernier réflexe de chevalerie l'en empêcha. Il entreprit de caresser le dos cambré, suivant la colonne vertébrale. Monica frémit dans son sommeil et se remit sur le ventre.

Involontairement, encore plus excitante. C'était le clin d'œil du destin. Malko, se souvenant de la façon dont elle s'était offerte quelques heures plus tôt, sentit ses derniers scrupules s'évanouir. Sa main remonta le long des cuisses, à l'intérieur, là où la peau était si douce qu'elle semblait avoir été usée par le frottement d'innombrables mâles. Lorsqu'il atteignit le sexe ouvert, brûlant et endormi, Monica eut un brusque sursaut. Ses jambes se détendirent, ses reins se creusèrent tandis que Malko entreprenait un délicat massage à l'endroit le plus sensible.

Il s'attendait à ce qu'elle se réveille, mais elle se contenta de grogner et d'onduler un peu sous ses doigts. Les yeux obstinément fermés.

C'était inhumain ! Le sang battait dans son ventre. Il cessa de la caresser, et vint s'agenouiller derrière elle, écartant ses jambes avec douceur.

Elle émit un long soupir. Il glissa alors les mains sous ses hanches, la soulevant jusqu'à ce que son sexe soit prêt à s'enfouir dans le sien. C'était une sensation extraordinaire qu'il prolongea quelques instants.

Puis, en même temps, il attira les hanches de la jeune femme vers lui et donna un lent et puissant coup de reins. L'envahissant d'un coup. Il s'arrêta ainsi, abuté en elle, un peu honteux et complètement ravi. Monica semblait ignorer le sexe enfoncé au plus profond d'elle.

C'en était agaçant. Pourtant, Malko n'avait eu aucun mal à la prendre totalement. Il se retira, puis revint, ouvrant peu à peu la jeune femme.

Elle eut enfin une réaction ; ses reins semblèrent pris d'un balancement rythmé de plus en plus rapide. Elle gémit, ses doigts se crispèrent sur les draps, mais elle n'ouvrit toujours pas les yeux. Peu à peu, ses genoux se repliaient sous elle, sa croupe montait à la rencontre du membre qui la transperçait. Les mains crochées dans ses hanches, Malko se mit à la marteler sans aucune précaution.

Monica lui rendait ses coups de reins avec une langueur endormie.

Une somnambule dont l'inconscience apparente augmentait encore son désir. Soudain, il sentit qu'il ne pouvait plus se retenir et se déversa en elle. Monica frémit, ses fesses dures se collèrent aux siennes au rythme de son orgasme et il eut l'impression qu'elle jouissait à son tour. Il demeura en elle, tandis qu'elle retombait doucement. Son corps se calma et Monica Perez, pleine de lui, se rendormit !

* *

*

Malko jeta un coup d'œil à sa Seïko-quartz. Huit heures ! L'intermède érotique avait pris fin depuis un moment et Monica Perez dormait toujours. Il se leva, alla prendre le numéro de l'amie du général San Martin et fila dans la salle de bains.

Il prit le téléphone, puis composa le numéro. Cette fois, on décrocha ! Sans rien dire.

— Laura ?

Pas de réponse.

— Laura, insista-t-il, je suis un ami de Pépé.

— *Quien habla ?*

— Malko, un ami de Pépé, répéta-t-il. Je dois vous rencontrer.

Silence.

— Quand ?

— Le plus vite possible.

— Je travaille aujourd'hui.

— Après.

Hésitation.

— *Bien. A la quadra sei del giron Ricardo Bertus, en el Rimac. El reloj. A la sei de la madrugada (23). Adios.*

Elle avait une voix rauque, pleine de méfiance. Il regagna la chambre, et s'arrêta net. La lampe de chevet était allumée. Monica Perez, un drap cachant sa poitrine, le fixait avec des yeux exorbités.

— Salaud ! explosa-t-elle. Épouvantable salaud !

Sa main plongeait dans son sac posé à côté du lit et ressortit avec un gros pistolet noir qu'elle braqua sur lui.

— *Basura ! (24)* Je vais te faire sauter la tête.

Il vit le regard halluciné, la bouche qui tremblait et le doigt en train d'enfoncer la détente.

Elle allait tirer.

CHAPITRE V

Malko resta immobile. Se demandant si l'attitude de Monica Perez était due à son coup de téléphone – elle avait pu l'écouter sur l'appareil placé près du lit – ou à autre chose.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il de sa voix la plus calme possible.

— Pourquoi suis-je ici ? glapit-elle. Qu'est-ce que vous m'avez fait ? Intérieurement, Malko fut intensément soulagé. Ge n'était que cela.

— Vous êtes ici parce que vous avez été incapable de me dire où vous habitiez, dit-il. Vous dormiez debout. J'ai pensé qu'il valait mieux vous faire coucher dans un lit que dans ma voiture. J'ai eu tort ?

Le regard de la jeune femme vacilla, les prunelles agrandies se rétrécirent un peu.

— Oh pardon, dit-elle, je ne sais plus très bien où j'en suis. J'ai beaucoup de problèmes en ce moment.

Sa main tenant le pistolet retomba sur le drap. Il s'approcha et en profita pour poser l'arme sur la table.

— Vous vous promenez toujours avec un revolver dans votre sac ?

— On m'a menacée, dit-elle, j'ai peur.

Il s'assit sur le bord du lit, et l'observa. Ses yeux étaient soulignés de grands cernes bistres. Elle ramena le drap sur sa poitrine et sourit.

— J'ai dû dire des tas de bêtises, hier soir, j'ai bu beaucoup de pisco-sour...

— Ce n'est rien, dit Malko.

Elle regarda autour d'elle et le fixa avec une expression affolée.

— Mais... Où avez-vous dormi ?

— Ici, dit Malko.

— Avec moi ?

— Oui.

De nouveau, les yeux sombres flambèrent.

— Pourquoi m'avez-vous déshabillée ?

— Vous me croyez capable de violer une femme endormie ? demanda Malko d'un ton offusqué.

— *Claro que no !* fit Monica.

Il se pencha et embrassa l'épaule nue.

— Eh bien, vous avez raison ! Je ne vous ai pas violée. Mais nous avons fait l'amour très agréablement...

— Quoi ?

Son sursaut fit glisser le drap révélant sa poitrine parfaite ; elle ne chercha même pas à le remonter. Ses yeux noirs fulguraient.

— Salaud ! explosa-t-elle. J'en étais sûre ! Vous m'avez violée. Je ne voulais rien faire avec vous.

— Quand vous étiez encore lucide, fit remarquer gentiment Malko, vous vous êtes conduite avec moi d'une façon qui pouvait laisser croire le contraire. Cette nuit, il m'a paru que vous éprouviez quelque chose qui ressemblait à du plaisir.

— C'est faux ! Je vais vous tuer.

D'une seule détente, elle se leva, nue comme un ver, et bouscula Malko. Il la rattrapa au moment où elle allait atteindre son revolver. Ils luttèrent furieusement et le contact de ce corps nu et tiède déclencha chez lui une brutale vague de désir. Ils retombèrent ensemble sur le lit. Ses efforts pour se dégager ne firent qu'exciter Malko un peu plus. Elle s'en aperçut et se mit à le griffer comme une folle, à l'injurier. Profitant d'une accalmie où elle se trouvait écartelée sous lui il se libéra et s'enfonça en elle d'un seul coup.

Monica poussa un cri étouffé et demeura immobile comme s'il l'avait frappée, murmurant seulement « salaud, salaud », mais ne cherchant plus à l'écarter. Puis, son corps sembla s'amollir. Ses ongles toujours crispés dans le dos de Malko, elle lui adressa un regard farouche.

— Eh bien, allez-y ! violez-moi puisque c'est ce que vous voulez !

Tant d'hypocrisie agaça Malko. Il se déchaîna, la labourant lentement à grands coups de reins. Monica ne bougeait pas ; les bras à plat sur le drap, les yeux ouverts. Quand il se répandit en elle, la jeune femme lui adressa un regard trouble et dit :

— Vous voyez bien que je dis la vérité ! Je ne veux pas de vous. Vous m'avez violée. Je n'ai rien senti. Vous pouvez continuer, si vous y tenez...

Plus salope on ne faisait pas...

— Je ne voudrais pas vous traumatiser, dit Malko. Maintenant, assez joué.

Il se leva et fila sous la douche. Il allait en sortir lorsque Monica apparut, une moue d'enfant sur ses grosses lèvres. Après une courte hésitation, elle le rejoignit et lui jeta :

— Et si vous m'avez fait un enfant ?

— Nous l'élèverons ensemble, dit Malko.

Cela ferait un petit révolutionnaire de plus... Monica ferma les yeux, laissant l'eau ruisseler sur son visage. Malko l'observait, amusé. Tout à coup, elle fit un pas en avant et son corps épousa le sien. Elle lui mordit l'épaule sans lui faire mal comme un animal qui joue.

— Je ne dormais pas tout à fait, cette nuit, murmura-t-elle. C'était très bon. Mais, en me réveillant, je m'en voulais à moi-même. Je ne suis pas une putain, je ne te connaissais même pas...

— Tu ne m'as pas demandé d'argent, remarqua Malko, adoptant le

tutoiement.

Elle le mordit un peu plus.

— Tu es bête !

Ils restèrent enlacés dans la vapeur quelques instants puis elle se détacha de lui.

— Il faut que je m'en aille. Je vais prendre un taxi.

— Je te raccompagne, dit-il, c'est la moindre des choses et puis, nous n'avons pas beaucoup parlé, hier soir.

Elle secoua ses cheveux noirs, trempés.

— Ah oui, c'est vrai, tu es sociologue...

— Eh oui, dit Malko, tu pourras sûrement m'aider.

Elle commença à s'habiller rapidement et pouffa en se voyant devant la glace, dans cette tenue virginale légèrement froissée...

— Qu'est-ce qu'ils vont penser à l'hôtel...

— La vérité, dit Malko.

À peine dans la Toyota, elle alluma une cigarette. Une légère brume flottait sur Miraflores, s'épaississant en direction de la mer. Ils remontèrent l'avenue Benavides, franchissant la tranchée en ciment de la Via Expresso et filant vers le nord. Monica regarda l'intérieur flambant neuf de la Corolla louée chez Budget.

— Ça doit être cher, une voiture comme ça...

— Même pas ! dit Malko.

Entre son réseau et ses prix, Budget était imbattable. Même pour un client aussi exigeant que lui.

Ils atteignirent une autoroute urbaine sillonnée à toute vitesse par d'énormes camions, et la franchirent sur un pont.

— À gauche, dit Monica. La petite maison en construction.

Malko stoppa devant une maisonnette dont seul le rez-de-chaussée existait. Des bouts de ciment et des tiges d'acier émergeaient du premier étage. À côté, il y avait deux luxueuses villas entourées de murs. Ils contournèrent un tas de gravats pour atteindre la porte, fermée par un énorme cadenas et une chaîne.

— C'est tout ce que j'ai pu m'offrir, expliqua Monica Perez. Les loyers sont chers à Lima.

À l'intérieur, un énorme poster de Che Guevara faisait face à la porte. Dans la pénombre, Malko distingua aussi une affiche de Mao couverte d'inscriptions injurieuses pour Deng Tshiao Ping. Il régnait un désordre incroyable dans la pièce. Des piles de livres, des vêtements accrochés à une corde, des sous-vêtements.

On frappa à la porte. Monica alla ouvrir, cachant l'ouverture de son corps. Malko eut juste le temps d'apercevoir un visage masculin fin et émacié. Il y eut un conciliabule à voix basse, en espagnol, assez long. Visiblement, Monica ne tenait pas à ce que son visiteur voie Malko...

Elle referma enfin la porte et proposa :

— Tu veux que je te fasse un café ?

Pendant qu'elle s'affairait dans la minuscule kitchenette, il examina les livres : une vraie bibliothèque révolutionnaire avec quelques articles de Monica punaisés au mur, des phrases soulignées en rouge. Tous sur le Sentier Lumineux. Elle ôta son chemisier et sa jupe, s'assit à même le lit, seul siège de la pièce.

— Pourquoi mets-tu un soutien-gorge ? demanda Malko. Tu as une poitrine superbe.

D'un geste rapide, elle le dégrafa, libérant ses seins avec un rire agacé.

— L'atavisme ! dit-elle. Ici, toutes les filles en portent. La vieille pudeur hispanique. C'est idiot. Après la Révolution, nous n'en mettrons plus. Je te jure.

Ce serait au moins un résultat.

Malko but le café immonde et se leva. Finalement les choses s'étaient passées d'une façon inespérée.

— Quand puis-je dîner avec toi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dit-elle. Appelle-moi. Mais je ne suis pas souvent ici...

— Donnons-nous rendez-vous maintenant, proposa-t-il.

Elle réfléchit quelques instants.

— Demain, nous pouvons manger quelque chose à la Cité Universitaire San Marcos vers une heure.

— Pourquoi pas. Où nous retrouvons-nous ?

— Devant la Faculté de Sociologie. Tu verras, il y a une statue du Che. Tout le monde donne ses rendez-vous à cet endroit...

— Va pour le Che, dit Malko.

Elle l'embrassa sur le pas de la porte, rapidement, et dit en riant :

— Finalement, je suis contente que tu m'aies violée. Il y avait longtemps que je n'avais pas fait l'amour.

Malko se retrouva sous le soleil, assourdi par le grondement des camions qui faisaient trembler les murs de la petite maison. Tout en revenant vers le centre, il se dit qu'il avait besoin d'une arme. À cause des contrôles dans les aéroports, il n'avait pas pris son pistolet extra-plat. Deux personnes pouvaient lui en procurer une. Le général San Martin et Felipe Manchay. Il décida de commencer par le journaliste.

* *

*

Malko dut sonner une douzaine de fois avant de voir apparaître le journaliste, en tricot de corps, les yeux rouges et chassieux. Il dévisagea Malko avec inquiétude.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de grave, dit Malko. Hier soir, j'ai oublié de vous demander si vous pourriez me procurer une arme.

Manchay se gratta la tête.

— Je vais vous filer mon Taurus. Faites attention, j'ai limé la détente. Ça part très vite.

Il le fit entrer, l'installa dans le salon, fila dans son bureau et réapparut avec l'arme, une poignée de cartouches et un papier plié en quatre.

— Tenez, fit Felipe, c'est une licence de port d'arme. Il n'y a pas de nom, vous mettez le vôtre...

Charmant pays.

Il regarda Malko pensivement.

— Faites gaffe. Les Senderos, c'est pas des rigolos. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose. Comment ça s'est passé avec Monica ?

— Pas mal, dit Malko. Tâchez de voir ce que vous pouvez apprendre. Je vous envoie le reste de vos dollars ce soir.

* *

*

Malko était en train d'étudier un plan de Lima pour son rendez-vous avec Laura lorsque le téléphone sonna.

— Malko ? C'est Monica...

— Tu as oublié quelque chose ?

Elle semblait essoufflée, nerveuse.

— Non, non, fit-elle. Je voudrais te demander un service.

— Avec plaisir.

— C'est quelque chose que je devais récupérer avant deux heures. Je n'ai plus de voiture et je ne trouve pas de taxi. Tu pourrais y aller ?

— Bien sûr, dit Malko. Qu'est-ce que c'est ?

— Des médicaments pour les pauvres, dit-elle. Leur date d'utilisation est expirée, mais ils sont encore bons. Seulement, le pharmacien n'a pas le droit de les vendre, alors, il m'en fait cadeau.

— Où dois-je les prendre ?

— Pas loin de chez toi. Sur l'avenue Pardo, à côté du cinéma El Pacifico. Une petite pharmacie. Tu demandes Jorge, de ma part.

— J'y vais, dit Malko.

— Tu me les apporteras demain, dit-elle. Je t'embrasse.

* *

*

Malko trouva facilement la pharmacie coincée entre le cinéma et

une boutique d'argenterie. Il y avait pas mal de monde dans le magasin et il se faufila jusqu'à une vendeuse noireude :

— Jorge est là ?

Elle se retourna et cria en direction de l'arrière-boutique.

— Jorge !

Il en émergea un petit vieux ridé, sûrement un *Chulo*, au visage incroyablement buriné qui dévisagea Malko avec une méfiance visible. Ce dernier se pencha au-dessus du comptoir.

— Je viens de la part de Monica, pour le paquet.

Le *Chulo* eut une réaction curieuse. Sans un mot, il fit demi-tour et replongea dans l'arrière-boutique. Comme si Malko avait été le diable. Celui-ci attendit. Le vieux réapparut et lui fit un geste montrant la porte.

Malko obéit, et se retrouva sur le trottoir. Quelques instants plus tard, le vieux surgit d'une porte latérale, un paquet sous le bras. Il le remit à Malko sans un mot et rentra aussitôt dans son couloir. Malko regagna sa Toyota, intrigué par cette attitude étrange. Il soupesa le paquet : pas très lourd. C'étaient bien des médicaments. Mais pourquoi ce manège ? Le pharmacien semblait terrorisé. Il n'avait pas encore élucidé le mystère quand il rentra au *El Condado*.

Le paquet l'intriguait. Il défit la bande de plastique qui le fermait et découvrit une seconde enveloppe, collée avec du Scotch. Il l'arracha avec précaution faisant apparaître douze boîtes bleues et blanches rectangulaires, toutes semblables. Il en examina une. C'était un médicament suisse, du Lasilix, sans autre indication que la posologie et la composition. Ses connaissances médicales n'étaient pas assez poussées pour qu'il en devine l'usage. Cependant, une chose était certaine : Monica Ferez ne lui avait pas dit la vérité. Il ne s'agissait pas de médicaments courants pour les pauvres mais d'une spécialité.

Il referma les paquets, songeur. Repensant à la peur du vieil Indien. Que cachait cette curieuse attitude ?

CHAPITRE VI

Après avoir refermé le paquet de médicaments, Malko se mit à réfléchir. Il voulait savoir à quoi servait ce Lasilix avant de le remettre à Monica Perez. Finalement, il se dit que les solutions les plus simples étaient les meilleures.

Il ressortit et se fit indiquer par le concierge la pharmacie la plus proche. Elle se trouvait Avenida Benavides, tout à côté, et il s'y rendit à pied. Elle était vide et une ravissante préparatrice en blouse blanche, au visage mutin et sensuel, s'approcha.

— Señor ?

Malko lui tendit le papier où il avait écrit le nom du médicament.

La réparatrice y jeta un coup d'œil et fronça les sourcils :

— C'est pour vous ?

— Non, pour un de mes amis.

— Alors, il faut qu'il se trouve une ordonnance, dit-elle. On ne le délivre pas autrement. C'est un médicament très fort : et assez rare. Je ne sais même pas si nous en avons en ce moment.

— Ah bon, fit Malko. Et à quoi sert-il ?

— C'est un diurétique « dur », dit-elle. Revenez avec une ordonnance. Je vous en commanderai...

Elle lui rendit son papier avec un regard provocant.

Toutes ces petites *Chulas* étaient incroyablement allumeuses dès qu'elles se frottaient à la civilisation. Il ressortit de la pharmacie, se remémorant une phrase du rapport de la CIA sur le Sentier Lumineux. Le camarade Gonzalo souffrait d'une grave affection des reins...

Évidemment, cela pouvait être une coïncidence. Mais il y avait des indices troublants : les liens supposés de Monica Perez avec le Sentier Lumineux, l'attitude étrange du pharmacien. Il alla récupérer sa voiture et se lança dans la Via Expreso.

De plus en plus persuadé que la chance venait de lui donner un coup de main. Monica Perez, prise de court, s'était servie de lui pour une commission dangereuse. Car ce médicament avait bien des chances d'être destiné au chef en fuite du Sentier Lumineux, qui se cachait justement quelque part dans Lima... Donc, la piste Monica Perez était bonne, comme la CIA l'avait pensé. Seulement, la jeune journaliste n'était sûrement qu'une intermédiaire. Tirer le fil qui le mènerait jusqu'au « Camarade Gonzalo » allait être long, périlleux et délicat. Les *Senderos* étaient des professionnels du terrorisme et de la clandestinité et ils avaient dû baliser sérieusement en prévision de ce genre de dérapage. Soudain, le Taurus de Felipe Manchay glissé dans sa ceinture lui parut fichtrement utile. Cela lui fit penser qu'il devait

passer à la banque.

* *

*

Il trouva Felipe Manchay devant une machine à écrire. À la vue du rouleau de billets de cent dollars, il se réveilla d'un coup et serra Malko dans ses bras.

— *Como estas, amigo ?*

Apparemment, il avait récupéré de la vodka, du pisco et du J and B. Quelle santé ! Malko s'assit sur une chaise bancale.

— Quelles nouvelles ?

— Ils ont fait sauter l'Indumil, annonça le Péruvien. La plus grande fabrique d'équipement militaire du pays. Ce matin à six heures. Une fille et quatre types dans une Toyota bleue avec plein de dynamite.

— Qui, ils ?

— Les *Senderos*, pardi ! Il n'y a qu'eux pour ce genre de truc. Dans *La Republica*, il y a tous les détails.

Malko parcourut l'article. Attentat classique. Il reposa le journal et demanda, adoptant le tutoiement hispanique :

— Felipe, tu ne crois toujours pas que Guzman se cache à Lima ?

Le vieux journaliste ôta ses lunettes et les essuya. Il avait les yeux bordés de rouge comme un lapin russe.

— Je n'aime pas parler de Manuel Guzman, dit-il. Les murs ont des oreilles. Les gens de la Dircote me suivaient encore il y a un mois. Ils sont comme des chacals après lui. Mais il est très malade. Quand je l'ai vu, il m'a fait peur. Il souffrait.

— De quoi ?

— Les reins. Ils finiront par le prendre et ils le tueront. Un colonel de la Guardia m'a juré qu'il lui arracherait le cœur avec ses mains. Dans un village qu'il contrôlait, les Senderistes ont tué une femme enceinte à coups de marteau. Mais pour répondre à ta question, je crois que Guzman est reparti dans la région d'Ayacucho. C'est son fief.

— Donc, tu n'as rien de nouveau, conclut Malko.

— Non. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Pas grand-chose, dit Malko. J'ai un rendez-vous en fin de journée au Rimac.

— Fais attention, n'emporte rien de précieux et planque ta montre, conseilla le journaliste. Là-bas, ils volent tout. Ils sont dangereux parce qu'ils ont faim.

Encourageant.

Felipe Manchay se leva.

— Je descends. Tu peux me déposer à Miraflores ? Ma voiture est en panne.

Malko avait vu sa voiture devant chez lui. Une vieille Dodge de cent ans avec un million de kilomètres. Ses ailes rongées par la rouille auraient fait de superbes sculptures abstraites.

Tandis qu'ils roulaient dans la tranchée à ciel ouvert de la Via Espresso, Felipe lâcha :

— Et Monica ? Il paraît qu'elle a passé la nuit avec toi...

Suffoqué, Malko demanda :

— Comment le sais-tu ?

Felipe Manchay eut un sourire mystérieux.

— J'ai plein de types qui m'apportent des informations. Je suis ici depuis quarante ans, amigo... Fais attention à Monica, elle est intelligente. Même si elle baise avec toi, elle te déteste. À cause de son père qui a trompé sa mère, un gringo. N'oublie pas.

Malko le déposa avenue du Pardo. Il avait largement le temps avant son rendez-vous avec Laura.

* *

*

La Toyota se frayait lentement un chemin au milieu des embouteillages déments de l'avenue Tacna, dans un vacarme de fin du monde. Au fond, se profilait la colline lépreuse de San Cristobal surplombant le Rimac, couverte de bidonvilles. De chaque côté de l'avenue, les immeubles noirâtres semblaient avoir été bombardés, déchiquetés par une main de géant. Seuls, les trottoirs grouillant d'*ambulantes* vivaient. Les bus poussifs, bourrés de visages hagards, abrutis, se hâtaient lentement vers le pont de la rivière à sec. En cette saison, le Rimac n'était qu'un ruisseau. Malko regarda la grande croix dominant San Cristobal... Il était passé devant l'ambassade américaine, avenue Arequipa. Et cela lui avait remis en mémoire le début de cette histoire féroce...

Il grilla un feu rouge, parvint enfin à franchir le pont et tourna à gauche dans l'avenue Pizarro, dépassant une caserne de la Guardia Civil. Deux sentinelles étaient retranchées derrière des sacs de sable...

L'odeur du bidonville se glissait à travers les glaces fermées. La pauvreté, la crasse, le kérosène. Des gosses regardaient avec envie la voiture neuve de Budget...

Malko se perdit, débouchant dans une impasse caillouteuse, dut faire demi-tour et tomba finalement sur le Juan Ricardo Bentin, une rue parallèle à l'Avenida Tarapaca. Sa Seiko dissimulée prudemment sous sa chemise, il descendit, verrouilla la Toyota, prit son *Republica* et se mit à la recherche de la *quadra sei*. Il la trouva cinquante mètres plus loin et il comprit la raison de ce choix. Il y avait un petit square et une pendule qui indiquait une heure différente sur les quatre faces

et avait visiblement servi de cible à pas mal de projectiles divers.

Au pied de l'horloge, un *ambulante* débitait en tranches d'énormes pastèques, un autre faisait cuire des brochettes, un troisième offrait de curieux feutres blancs, tout raides, portés par les *Chulos* dans la Sierra.

Malko s'approcha d'un marchand de glaces, examinant la Calle Juan Ricardo Bentin. Elle était à sens unique et il y avait beaucoup de circulation. Une des rares voies décentes de ce quartier de bidonvilles.

Trois jeunes gens commencèrent à rôder autour de lui, intrigués par ses cheveux blonds. Chômeurs, voyous ou les deux. Un vieux s'approcha avec une boîte à cirage. Tout le monde se faisait cirer les chaussures à Lima. C'était le golf du pauvre. Malko pensa qu'il serait moins voyant et abandonna ses Gucci aux chiffons sales du cireur.

L'opération touchait à sa fin, quand il vit passer près de lui une femme de petite taille, avec un chemisier blanc et une jupe sombre, les yeux très enfoncés, un sac en bandoulière. Elle marchait lentement et lui jeta un coup d'œil appuyé. Puis elle continua et traversa dans le petit square. D'après la photo, c'était Laura.

Malko donna deux mille soles au cireur et fit quelques pas sans s'éloigner de l'horloge *La Republica* roulé dans la main gauche en évidence. Presque aussitôt, Laura réapparut.

Elle alla s'asseoir sur un banc du square, et déplia à son tour *La Republica*. Malko la rejoignit et prit place à côté d'elle. Ses yeux noirs avaient une expression apeurée et ses lèvres pincées lui ôtaient toute féminité. Elle avait de gros seins, des jambes épaisses et une peau très sombre, avec une petite chaîne autour du cou. Personne autour d'eux. Les trois jeunes avaient disparu.

— Je viens de la part de Pépé, dit-il sans élever la voix.

Elle l'examina avec curiosité.

— Je ne vous connais pas, dit-elle. Pourquoi vous ?

— La personne habituelle n'a pas pu venir. Le général m'a demandé de la remplacer.

— Américain ?

— Non, autrichien.

Elle ne sembla pas faire la différence. Nerveuse, elle tournait la tête tout le temps, surveillant la rue.

— Ce n'est pas dangereux, ici ? demanda-t-il.

— J'habite à côté, dit Laura. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Je comprends, dit Malko. Vous avez dit à Pépé que vous aviez une information importante.

Elle ouvrit son sac et Malko aperçut la crosse d'un énorme revolver. Elle alluma une cigarette sans lui en offrir, l'observant du coin de l'œil :

— Vous travaillez avec Pépé ?

— Oui. Je cherche Manuel Guzman.

— Ah bon, fit-elle. D'une voix plus basse elle ajouta : Il ne faut dire à personne que vous m'avez parlé. Sinon, c'est dangereux. Très dangereux, répéta-t-elle.

Ses yeux noirs très enfoncés étaient à nouveau pleins de peur.

— À qui voudriez-vous que j'en parle ?

Pas de réponse. Elle fumait en silence. Le marchand de brochettes égrenait une morne litanie et les effluves de la friture les enveloppaient.

— Vous voyez Pépé ? demanda Laura.

— Oui, tout à l'heure.

De nouveau, ses yeux effrayés le sondèrent.

— Dites-lui... Elle s'arrêta. Dites-lui, reprit-elle, qu'il est très malade. Il va partir, quitter le pays.

— Qui ?

— Le camarade Gonzalo.

Manuel Guzman. Le cœur de Malko battit plus vite. Voilà pourquoi Monica Perez avait besoin de médicaments.

— Comment ?

— Avec un avion. Vers la Colombie. Ou l'Argentine. Je ne sais pas. Enfin une information capitale !

— C'est très dangereux, remarqua Malko. L'aéroport est sûrement sous haute surveillance.

Laura lui adressa un regard plein de commisération.

— Pas par Lima, bien sûr ! Il doit descendre d'abord à Tingo Maria. Là-bas, les *Narcos* le mettront dans un des avions qui viennent chercher la drogue et repartent en Colombie en utilisant des pistes clandestines. Un des patrons des *Narcos* va venir ici pour tout organiser.

— Quand le camarade Gonzalo doit-il partir ?

— Je ne sais pas exactement. Dans une dizaine de jours peut-être.

— Tu ne sais rien de plus ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Il n'eut pas le temps d'en demander plus. Laura s'était levée, jetait sa cigarette. De plus en plus nerveuse.

— Va voir Pépé, dit-elle. Dis-lui tout. Ne me téléphone plus pour le moment. C'est trop dangereux.

Elle s'éloigna sans même lui serrer la main. Le vieux général San Martin semblait jouir d'une grande renommée. Ce qu'elle avait dit à Malko valait de l'or. Il la suivit des yeux, ne voulant pas partir en même temps qu'elle.

Laura s'apprêtait à traverser. Une voiture obliqua vers elle et stoppa presque à sa hauteur. Un homme se pencha à la portière, l'appelant. Laura alla vers lui.

Soudain, Malko vit surgir derrière la jeune femme un jeune homme en jean et polo vert, tenant à la main un paquet enveloppé de journal qu'il défit d'un geste brusque. Malko sentit sa gorge se nouer en voyant apparaître le canon d'un court pistolet-mitrailleur.

Il se leva d'un bond et cria de toute la force de ses poumons :

— Laura ! Attention !

Le bruit de la circulation couvrit sa mise en garde. Déjà, le jeune homme au polo braquait son arme sur la jeune femme. Les détonations furent noyées dans la rumeur des voitures. Laura sursauta, se tordit en arc de cercle, pivota sur elle-même. Le jeune homme avait reculé. Posément, il ajusta la femme, et lâcha encore une brève rafale.

Malko se mit à courir, mais il était à près de cinquante mètres. Comme dans un cauchemar, il vit Laura tourner, tomber à genoux, puis à plat ventre.

D'un bond, le jeune tueur sauta dans la voiture qui attendait et qui démarra aussitôt. Elle passa devant Malko puis tourna dans l'avenue Villacanta. Le meurtre n'avait pas duré dix secondes. Malko vit Laura bouger un peu, sa main sortit de son sac, tenant le gros revolver, mais elle n'eut ni le temps ni la force de s'en servir. Les *ambulantes* se précipitèrent vers le corps, des passants s'arrêtèrent. Une voiture pila, dans un grincement de freins. On s'interpellait d'un trottoir à l'autre.

Il aperçut deux autres jeunes gens – probablement des guetteurs – qui s'éloignaient en courant. Pétrifiés, les gens ne tentèrent rien pour les rattraper. Malko s'approcha, jouant des coudes, écartant les badauds.

Laura tenait toujours la crosse de son arme. Sa tête avait éclaté sous l'impact d'un projectile. Un seul de ses sourcils s'était détendu dans la mort et elle semblait cligner de l'œil. Le sang suintait à travers le chemisier blanc, coulant le long d'un bras. En dehors de la balle qui l'avait achevée, elle en avait reçu au moins quatre dans le ventre et les reins. Il entendit la sirène d'une voiture de police et recula, bouleversé par le meurtre brutal.

Une question se mit à tourner dans sa tête : cette exécution supposait une préparation. Laura était surveillée. Donc, ses meurtriers avaient assisté à leur rencontre.

S'ils l'identifiaient, il risquait d'être la prochaine victime du Sentier Lumineux.

CHAPITRE VII

Perdu dans la foule des badauds massés sur le trottoir, Malko regardait les traits figés de Laura. Des policiers s'agitaient autour et personne n'avait encore pensé à lui couvrir le visage. C'est une vieille femme qui sortit d'une échoppe et vint étendre sur la morte un torchon sale, dissimulant le sang et les chairs éclatées.

Un gros policier entourait soigneusement de craie les emplacements des douilles. D'autres, arme au poing, surveillaient la foule qui les contemplait, hostile et indifférente. À quelques mètres, la vie continuait, les marchands ambulants hurlaient, les voitures klaxonnaient. Malko se fraya un chemin au milieu des badauds au moment où une ambulance arrivait. Heureusement, la Toyota de Budget ne se trouvait pas engluée dans le périmètre de sécurité. Il s'éloigna à petite allure, perturbé. L'information qu'il venait d'apprendre prenait un relief particulier. Laura avait-elle été abattue à cause d'elle ? Ceux qui l'avaient tuée pouvaient-ils identifier Malko ? Si oui, ils allaient sûrement tenter de l'éliminer très vite... Il sursauta, une grosse moto arrivait derrière lui. Il plongea la main dans sa ceinture, récupéra le Taurus, prêt à tirer.

La moto le dépassa et disparut dans la circulation.

Fausse alerte.

L'avenue Tacna était toujours aussi sale et encombrée. Il la remonta, trépignant d'impatience. Il fallait avant tout prévenir l'homme qui l'avait envoyé à Laura : le général Pépé San Martin.

* *

*

Ce n'est que dans l'avenue Arequipa que Malko put enfin accélérer sous une rangée de grands cocotiers. Dix minutes plus tard, il se gara devant la villa Manche, face à la mer et appuya sur le bouton de l'interphone encastré dans le pilier de la grille.

— Si ? demanda une voix de rogomme.

— *Señor Malko Linge*, dit-il, je veux voir le général San Martin.

Glac. On avait raccroché. Il attendit. Assez longtemps. Puis le battant s'entrouvrit sur des gorilles armés jusqu'aux dents, farouches et inexpressifs, et on le fit entrer. La somptueuse Katia surgit aussitôt sur le perron, plus sexy que jamais. Un haut en fausse panthère, si ajusté qu'il en semblait teint sur sa somptueuse poitrine, lui donnait l'air d'une vraie pute, plutôt que de la fille d'un général... La jupe

noire étroite accentuait encore la provocation.

— *Que tal !* ronronna-t-elle. Je n'ai pas eu de vos nouvelles...

— Pas le temps, dit Malko. Le général est là ?

— Il vous attend, dit-elle.

Elle pivota sur ses escarpins, faisant saillir une croupe gainée de cuir noir comme pour le narguer. Le général San Martin l'accueillit, à la porte du bureau et le fit aussitôt entrer. Il n'eut pas le temps de donner des explications :

— Je suis au courant, dit le Péruvien. On vient de me prévenir. Vous aviez eu le temps de parler avec elle ?

— Je venais de la quitter !

Ils s'assirent dans le canapé Claude Dalle et Malko fit le récit de sa conversation avec Laura. Le général San Martin fumait à petits coups, accablé.

— C'est une catastrophe, dit-il enfin. J'ai mis deux ans à infiltrer Laura chez les Senderos. Avec des risques énormes et toute une mise en scène. Elle n'avait aucune relation avec les différents services de police et absolument personne n'était au courant. Vous êtes le premier que j'autorise à la rencontrer, mais ce n'est, bien sûr qu'une coïncidence.

— Vous ignorez donc comment ils l'ont identifiée ?

— Complètement. Je ne savais même pas tout ce qu'elle faisait avec eux, car nos contacts étaient espacés, par sécurité. C'était une sorte de « taupe ». Je crains qu'ils ne l'aient tuée à cause de l'information qu'elle vous a communiquée, justement pour l'empêcher d'en parler. S'ils l'avaient simplement soupçonnée de trahir, ils ne l'auraient pas abattue ainsi. Ils l'auraient kidnappée et interrogée afin de savoir pour qui elle travaillait.

— À moins qu'ils ne l'aient déjà su, remarqua Malko et que l'information qu'elle m'a donnée soit fausse. Pour que Manuel Guzman puisse demeurer en paix à Lima. En l'abattant, ils nous empêchent d'en apprendre plus.

— C'est possible aussi, reconnut San Martin. Je vais voir si je peux réactiver d'autres sources. Vous avez certains contacts, essayez de les exploiter. Mais, faites attention, ils vous ont peut-être repéré.

— Croyez-vous à une exfiltration de Guzman ?

Le général fuma longuement avant de répondre.

— Ce n'est pas invraisemblable si son état s'est aggravé. Il ne peut pas se faire hospitaliser ici. En Colombie ce serait possible. Ou même plus loin. D'autre part, il est certain qu'il ne prendra pas le risque de partir par l'aéroport de Lima. Il est trop connu et c'est trop surveillé. Les *Narcos* peuvent très bien l'emmener avec un chargement de cocaïne. Ou simplement prêter un de leurs avions.

— Qui sont les gens susceptibles de mener cette opération à bien

chez les *Narcos* ?

Le général hésita.

— Il y en a plusieurs. Un de mes amis, qui est dans ce milieu, Oscar Huancayo, pourrait nous aider. Mais il faudrait aller à Tingo Maria. Il est là-bas. Par téléphone, il ne parlera pas.

Tout se recoupaît. À la lumière de ce qu'il venait d'apprendre, l'épisode du pharmacien prenait une importance nouvelle.

— De mon côté, annonça-t-il, j'ai appris quelque chose qui semble confirmer l'hypothèse de l'aggravation de la maladie.

Quand le général San Martin entendit l'histoire de Monica Perez, il bondit au plafond.

— Ça ne m'étonne pas ! J'ai toujours été persuadé que cette fille avait des contacts avec les *Senderos*. Je l'ai même dit au président Belaounde. Il m'a répondu « Pépé, tu vois des terroristes partout ».

— Attention, avertit Malko, ce n'est qu'une hypothèse.

— Laura disparue, dit San Martin, c'est la seule piste qu'il nous reste pour remonter sur Guzman.

— Piste dangereuse ! renchérit Malko. Car ceux qui ont abattu Laura m'ont probablement vu. Ils la surveillaient. S'ils me retrouvent avec Monica Perez, ils en conclueront que je ne suis pas un sociologue bon teint.

Le général San Martin tirait sa moustache blanche.

— Bien sûr, dit-il ; il y a un risque théorique... Heureusement, les *Senderos* sont très compartimentés. Donc, ceux qui sont au contact de Monica Perez ne sont pas les mêmes. Il y a des équipes de tueurs et d'autres chargées de la logistique. Mais faites quand même attention. Où avez-vous rendez-vous ?

— À l'Université. Demain vers midi.

Le général se leva.

— C'est un nid de subversifs. Il faudra que vous soyez très prudent. Malheureusement, je ne peux vous donner aucune protection, ce serait trop voyant. Je vais à la Dircote maintenant, essayer d'en savoir plus sur l'enquête. Revenez me voir demain soir vers six heures. Et préparez-vous à filer sur Tingo Maria voir mon ami Oscar.

— Parfait, dit Malko.

Le général le raccompagna jusque dans le jardin. Cette fois, Katia ne se montra pas. Probablement vexée.

* *

*

Malko repartit vers le centre. Peut-être que Felipe Manchay aurait des informations sur le meurtre de Laura. Il n'était pas à *Carretas*. Ni à la cafétéria, non plus. Malko le dénicha par hasard de l'autre côté de

la rue, dans une vieille Dodge noire hérissée d'antennes, en compagnie d'un jeune homme. Ils étaient penchés sur une radio d'où sortaient des sons indistincts. Felipe leva la tête avec un large sourire, et invita Malko à monter.

— On écoute les fréquences de la police. Les *Senderos* ont abattu une *chica*(25) de la PIP(26).

— Comment ? demanda Malko.

— Une certaine Laura Corvina, annonça le journaliste. Elle travaillait pour la PP.

Malko tomba des nues.

— Une indicatrice de police ?

— Bien sûr, confirma Felipe Manchay. La PIP en fait toute une histoire. Ils prétendent qu'ils vont arrêter les assassins, qu'ils sont déjà sous surveillance. En réalité, ils vont coincer n'importe qui, les torturer, et leur faire avouer n'importe quoi.

Encourageant...

Felipe se tourna vers son compagnon.

— Tu nous déposes au *Bolivar* ? J'ai un type à voir là-bas.

Malko avait garé sa Toyota au diable et n'insista pas pour la prendre.

La Dodge démarra dans un nuage de fumée bleue. Trois blocs plus loin, ils débouchèrent sur une place noire de monde : la Plaza San Martin. Le *Bolivar* était un hôtel vieillot, majestueux, plein de bronzes et de boiseries sombres. Felipe guida Malko jusqu'à une terrasse dominant l'Avenida Piérola. Le vacarme était abominable.

À peine assis, il commanda deux pisco-sours et se tourna vers Malko.

— Je ne tiens pas à ce qu'on nous voie trop ensemble à *Carretas*... Dis-moi, la fille qui s'est fait buter, tu avais rendez-vous avec elle ?

— Comment sais-tu cela ? demanda Malko, suffoqué.

Pour un contact secret, c'était réussi...

Felipe Manchay essuya ses grosses lunettes en souriant.

— Tu m'avais parlé d'un rendez-vous au Rimac. Et puis, j'ai eu un tuyau par un copain de la PIP. On a remarqué dans le coin juste avant le crime un type qui te ressemble vachement.

Malko demeura muet. Décidément, toutes les cartes étaient biseautées ! Non seulement l'informatrice soi-disant exclusive du général San Martin travaillait pour la PIP, mais lui-même était déjà repéré...

Inutile de mentir.

— Oui, dit-il, j'avais eu un contact. Mais qui m'a vu ?

— La PIP craignait un truc comme ça. La fille était protégée. Son garde du corps n'a pas eu le temps d'intervenir et a filé derrière les assassins. Sinon, ils t'auraient embarqué tout de suite. Ils risquent de

te retrouver. Faudra leur expliquer...

— Ne crains rien, dit Malko. Tu as d'autres informations sur Manuel Guzman ?

— Rien pour le moment. Il faut être patient.

Ils finirent leur boisson puis retrouvèrent le goudron brûlant, les klaxons et la saleté.

Malko dut prendre un taxi pour récupérer la Toyota de Budget. Il n'avait plus rien à faire jusqu'au lendemain midi, heure de son rendez-vous à l'université. L'assassinat de Laura accélérail les choses. Les événements se précipitaient, sans qu'il les contrôle. La chaleur humide lui vidait le cerveau, comme le décalage horaire. Il s'arrêta au bar du premier au *El Condado* pour prendre un pisco-sour, servi par une fille sculpturale. Lima grouillait de beautés farouches, provocantes avec leurs tenues super ajustées, vivant chez leurs parents jusqu'à quarante ans...

Devant son pisco, seul, il fit mentalement le point. Le général San Martin était un menteur ou un naïf ; les Senderistes à la hauteur de leur réputation de férocité ; et son ultime contact était une *pasionaria* qui leur semblait toute acquise.

Pas vraiment de quoi pavoiser.

Il décida de remonter prendre un peu de repos. Au moins dans sa suite, il faisait frais.

Il venait juste d'entrer lorsqu'il lui sembla entendre grincer la porte de la salle de bains. Un flot d'adrénaline envahit ses artères et son pouls monta à 140. Arrachant le Taurus de sa ceinture. Il s'avança dans la pénombre. La lumière jaillit brutalement devant lui, révélant une silhouette dans l'embrasure de la salle de bains.

CHAPITRE VIII

— Señor Linge, ne soyez pas si nerveux !

Katia San Martin l'observait, un peu déhanchée. Par l'ouverture de son haut en panthère largement ouvert, apparaissait le profil de ses seins arrogants. Elle avait changé sa jupe pour un pantalon de cuir noir si ajusté qu'il en était presque indécent, découpant sa croupe callipyge comme un dessin.

La jeune fille lui adressa un sourire ambigu. Il baissa son arme, ivre de rage, tandis que l'adrénaline se dissolvait lentement.

— Vous auriez été bien avec une balle dans la tête ! fit-il. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Mon père m'a demandé de passer vous voir. Cela vous ennuie ?

Elle fit un pas en avant, s'approchant à le toucher, très chatte, le visage levé, le chemisier ouvert, tendu par ses seins.

— Comment êtes-vous entrée ?

— J'ai dit à la femme de chambre que j'étais votre... fiancée. Mon père m'avait dit de ne pas vous demander à la réception. Par prudence.

Elle était assez près pour qu'il sente le parfum dont elle s'était arrosée. Les lèvres entrouvertes, elle le guettait, les yeux mi-clos. Splendide et juvénile salope. L'adrénaline revint, mais ce n'était plus pour les mêmes raisons... Katia avança encore un peu et leurs corps s'effleurèrent. Elle le narguait.

— Vous aviez un message à me transmettre ? demanda-t-il.

Sa voix ne devait pas être absolument naturelle car elle remarqua d'un ton narquois :

— C'est curieux, à la façon dont vous me regardiez, j'avais l'impression que je vous plaisais. Que vous aimeriez bien me baiser, ajouta-t-elle d'une voix plus rauque.

Ou elle se foutait de lui, ou c'était le plus bel exemple de Lolita qu'il ait rencontré...

— Vous avez peur ? demanda-t-elle, tandis que le silence se prolongeait.

Il hésitait entre la fessée et le viol. Elle était *too much*. Soudain, écartant des deux mains son chemisier de panthère, elle révéla deux seins d'une fermeté extraordinaire pour leur taille. Cuivrés, en poire, avec de larges aréoles presque roses. Elle posa une bouche brûlante sur celle de Malko et sa langue s'enfonça à la rencontre de la sienne. Sur la pointe des pieds, elle appuyait son pubis impérieusement contre lui. Vaincu, il ne put s'empêcher de prendre sa taille, puis de caresser à travers le cuir cette chute de reins à laquelle il rêvait depuis leur

première rencontre. Incroyablement cambrée, dure, creusée.

Katia prolongea son baiser assez longtemps pour le laisser s'émouvoir.

Puis, elle détacha son visage, l'observant avec une expression vaguement ironique.

— Tu sais ce que j'aime ? dit-elle. Qu'un homme prenne mes seins et les pétrisse à pleines mains...

Comme si le message n'était pas assez direct, elle enleva les mains posées sur ses reins pour les placer sur ses seins.

Cette fois, Malko se mit en devoir d'assouvir son fantasme. Ils oscillaient, collés l'un à l'autre. Katia était cassée en deux en arrière, le ventre ondulant contre Malko. Quand il fit lentement rouler les pointes roses entre ses doigts, Katia poussa un gémissement de chiot, ses hanches roulèrent encore plus vite. À nouveau, il crispa ses doigts dans la chair ferme de la poitrine offerte, à lui faire mal.

Katia eut alors une secousse de tout le corps qui la projeta contre Malko, elle cria puis mordit la lèvre inférieure de Malko. Elle demeura immobile se frottant doucement à l'érection qu'elle sentait contre elle.

— C'était fort, murmura-t-elle.

Horriblement frustré, Malko réalisa qu'elle venait de jouir, debout, sous sa caresse brutale. Sans un mot, il l'entraîna sur le lit. Elle s'y allongea et ils recommencèrent à s'embrasser. Il se débarrassa de ses vêtements, libérant son sexe raidi. Il n'avait plus qu'une idée : retirer le pantalon de cuir et prendre cette croupe de folie. Mais lorsqu'il voulut défaire la fermeture Éclair, Katia retint sa main.

— Non, pas maintenant.

Elle se redressa, regarda avec des yeux brillants le membre dressé.

— Caresse-toi, dit-elle. Cela m'excite de te voir.

Comme Malko ne bougeait pas, elle prit sa main, la noua autour de lui, la sienne par-dessus. Puis, elle commença une lente masturbation.

— Arrête, fit Malko d'une voix altérée, je veux te faire l'amour.

Il était au bord de l'explosion. Alors, Katia se pencha en avant et l'emprisonna entre ses seins. Elle les resserra entre ses mains et en quelques oscillations de son torse, vint à bout de Malko. Il se laissa aller avec un grognement de soulagement et de frustration mêlés. Fascinée, elle l'observait en train de se vider sur sa peau satinée, le regard plus trouble que jamais.

Puis, quand il fut plus calme, elle proposa d'une voix égale :

— Si on allait dîner, j'ai faim.

Aux Olympiades des allumeuses, elle avait droit à la Médaille d'Or renforcée... Devant l'expression de Malko, elle ajouta :

— Tu m'excites beaucoup. J'aime tes yeux. Je n'en ai jamais vu comme ça.

De nouveau, elle n'était que douceur. La volonté coupée par son

bizarre orgasme, Malko dut se résigner. Se jurant que Katia ne perdait rien pour attendre. Elle s'éloigna vers la salle de bains, balançant sensuellement sa merveilleuse et inaccessible chute de reins. De là, elle cria :

— Allons à la *Casa Nautica*. Il y a le meilleur *ceviche* de Lima...

Malko réalisa qu'elle ne lui avait encore rien dit du message qu'elle était supposée transmettre. Il se demanda si le général San Martin se doutait de la façon dont sa fille accomplissait sa mission.

* *

*

Les vagues du Pacifique se fracassaient contre les pylônes de bois soutenant la *Casa Nautica* juchée au bout d'un ponton s'avancant sur l'océan, au pied des énormes falaises de Miraflores. On avait l'impression d'être sur un navire... Katia avalait goulûment son *ceviche*, assortiment de poissons crus dans une sauce citron très relevée.

— C'est bon, remarqua-t-elle.

De toute façon, il n'y avait pas le choix. À part du poisson fade. Et les inévitables pisco-sours. Le restaurant, composé de plusieurs salles sur différents niveaux, était bondé. Épanouie par son numéro et le pisco-sour, Katia frottait sa jambe contre celle de Malko sous la table.

— Quel était le message de ton père ? demanda-t-il.

— Il est furieux, annonça Katia. Laura lui avait caché qu'elle avait été recrutée par la PIP. Elle ne pensait pas faire mal et elle gagnait un peu plus d'argent. Seulement, la PIP est infiltrée par les *Senderos*. C'est la propre sœur de Laura qui a été imprudente !

— Sa sœur ?

— Oui, elle fait partie de la PIP. Elle s'est vantée auprès d'une de ses collègues qui renseignait les *Senderos*... Ils l'ont abattue en pleine ville pour faire un exemple et montrer à la PIP qu'ils la narguaient.

— Mais comment savent-ils déjà tout ça ?

— Celui qui a tiré a laissé tomber sa carte d'électeur ! La PIP a remonté très vite la piste.

— Eh bien...

C'était un combat de débiles.

— Tu vois, fit-elle. Mon père t'a dit qu'il fallait se méfier de tout le monde...

— Et toi, tu es armée ?

— *Claroquesi !*

Elle entrouvrit son sac et il aperçut le museau noir d'un petit revolver.

— C'est tout ce qu'il t'a dit ? demanda Malko.

— Il voudrait que tu partes dès demain à Tingo Maria, tout de suite après ton rendez-vous avec Monica Perez. Il t'a retenu ta place d'avion. Il faut que tu passes le voir, il te remettra une lettre pour son ami Oscar Huancayo.

— Espérons que ce contact-là sera plus sûr, dit Malko.

Katia se pencha vers lui avec une expression gourmande.

— Si on t'aide à attraper Manuel Guzman, tu m'emmènes à Paris ?

— Ton père ne veut pas t'y envoyer ?

— Non, il dit que c'est trop loin. J'ai envie de connaître Paris. Lima est un trou à rats.

— Si tu es très douce, dit-il, peut-être. Ou au moins là Rio.

Il avait l'intention après sa mission de faire un tour au Brésil. À Rio, d'abord, puis à Recife, afin de se procurer les bois rares pour restaurer certaines parties du château de Liezen. De Recife il reprendrait un vol direct sur Paris, Air France desservait maintenant le Nord-Est brésilien.

Elle eut un sourire provocant.

— Tu n'as pas aimé tout à l'heure ? Moi, j'ai trouvé ça formidable.

— J'aurais préféré te faire l'amour.

Elle se leva, une lueur ambiguë dans ses yeux sombres :

— Allons danser... On fera l'amour.

Ils se retrouvèrent dans une discothèque minuscule et peu éclairée. Les bras noués sur sa nuque, Katia s'enroula autour de Malko, se frottant comme une chatte en chaleur, scandalisant une bonne partie des mémères présentes, au rythme lent et sensuel de *chichas*, mélange de musique andine et de salsa. Le son était d'une pureté extraordinaire venant d'un laser-disque Akai.

De nouveau, Malko se sentit dans un état pas possible. Surtout lorsque Katia avança une de ses jambes entre les siennes, presque immobile, avant de mieux s'incruster contre lui. Au beau milieu de la piste, elle eut soudain une série de spasmes très rapprochés, ses ongles griffèrent la nuque de Malko et elle l'embrassa furieusement. Lorsqu'elle s'écarta un peu, il vit dans ses yeux la lueur qu'il connaissait déjà. Diabolique, elle glissa une main sournoise entre leurs deux corps et fit en sorte que Malko la rejoigne en quelques secondes...

Sensation exquise mais frustrante... Ils demeurèrent, l'espace d'un disque, emboîtés l'un dans l'autre, se remettant de leur plaisir. Quand ils regagnèrent leur place, ils furent suivis par les regards horrifiés de leurs voisins qui n'avaient pas perdu une miette de cette intéressante exhibition. Katia se lova contre Malko.

— Tu vois, je t'avais dit qu'on ferait l'amour, murmura-t-elle.

Désarmant. Avec son corps épanoui de salope tropicale, elle se comportait comme une gamine perverse.

— Tu ne crois pas qu'il y a une façon plus complète de le faire ? suggéra Malko.

— Oh si, fit-elle langoureusement. (Elle regarda tout à coup sa montre et sursauta.) Il faut que je rentre ! Sinon, mon père va être furieux. Il est très strict, tu sais.

Elle était déjà debout. Dans la voiture, ils ne se dirent pas un mot. Avant de le quitter, Katia l'embrassa de nouveau fougueusement.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, souffla-t-elle. Je te téléphonerai.

En voyant s'éloigner dans la pénombre la croupe callipyge, Malko se dit qu'il y avait une chance raisonnable qu'il finisse par l'étrangler ou la violer. Ou les deux.

* *

*

Après les pisco-sours de la veille, la chaleur poussiéreuse de Lima, c'était dur, très dur. Malko avait l'impression d'avoir un tam-tam en équilibre sur son crâne. Il se traînait dans l'avenue Venezuela, à la recherche de l'Université San Marcos, un peu ragaillard par un litre de café, sous un soleil de plomb.

Des bus lancés à toute vitesse le doublaient avec des vrombissements menaçants. À perte de vue s'alignaient des marchands de voitures, des entrepôts et des terrains vagues. Il aperçut enfin un écriteau à peine lisible. *Universidad Nacional Mayor de San Marcos*.

Il franchit un carrefour boueux où un bus était en panne, tourna à droite dans l'avenue Amezaga, longeant une palissade barbouillée d'inscriptions peintes à la bombe, à travers laquelle il apercevait des bâtiments du campus. Il se gara près de l'entrée et continua à pied.

Un énorme portrait de Mao décorait tout un mur de la Faculté de Sociologie souligné d'inscriptions vouant aux gémonies la « clique révisionniste de Deng Tshiao Ping ». Il n'y avait plus un centimètre carré qui ne soit barbouillé de slogans révolutionnaires, d'appels à l'insurrection, d'encouragements au Sentier Lumineux... Une gigantesque banderole barrait tout le porche de la Faculté des Sciences.

« Libérez la camarade Meche. »

La seule dirigeante senderiste arrêtée...

Malko trouva facilement la statue grandeur nature de Che Guevara avec le béret et le Kalachnikov. Un couple s'y était adossé, s'embrassant à bouche que veux-tu. D'autres prenaient le soleil sur les marches. Pas de Monica Perez. Il alla faire un tour. Deux kiosques vendaient de la littérature marxiste, des pamphlets d'Amnesty International, des photos de tortures... L'ambiance était bon enfant et

exaltée. Il retourna vers Che Guevara.

Monica Perez était là. Avec un jeans qui la moulait comme un gant et un vieux T-shirt.

— *Hola, que tal ?*

Un baiser distrahit. Il lui tendit le paquet de médicaments.

— Voilà.

— Tu peux m'attendre un peu ? demanda-t-elle. Je vais le donner tout de suite. Après, on ira manger un sandwich et je te présenterai quelques camarades...

— Bien sûr, dit Malko. Je vais me mettre à l'ombre.

— À tout de suite.

Elle s'éloigna avec le paquet et Malko pénétra dans la Faculté. Traversant le hall en trombe, il finit par trouver une porte donnant sur l'arrière. De là, il aperçut Monica Perez marchant vers le bâtiment central. Se mêlant à la foule des étudiants il parvint à ne pas la perdre de vue. La jeune femme bifurqua à gauche, contournant le bâtiment central. Malko s'y engouffra. Quand il ressortit à l'autre extrémité la jeune femme se dirigeait vers un château d'eau, à côté d'un grand stade désaffecté, traversant un espace découvert. Impossible de la suivre.

De loin, il aperçut un jeune homme qui attendait au pied du château d'eau. Mince avec les cheveux longs. Elle lui remit le paquet, échangea quelques mots et fit demi-tour, marchant rapidement.

Malko rongea son frein. Tant que Monica était dans son champ de vision, impossible de bouger.

Celui à qui elle avait remis le paquet s'éloignait sans se presser. Il contourna le château d'eau, emprunta un sentier filant vers un bâtiment à l'écart. Monica hors de vue, Malko put enfin se lancer à sa poursuite. Il repéra l'homme au moment où il allait pénétrer dans un bâtiment où du linge pendait aux fenêtres. Une pancarte annonçait : *Instituto de medicina tropical*.

Malko y entra sur ses talons. Le hall était plein de gens et le contact de Monica avait disparu. À tout hasard, il emprunta un escalier, déboucha sur un palier orné des éternels graffiti révolutionnaires.

Personne.

Il était redescendu dans le hall lorsque le jeune homme aux longs cheveux surgit de l'étage supérieur sans le paquet et se perdit dans la foule.

Malko ressortit, un peu déçu. Le paquet pouvait avoir été remis à un autre intermédiaire. Impossible de s'attarder. Monica l'attendait... Il coupa à travers les espaces verts et reprit sa porte dérobée pour surgir dans le hall de la Faculté des Sciences. Monica le cherchait.

— J'étais parti me promener, s'excusa-t-il, c'est immense !

— C'est ici que bat le cœur de Lima, dit-elle fièrement. Il y a

beaucoup de fils de pauvres à San Marcos.

— Ils ne cachent pas leurs opinions, remarqua Malko.

— La police n'a pas le droit de pénétrer sur le campus, expliqua-t-elle.

Ils gagnèrent un petit restaurant en plein air où on leur servit l'éternel ceviche. Monica semblait plus détendue.

— Tu m'avais promis de me présenter des gens... rappela Malko.

— Oui. Je ne sais pas s'ils viendront. Ils sont très méfiants.

— Ils n'ont pas confiance en toi ?

— En moi, si. Mais ils ne te connaissent pas. Tu as pris tes articles ?

— Oui.

— Donne-les-moi.

Il lui tendit l'enveloppe contenant les documents fabriqués par la CIA et elle se leva.

— Attends-moi.

De nouveau, elle se perdit dans la foule. Elle réapparut un quart d'heure plus tard.

— Je les ai transmis, dit-elle. Je pense qu'ils accepteront de te rencontrer.

— Toi, tu es d'accord avec leurs idées ? demanda-t-il.

— Bien sûr !

— Tu as déjà rencontré Manuel Guzman ?

Elle secoua la tête.

— Guzman est mort. Depuis longtemps. Il était très malade.

— Qui dirige le Sentier Lumineux, alors ?

— Une direction collégiale, expliqua-t-elle. Les individus n'ont pas d'importance...

— Cela me rappelle l'*Angkar* des Khmers Rouges, dit Malko. Ils avaient des idées intéressantes mais ils ont tué trois millions de Cambodgiens.

Monica haussa les épaules.

— C'était des déviationnistes. Ils n'ont pas bien suivi l'enseignement de Mao...

Le pire c'est qu'elle était sincère. Elle regarda soudain sa montre et se leva :

— Partons, ils ne viendront pas aujourd'hui. Tu peux me raccompagner ? Ma voiture n'est pas encore réparée. Sinon, je prends un taxi.

— Bien sûr, dit Malko.

En passionaria gauchiste, Monica était moins séduisante qu'en amoureuse fofolle. Ils gagnèrent la sortie du campus, croisant des jeunes, livres sous le bras.

La Toyota était à droite, garée sur un terre-plein. Malko mit la clef dans la serrure. Monica avait fait le tour, attendant qu'il lui ouvre

l'autre portière. Soudain, il vit son regard se remplir de terreur. Il n'eut pas le temps de réagir. Deux bras saisirent les siens, les ramenèrent en arrière. Un homme surgit à côté de lui, le bras levé. Il tenta d'esquiver le coup de matraque, mais n'y parvint pas.

Tandis qu'il tombait, il aperçut Monica Perez tentant de fuir et un homme qui lui barrait la route, la frappant sauvagement. Puis, tout devint noir.

CHAPITRE IX

La douleur lancinante qui tapait dans le côté gauche de son crâne poussa Malko à refermer les yeux. Le sang cognait douloureusement dans ses tempes, il avait envie de vomir. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver toute sa conscience et regarder autour de lui. Une cellule carrée sans un seul meuble, et dont les murs verdâtres aggravèrent sa nausée. Une ampoule anémique pendait du plafond très haut, ajoutant à la lumière passant par une petite ouverture grillagée d'où lui parvenaient des bruits de voix, des rires et il devina qu'elle donnait dans une cour. Quand il essaya de bouger, il réalisa que ses mains étaient immobilisées derrière son dos par des menottes.

Il réussit à se mettre debout. Tout son corps lui faisait mal, comme si on l'avait roué de coups. Sa poche droite bâillait, arrachée, tant on l'avait fouillé avec brutalité.

Il était aux mains de la police péruvienne !

Appuyé au mur, il revécut l'attaque foudroyante à la sortie de l'université. Où se trouvait Monica Perez ? Il n'avait pas peur, il était surtout furieux et décontenancé. Que signifiait cette arrestation qui ressemblait à un kidnapping ?

La soif le dévorait. À coups de pied, il se mit à frapper le battant. Au bout d'un moment, un civil joufflu, un colt passé dans sa ceinture, ouvrit la porte. Il fixa Malko de ses petits yeux porcins et lança :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Appelez votre chef, dit Malko en espagnol.

L'autre le fixa, comme s'il n'avait pas compris.

— Appelez votre chef et donnez-moi à boire. Je ne suis pas péruvien, je suis un scientifique étranger.

Le gardien secoua la tête en ricanant, cracha par terre et referma la porte sans un mot. Pas impressionné. Malko s'assit à même le sol, le dos au mur, faisant le point. À part le général San Martin et Felipe Manchay, personne ne savait qu'il appartenait à la CIA. Il allait essayer de s'en sortir tout seul, pour ne pas se griller. Il se demanda si Monica Perez avait pu s'échapper. Cela semblait peu probable.

Vingt minutes s'écoulèrent, puis il y eut un bruit de clef dans la serrure... La porte se rouvrit sur le même gardien. Cette fois, il semblait de meilleure humeur. Il tenait une jarre à la main qu'il posa sur le sol devant Malko.

— Le chef va venir te voir, dit-il. En attendant, il m'a dit de te donner à boire.

C'était bon signe. Le gardien fit demi-tour, referma et Malko s'approcha de la jarre. Les mains entravées, il était obligé de laper

comme un chien. Il pencha la tête vers la surface de l'eau et s'immobilisa, retourné d'horreur. Il y avait quelque chose dans l'eau. Deux objets qui flottaient.

Deux mains recroquevillées coupées au-dessus du poignet, jaunâtres, comme embaumées.

Des mains de femme ! L'une portait encore un mince anneau blanc enfoncé dans les chairs gonflées. Elles avaient sûrement été coupées depuis longtemps, car il n'y avait aucune trace de sang dans le liquide.

Malko se rejeta en arrière, la nausée à la bouche.

À quoi correspondait cette mise en scène macabre ?

Il était encore tétanisé de dégoût quand la porte de la cellule s'ouvrit sur le gardien rigolard, accompagné d'une seconde brute massive et noire en train de mâchonner une allumette, avec un pistolet dans un vieux holster, très bas sur la hanche, et tenant un tissu noir à la main.

— Alors, *amigo*, tu n'as pas bu ? demanda le gardien. Je croyais que tu avais soif. Tu préfères boire avec le colonel, hein ? Viens.

Malko se leva. Aussitôt, le second bourreau passa derrière lui et lui glissa une cagoule sur la tête. Du tissu noir épais, complètement opaque. D'un coup sec, il serra une cordelière autour du cou de Malko. Ce dernier sentit quelque chose de froid et de dur se poser sur son cou.

— *Amigo*, fit la voix du gardien, si tu essaies de prendre tes jambes à ton cou, je te fais sauter la tête tout de suite...

Il poussa Malko dans le dos et celui-ci se cogna à la porte. Les deux hommes éclatèrent de rire :

— *Borracho*(27) !

Ils le prirent par le bras et le guidèrent à l'extérieur dans un long couloir, puis, toujours à tâtons, on le fit monter un escalier. Trois étages. Ils croisaient des gens qui les saluaient joyeusement. Des voix d'hommes et de femmes.

Finalement, on ouvrit une porte et le gardien annonça :

— Voilà un autre paquet pour le colonel Ferrero.

Une fille eut un roucoulement ravi. Elle dit quelques mots à voix basse et on fit entrer Malko dans une autre pièce. On pesa sur ses menottes et on lui défit le poignet droit ; il sentit qu'on tirait son bras gauche vers le haut. Claquement de métal. Enfin la cagoule lui fut retirée.

Il découvrit une pièce au plafond très haut où un antique ventilateur tournait lentement. Au fond, un rideau cachait tout un panneau. Les murs étaient verdâtres, nus, à l'exception d'un vieux tableau représentant un militaire bardé de décorations. Derrière un bureau encombré de papiers, de plusieurs téléphones, un homme l'observait en tirant sur un fume-cigarette. Le crâne allongé, très déplumé, le teint olivâtre, des yeux noirs intelligents. Devant lui était

posé le contenu des poches de Malko : argent, papiers, cartes de crédit et le revolver prêté par Felipe Manchay.

Sur un signe de lui, les deux gardiens se retirèrent refermant la porte derrière eux. Aucun danger : Malko était lié par le poignet gauche à une conduite de chauffage central verticale, ce qui lui interdisait de se décoller du mur de plus de dix centimètres.

L'homme chauve se leva avec une lenteur calculée et vint se planter devant lui, sans cesser de fumer.

— *Se habla castellano ?*

— *Si*, dit Malko.

— Alors, *Señor* Linge, on fréquente des subversifs ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fit Malko. J'ai été kidnappé par des inconnus. Je suis étranger et je...

Il s'interrompit avec un hurlement. Celui qui l'interrogeait venait d'écraser sa cigarette sur sa poitrine.

— On dit « *Señor Coronel* », précisa-t-il d'une voix douce. Continuez.

Malko ravala la rage qui l'étouffait. Contre une brute de cette trempe, la résistance de front ne servait à rien.

— *Señor Coronel*, fit-il de sa voix la plus glaciale, je pense qu'il s'agit d'une erreur de vos services. Je suis un scientifique en mission au Pérou et je ne comprends pas pourquoi j'ai été interpellé...

Sa poitrine le brûlait, mais il raconta son « histoire », insistant sur le côté sociologique de sa mission, expliquant comment il avait rencontré Monica Perez au cours d'une soirée. Qu'elle lui servait d'interprète et de guide. Appuyé au bureau, le colonel l'écoutait, impassible. À la fin, il hocha la tête et dit adoptant le tutoiement.

— Bien, bien ! Donc, tu n'as rien à voir avec les subversifs ?

— Rien, *Señor Coronel*.

Le colonel approuva, emphatique, l'œil velouté.

— Cela vaut mieux. Tu sais où tu es ici ?

— Non, *Señor Coronel* ?

— À la Dircote. Notre travail à nous, c'est d'éliminer les subversifs. Alors, tu comprends...

Il semblait bonhomme après son accès de férocité. Il s'approcha du rideau et le tira brusquement. Il y avait un entassement de jarres comme celles qu'on avait apportées dans sa cellule. Une bonne centaine. Chacune avec un numéro et un nom. Le colonel se retourna vers lui, souriant.

— Tu vois, ce sont mes archives ! Quelquefois, j'arrête un subversif. Il ne veut pas croire que ses amis sont déjà pris, alors, il ment. Il cesse de mentir quand je lui montre une de ces jarres. Nous n'avons pas assez de place pour garder les corps, mais avec les mains cela suffit.

De nouveau, Malko basculait dans l'horreur.

Cette fois, il demeura silencieux avec une furieuse envie de cracher au visage olivâtre du colonel anonyme. Ce dernier tira de nouveau le rideau et revint vers lui sans se presser. Sur le bureau, il prit le passeport de Malko et le feuilleta.

— Il n'y a pas longtemps que tu es arrivé, remarqua-t-il. Cela te plaît Lima ?

— Qui, *Señor Coronel*, dit Malko, mais j'aimerais que ce malentendu soit dissipé.

Il avait décidé de garder sa couverture jusqu'à l'extrême limite afin de protéger sa mission.

— Bien sûr, fit le colonel. Puisque tu n'as rien à voir avec les subversifs.

— Rien, *Señor Coronel*... Ahha !

Son hurlement dut franchir plusieurs murs. Avec une férocité soudaine, le colonel péruvien venait de le frapper dans le bas-ventre. Le visage tordu de rage, à quelques centimètres de celui de Malko, il cria :

— Tu es un menteur ! Une ordure de subversif. Et tu vas avouer ce que tu es venu faire dans ce pays ! Sinon, ta crèveras ici...

Il fit le tour du bureau et appuya sur une sonnette.

Une porte s'ouvrit sur le gros civil au pistolet.

— Amène le numéro 9, hurla le colonel.

— Immédiatement, *Señor Coronel* ! glapit l'homme.

Le colonel avait rallumé une cigarette qu'il fumait en silence.

Malko tentait de reprendre son souffle. Il y eut un remue-ménage dehors et le civil réapparut, traînant par une chaîne un homme encapuchonné d'une cagoule qu'il vint amarrer à une autre conduite de chauffage central.

Comme un prestidigitateur, il arracha la cagoule, révélant un visage qui n'était plus qu'une boursoufflure de chair déchiquetée, une bouche écrasée, sanguinolente, à laquelle manquaient la plupart des dents. Le torse nu était parsemé de marques brunes à vif : des brûlures de cigarettes, Malko sentit le sang se retirer de son visage. C'était le vieux pharmacien qui lui avait remis le colis de médicaments ! Le colonel s'approcha du nouveau prisonnier, tenant une carte d'électeur.

— Tu t'appelles Jorge Luis Salem ?

— Si, *Señor Coronel*, fit l'homme d'une voix imperceptible.

Aussitôt, le colonel lui envoya une gifle.

— Parle plus fort, cochon, je veux que ton copain subversif entende... tu as volé des médicaments rares à ton patron ?

— Si, *Señor Coronel*, répondit le malheureux, à peine plus audible.

— Et qu'en as-tu fait ?

Silence. Pesant. Sournement, le policier tordit un peu les menottes du vieux. Celui-ci baissa la tête et laissa tomber.

— Je les lui ai remis... À ce *caballero*.

— Tu l'avais déjà rencontré ?

— Non, *Señor Coronel*. Une femme m'avait téléphoné pour me prévenir. Je ne la connaissais pas non plus.

— Tu sais à quoi cela doit servir ?

— Non, *Señor Coronel*...

Silence. Le ventilateur au plafond remuait un air poisseux. La voix du colonel s'adoucit.

— Et pourquoi as-tu volé ton patron, Jorge Luis ?

Le vieux baissa la tête, puis débita d'un ton monocorde, comme une leçon apprise.

— Ils m'ont forcé, *Señor Coronel*. Ils m'ont dit que si je ne le faisais pas, ils tueraient mon fils qui est à l'Université San Marcos. Il aurait fallu que je le retire et qu'il parte se cacher dans la Sierra. Je n'ai pas voulu...

Malko écoutait, révolté. Pour un *Chulo*, mettre son fils à l'université, c'était une réussite incroyable. Les terroristes du Sentier Lumineux l'avaient fait chanter, sans souci de ce qui lui arriverait... Maintenant, il allait être broyé par la machine policière. Le colonel hocha la tête avec tristesse.

— Tu vois, Jorge Luis, ton fils ne sera pas fier de toi. Comme tu as avoué, tu ne seras plus interrogé, mais tu vas passer de longues années en prison. À cause des gens comme cet étranger qui vient semer le malheur dans notre pays.

On le détacha et le policier l'emmena au bout de sa chaîne, comme du bétail. Malko était trempé de sueur, et il aurait donné n'importe quoi pour gratter la blessure de sa poitrine. Le colonel revint vers lui, tenant une poignée de photos qu'il mit sous son nez. Sur les clichés pris au téléobjectif, Malko se reconnut en train de recevoir le paquet des mains du pharmacien...

— Pour un subversif, tu n'es pas très prudent, remarqua le colonel. Cet homme était surveillé comme le téléphone de ton amie Monica Perez... Vous avez tort ! Nous avons déjà arrêté plus de deux mille *terracos* rien qu'à Lima.

Malko se regimba.

— Mais je ne suis pas un subversif ! Une amie m'a demandé de prendre un colis de médicaments pour des pauvres.

Un coup de genou dans le ventre lui rappela qu'il avait oublié le « *Señor Coronel* »... Quand il eut repris son souffle, le colonel péruvien brandissait sous ses yeux une boîte de médicaments semblable à celle qu'il avait livrée.

— C'est ça que tu as donné ! fit-il, pas de l'aspirine... Du Lasilix. Pour les reins. Pour soigner cet assassin, ce *perro immundo* de Manuel Guzman. Nous savions bien qu'il était aidé de l'étranger.

— C'est faux, *Señor Coronel* ! dit Malko. J'ignorais ce que contenait ce paquet.

L'officier se rapprocha, souriant cette fois. Il avait deux dents gâtées du plus bel effet...

— Écoute, dit-il, toi tu ne m'intéresses pas. C'est le « camarade Gonzalo » que je veux. Aide-moi à le trouver et tu n'auras aucun problème.

Dans d'autres circonstances, Malko aurait pu goûter l'ironie du sort. Lui aussi cherchait Guzman.

— À propos, demanda le colonel, ce paquet de médicaments, nous savons par écoutes que tu l'apportais à Monica Perez. Qu'en a-t-elle fait ensuite ?

— Elle l'a remis à un étudiant.

— À un étudiant ! Monica Perez, nous savons qui elle est, gronda le colonel, c'est une subversive, comme toi... Cette fois on la tient et on va lui taper dessus jusqu'à ce que la merde lui sorte par les yeux ! Si tu ne nous dis pas où est Guzman, c'est elle qui parlera.

Il était blanc de rage. Malko réalisa que les événements lui échappaient. S'il ne se faisait pas reconnaître pour ce qu'il était réellement, il risquait de sérieux problèmes...

— *Señor Coronel*, fit-il, je ne suis pas un agent subversif étranger. Voulez-vous téléphoner au général Pépé San Martin. Lui me connaît et vous donnera toutes garanties à mon sujet.

Il crut que l'officier de la Dircote allait s'étrangler de fureur.

— Pépé San Martin ! Tu crois que je vais déranger un homme de son rang pour une crapule de ton espèce ? On lui enverra tes mains ! Et cela lui fera plaisir. Son père était un des fondateurs du Pérou. Ne salis pas son nom en le prononçant !

Il écumait. Son doigt resta posé sur la sonnette jusqu'à ce qu'apparaisse une piquante brune qui eut un regard dégoûté pour Malko.

— Dis à Luis de le conduire au *Quirofano*, ordonna le colonel. Je vais les prévenir.

— *Muy bien, Señor Coronel*. Est-ce que je confirme le dîner de ce soir ?

— *Si, si. A las nueve*.

À peine la secrétaire ressortie, le premier gardien surgit dans le bureau. Il détacha Malko et commença à l'entraîner hors du bureau.

— *Señor Coronel*, protesta Malko, je vous demande avec insistance de prévenir le général San Martin !

— Le général San Martin est à la retraite, fit sèchement l'officier. Je ne vais pas le déranger avec tes histoires à dormir debout.

La porte se referma. Malko se retrouva dans un couloir de béton nu, ouvrant sur des pièces vides, visiblement pas terminées. À travers

une fenêtre, il aperçut la tour grise du *Sheraton*. Il était en plein Lima. Dans un immeuble énorme et inachevé. Le policier qui l'emmenait adressa un sourire coquin à une secrétaire qui se tortillait en le croisant.

— *Hola ! Que tal Oliva ?*

— *Que tal, Luis ?*

Trente mètres plus loin, ils stoppèrent. Ils étaient arrivés. Une porte poussée. Tout de suite, l'odeur âcre de la souffrance, acide, mêlée de la fadeur du sang et des excréments. Une pièce nue, avec une table, un sommier métallique, des crochets de boucher au mur, prolongés par des chaînes. Une radio qui gueulait une salsa.

Trois hommes, en tenue de combat. L'un, le visage barré d'une moustache abondante et bien taillée, les traits réguliers, grand, faisait très play-boy latin. Seul le poignard à sa ceinture détonnait. Il reposa sa bière, en voyant Malko, avec un large sourire, et lança d'un ton jovial :

— *Buenos, Caballero !*

Malko vit derrière lui une inscription en grandes lettres, tracée à la bombe à peinture sur le mur :

Aquí se tortura.

Au moins, ils annonçaient la couleur... Luis murmura quelques mots à l'oreille du moustachu, puis s'esquiva après avoir transmis l'extrémité libre des menottes à un des hommes présents. Ce dernier le tira brutalement en face du moustachu qui regarda longuement Malko.

— Bien. Je suis le lieutenant Francisco Carraz, dit-il. Je suis sûr que nous allons nous entendre. Tu es un subversif et j'aime bien les subversifs... (Il y eut quelques rires serviles derrière lui et il corrigea aussitôt :) J'aime bien bavarder avec les subversifs... Surtout quand ils ont quelque chose d'intéressant à dire comme toi.

— Je ne suis pas un subversif, je...

Le lieutenant l'arrêta.

— Je vois. Vous dites tous la même chose au début...

Il continua :

— Il y a longtemps que je le cherche, Manuel Guzman. Il y a une grosse prime pour sa capture. Ça tombe bien, j'ai besoin de dix millions de soles pour m'acheter une nouvelle voiture.

— Je ne sais rien, dit Malko, et je veux qu'on prévienne le...

Il s'arrêta. D'un geste hyper-rapide, le lieutenant Carraz avait tiré de sa gaine un poignard à large manche et en piquait le cou de Malko.

— J'ai horreur d'entendre les mensonges des subversifs, dit-il de sa voix douce. Je serais tenté de te couper la gorge et ce serait idiot. Il vaut mieux que je te coupe les couilles. Parce que tu pourras quand même parler, non ?

Nouveaux rires serviles. Malko avait l'impression de vivre un cauchemar. Il n'ignorait pas la sauvagerie des Latino-Américains. Calmé par son silence, le moustachu retira la pointe de sa gorge. Il approcha le manche des yeux de Malko.

— Tu vois ces entailles ?

Il y en avait huit ou neuf.

— Oui, dit Malko.

— Ce sont les subversifs que j'ai castrés parce qu'ils ne voulaient pas bavarder avec moi...

Devant l'expression de Malko, il lança :

— Tu ne me crois pas ? Enrico, amène nos amis.

Quelques instants plus tard, trois hommes entrèrent dans la pièce, des visages de paysans, le regard vide, d'une maigreur squelettique, même pas entravés. Ils se placèrent en rang devant le lieutenant Carraz. La tête baissée.

— Enlevez vos pantalons, ordonna l'officier.

Avec des gestes d'automates, ils défirent leurs pantalons de toile et les laissèrent tomber sur leurs chevilles.

Malko découvrit, horrifié, des cicatrices bleuâtres, gonflées, en bas de leur ventre nu. Là où il y avait eu jadis un sexe et des testicules...

— Foutez le camp, maintenant, ordonna le lieutenant moustachu.

Docilement, ils se rhabillèrent et sortirent de la pièce. Le Péruvien jouait avec son poignard à large lame en regardant Malko.

— Voilà, *Caballero*, dit-il. Tu as le choix. Tu me dis où est Manuel Guzman, ou tu deviens comme eux. Pour moi ce sera un plaisir. Je te donne une minute.

CHAPITRE X

Malko essaya de ne pas céder à la panique. Cherchant à démêler la part de bluff et de vérité. Les trois malheureux étaient évidemment là pour mettre en condition ceux qu'on interrogeait. Cependant, ce qu'il avait vu jusque-là ne l'incitait pas à l'optimisme.

— Il faut prévenir le général Pépé San Martin, répéta-t-il. Je suis un de ses amis.

Le lieutenant Carraz éclata d'un rire sain.

— Pourquoi ? Tu veux lui vendre tes couilles... ?

Riant toujours, il frappa violemment Malko au creux de l'estomac avec le manche de son poignard. Puis, tout de suite, au foie. Malko, pris d'une violente nausée, vomit sans pouvoir se retenir, en plein sur son uniforme.

— Cochon ! hurla le Péruvien. Corrigez-moi ce porc !

Ses deux aides se ruèrent sur Malko et entreprirent un passage à tabac en règle, tapant comme des sourds, à coups de pieds et de poings, jusqu'à ce qu'il ne bouge plus. L'officier tortionnaire sortit de la pièce avec une mine dégoûtée et lança à la cantonade :

— Quand je vais revenir, on va vraiment s'amuser...

* *

*

Malko reprit conscience, à même le sol de ciment nu d'une pièce minuscule, sans aération, séparée de la salle de torture par une porte épaisse. Il perçut des gémissements, des cris, essaya en vain de se mettre debout. Il pouvait à peine se déplier tant son ventre était douloureux. Maintenant, il sentait la panique l'envahir. Ils allaient le massacrer. Et il n'avait même pas la ressource d'avouer quelque chose qu'il ignorait.

Il pensa avec horreur à ce que ces brutes avaient pu faire à Monica Perez. Il était à présent sûr qu'elle représentait la bonne piste pour remonter à Guzman. Hélas, c'étaient les Péruviens qui risquaient d'exploiter le renseignement.

Il sombra dans une torpeur malsaine. La nuit tombait et bientôt il n'entendit plus de bruits, il ne comprenait pas comment le général San Martin ne s'était pas inquiété de sa disparition. Le grand immeuble s'était assoupi. Les bourreaux ne faisaient pas d'heures supplémentaires... Il finit par dormir et se réveilla très tôt, avec des douleurs encore plus violentes. La porte s'ouvrit sur un inconnu qui lui

apporta un bol de thé très fort avec un morceau de pain noirâtre. Ensuite, toujours avec sa laisse d'acier, on le mena aux toilettes et il put enfin se soulager. Tout son bas-ventre était encore hypersensible à la suite de sa « conversation » avec le colonel Ferrero... Qu'allait lui apporter cette journée ? Par les vasistas, il voyait un ciel splendide. Celui qui l'escortait, un tout jeune homme, avait une bonne tête de paysan naïf. Il offrit à Malko une cigarette qu'il ne refusa pas, pour ne pas le vexer.

— Fais attention, lui glissa son garde, le lieutenant Carraz est fou. Quelquefois, il y a des types qui gueulent pendant des heures, en se vidant de leur sang. C'est un *sadico*... Ou alors, il les force à se jeter dans la cour intérieure. Il dit qu'ils ont voulu s'évader... Alors, ne fais pas le con, dis-leur ce qui leur fera plaisir.

Malko sentait une compassion sincère dans la voix de son gardien. C'est ce qui lui donna une idée.

— Écoute, dit-il, je ne suis pas un subversif. Tu as entendu parler du général Pépé San Martin ?

— *Claro que si !*

— Tu peux lui téléphoner ? Tu lui diras que son ami étranger est ici. C'est tout. Quand il viendra, je te récompenserai.

Ils étaient presque arrivés à la salle de torture. Il sentit que l'autre ne le croyait pas. Mollement, le gardien objecta :

— Je ne connais pas le numéro.

— 65 845, fit Malko en détaillant lentement chaque chiffre. Fais-le, tu ne le regretteras pas. Personne ne peut te reprocher de téléphoner à un homme comme San Martin... Tu n'as pas besoin de dire ton nom. Dis seulement où je suis...

À sa grande surprise, il passa devant la salle de torture qu'il connaissait déjà pour s'arrêter devant une autre porte. Son garde frappa et elle s'ouvrit sur le visage moustachu du lieutenant Francisco Carraz. Ce dernier s'inclina dans une courbette moqueuse.

— *Caballero*, on n'attendait plus que vous pour le bal...

Son adjoint tira Malko à l'intérieur.

C'était encore une salle de torture. Plus grande que l'autre. Presque toute la place était occupée par trois sommiers métalliques reliés à des fils électriques qui aboutissaient à une table de bois surchargée d'instruments de mesure. Un énorme projecteur, type cinéma, était braqué sur une chaise en face d'un bureau. Au mur, pendaient les inévitables crochets de boucher avec les chaînes. Les parois étaient souillées de traînées brunes : du sang. Une odeur aigre régnait dans la pièce malgré les fenêtres ouvertes sur la fameuse cour intérieure. Mais Malko ne vit vraiment qu'une chose.

Les trois femmes étendues sur les sommiers métalliques, entièrement nues, bras et jambes écartés, fixés à l'armature par des

menottes. Deux étaient des inconnues. La troisième Monica Perez. Les cheveux collés par la transpiration, le regard vide, le visage marbré de coups. Son corps cuivré était marqué de quelques brûlures de cigarettes. Le lieutenant tira Malko en face d'elle.

— Tu la reconnais ?

— Bien sûr, dit Malko. Elle était avec moi quand j'ai été kidnappé.

— Tu sais que c'est une subversive dangereuse... C'est à elle que tu as remis les médicaments pour Guzman. Elle prétend ne rien savoir. Je veux que tu lui rafraîchisse la mémoire...

Monica Perez tourna lentement la tête vers Malko, le regard impénétrable. Aussitôt, un aide jeta sur son visage un chiffon sale.

— Détachez-la, dit Malko, c'est ignoble. Je ne sais rien d'elle. Vous vous déshonorez...

Le lieutenant ricana.

— Et les paysans d'Ayacucho découpés à la machette par tes amis...

— Je lui ai remis les médicaments, dit Malko et j'ignore tout de sa vie.

— Bien, bien, fit le lieutenant. Avant de te chatouiller les couilles, je vais essayer de lui rendre la mémoire. Figure-toi qu'elle a oublié le nom du salaud qui voulait le Lasilix. C'est curieux, non ?

Il prit sur la table un instrument bizarre. Une tige ronde encastrée dans un manche en bois relié à un gros appareil. Le lieutenant tourna le bouton de la radio. Un groupe chantait sur un air de salsa.

*Nous sommes les étudiants,
nom sommes les avocats,
nous sommes les médecins,
nous sommes le Pérou.*

— Ça balance, hein ? fit le lieutenant.

Il alla vers Monica Perez, ôta le chiffon qui cachait son visage et approchant son instrument, caressa ses paupières closes.

Monica Perez hurla, se tordit sous le choc électrique. Cela rappelait à Malko l'Uruguay et la *piccata*...(28) Il se rua vers le lieutenant, et se heurta à la pointe d'un poignard prêt à l'égorger.

— Patience, ton tour viendra, avertit Francisco Carraz. Avant le coucher du soleil, tu n'auras plus de couilles pour baiser cette belle salope. C'est moi qui me la taperai avant de la foutre par la fenêtre...

Son instrument de torture électrique descendit jusqu'au sein. Avec sadisme, il fit lentement le tour des aréoles, tandis que Monica était secouée de brusques soubresauts, criait, transpirait. Il se pencha.

— Tu me dis où est ton copain Guzman ?

Elle cracha, les yeux hors de la tête.

Malko se rua en avant, bouscula le lieutenant. Son adjoint le

rattrapa et, à toute volée, lui assena un coup de crosse. Il tomba, assommé net.

* *

*

Un hurlement inhumain lui fit reprendre conscience. Il se redressa. Toujours penché sur Monica avec une expression gourmande, le lieutenant lui enfonçait son instrument électrique dans le sexe.

La jeune femme se courba en arc de cercle avec un cri horrible. Son bourreau continua à remuer la tige d'acier, d'interminables secondes, jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. À regret, il s'interrompit et revint vers Malko, qu'on avait fait relever.

— Tu as vu ? fit-il. Tu devrais parler pour lui éviter la suite. Parce que je vais lui faire éclater le cul... Regarde, on va s'entraîner sur celle-là.

Il jeta un ordre à son subordonné. Aussitôt, deux de ses adjoints retournèrent la voisine de Monica sur le ventre. Elle se débattit en vain. C'était une très jeune femme avec un joli visage de métisse et de petits seins, mais une croupe ronde et cambrée. Avec horreur, Malko vit un des hommes défaire la ceinture de son pantalon et le baissa : sur ses chevilles, puis écarter son slip, découvrant un sexe déjà à demi gonflé. Il se coucha sur la jeune femme immobilisée par les menottes d'acier et commença à se frotter contre elle.

Monica Perez avait rouvert les yeux et regardait la scène en murmurant des paroles d'encouragement à sa compagne de souffrance.

L'homme se souleva un peu. Son sexe, maintenant, était en pleine érection. Du regard, il quêtait l'approbation de son chef.

— Vas-y ! Défonce-moi cette garce, fit le lieutenant. Ça lui apprendra à jeter des pierres sur nos hommes.

L'homme tâtonna, puis se laissa tomber sur le corps inerte, s'enfonçant dans les reins de sa victime d'un seul coup. Celle-ci poussa un cri horrible, et se mit à trembler de tout son corps. Son bourreau prenait son temps, se soulevant le plus loin qu'il pouvait, puis retombant. Malko, profitant de ce que les bourreaux étaient absorbés par l'ignoble spectacle, bondit. Il parvint jusqu'à l'homme qu'il bouscula d'une bourrade et qui tomba par terre. Au moment où il allait saisir son arme, il fut rejoint par les deux adjoints qui se mirent à le rouer de coups. On le traîna jusqu'au mur. On lui coinça les poignets dans des bracelets d'acier reliés à des chaînes qu'on tira, le hissant le long de la paroi. Le lieutenant Carraz s'approcha, l'air mauvais, un casque avec deux écouteurs à la main.

— Tu es sensible, hein, amigo, fit-il. Eh bien avec ça, tu n'entendras

pas gueuler ta copine.

Il mit le casque à Malko. C'était presque confortable. Comme un walkman. D'abord, il n'entendit rien. Puis, un bourdonnement qui se transforma en hurlement strident.

Très vite, ce fut insupportable. À son tour, il se mit à crier, la bouche ouverte. N'entendant même pas le son de sa voix. Un supplice atroce... Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Impossible de se débarrasser du casque ; son cerveau était en train de bouillir... Les bras tendus lui disloquaient les muscles des épaules. Il vit les bourreaux retourner Monica Perez sur le ventre et le lieutenant s'approcher avec son instrument de torture. Comme pour jouer, il commença à le promener entre les fesses de la jeune femme.

Celle-ci recommença à se débattre désespérément.

Elle devait hurler, car le lieutenant s'interrompit pour aller augmenter le volume de la radio. Ensuite, il revint vers sa victime et cette fois, enfonça le bâton électrique entre les cuisses.

Malko se sentait devenir fou. Si seulement, il avait su où se trouvait Guzman ! C'était l'enfer. En pleine ville. Seule la cour intérieure recueillait les échos de cette horreur.

Soudain, le lieutenant Carraz retira brutalement son instrument de torture avec un air dégoûté. Monica Perez avait brusquement cessé de bouger.

Au même moment, le bruit dans son casque s'arrêta. Ce devait être une bande magnétique. Dans un brouillard il entendit le lieutenant tortionnaire vociférer :

— Enlève-la. Appelle le docteur.

Deux hommes détachèrent Monica Perez inerte et la traînèrent hors de la pièce, dans un cagibi.

Déjà, le lieutenant Carraz revenait vers lui. Il tira son poignard de sa gaine et regarda sa montre.

— Maintenant, dit-il, j'en ai marre de vos simagrées. Je ne veux pas rater le match de foot qui commence dans vingt minutes. Ou tu me dis où est Guzman ; ou je te coupe les couilles.

Au Pérou, le football, c'était sacré.

Malko avala sa salive. Il ne pouvait plus penser. Il sentit la lame lui piquer la peau à travers son pantalon. C'est à peine s'il aperçut la porte de la salle de torture s'ouvrir et un officier entrer. Ce dernier dit quelques mots à l'oreille du lieutenant qui jeta à Malko un regard surpris.

Il y eut une discussion à voix basse et, visiblement furieux, le lieutenant remit son poignard dans sa gaine. Son adjoint détacha Malko et l'entraîna hors de la salle de torture.

Dès qu'il fut dans le couloir, il ôta les menottes de ses poignets. Il semblait embarrassé et baissait obstinément les yeux. Cent mètres plus

loin, ils pénétrèrent dans un bureau gardé par deux sentinelles en civil avec des Uzi. Malko reconnu, à côté d'un bureau, la silhouette mince du général Pépé San Martin.

* *

*

Malgré le café, la douche chaude, les vêtements propres et la piqûre qu'on lui avait faite, Malko n'arrivait pas à chasser de sa tête les horribles dernières heures. Le hurlement strident du casque lui vrillait encore les oreilles. Transporté au rez-de-chaussée, à l'infirmerie de la Dircote, un médecin l'avait examiné, assurant qu'il ne souffrait d'aucune blessure grave. Il avait seulement l'impression d'être passé dans un broyeur. Le corps couvert d'hématomes, le visage déformé par les coups, il pouvait à peine tourner la tête.

Le général San Martin entra, l'air soucieux.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Oh rien ! Le général commandant la Dircote est furieux.

— Heureusement que j'ai pu vous prévenir !

— Je m'inquiétais beaucoup, dit le général. J'avais déjà interrogé la Dircote. Ils m'avaient juré que vous n'étiez pas entre leurs mains. Après le coup de fil, ils n'ont pas osé nier, parce que j'ai menacé d'aller trouver le Président de la République. Ils savent que j'ai libre accès à son bureau.

— Je veux récompenser cet homme, dit Malko. Je lui ai promis.

Le général posa une main sur son épaule.

— N'en faites rien ! Ils sauront qui c'est et se vengeront. Au mieux, il perdra son travail, au pire, ils le tueront. Il faut aller à l'hôpital maintenant.

— Où est Monica Perez ?

— Je l'ignore. Je crois que de ce côté-là...

— Je ne sortirai pas d'ici sans elle. Ce que l'on fait ici est abject, indigne de toute civilisation.

— C'est une vraie subversive, elle, fit remarquer timidement le général. Ils ont le droit de la garder.

Le silence se prolongea d'interminables secondes. Vaincu par l'entêtement de Malko, le général San Martin repartit à l'assaut de son collègue de la Dircote. Malko en profita pour récupérer un peu. Le choc psychologique était plus dur que ses meurtrissures physiques. Il revoyait encore les trois femmes écartelées sur les sommiers métalliques.

Le général revint vingt minutes plus tard, le visage sombre.

— Ils refusent de la libérer.

Malko avait un peu prévu cette réponse.

— Très bien, dit-il. En sortant, je vais trouver l'ambassadeur des États-Unis et le correspondant du *New York Times*. Je raconte ce que j'ai vu ici. Je donne le nom du lieutenant Carraz. Ensuite, avec l'ambassadeur, nous demandons une audience au Président. Et croyez-moi, nous l'aurons... Le monde entier saura ce qui se passe à la Dircote. Souvenez-vous de l'Argentine, de l'opprobre internationale...

— Je sais, soupira le général, mais la Dircote est très puissante.

— Puisque vous le connaissez, demandez l'arbitrage du Président.

— D'ici ?

— Oui.

Le général alla au téléphone :

— Donnez-moi le 27 04 20, demanda-t-il au standard.

On lui passa le numéro et il se mit à parler d'une voix si basse que Malko comprit à peine ce qu'il disait. À son changement d'intonation, il réalisa soudain qu'il conversait avec le Président de la République. Lorsqu'il raccrocha, il semblait soulagé.

— Le Président est d'accord, annonça-t-il. Il va contacter immédiatement le général commandant la Dircote pour que Monica Perez soit libérée en même temps que vous.

Malko sentit un poids de moins sur sa poitrine. Puisqu'il s'en sortait, il fallait au moins essayer de ne pas compromettre sa mission.

— Il ne faut pas que Monica Perez se doute que nous travaillons ensemble, dit-il. Expliquez au général qu'officiellement, c'est l'ambassadeur d'Autriche qui est intervenu et que j'ai exigé qu'elle soit libérée avec moi. Il faudrait trouver quelqu'un qui joue le rôle de l'ambassadeur auprès de Monica.

— Très bien, attendez-moi ici.

Malko se retrouva seul avec ses vertiges, ses sueurs froides et ses jambes en flanelle. Il ne pensait qu'à une chose : se coucher dans des draps bien frais et dormir.

Quand la porte se rouvrit, il sursauta. C'était le général San Martin.

— Venez, dit-il, tout est en ordre. Un de mes amis va jouer le rôle de votre ambassadeur. Le voici.

Un homme de haute taille, les tempes argentées, pénétra dans la pièce et serra la main de Malko.

— Je suis Konrad Hanover, dit-il, un vieil ami du général San Martin. Il m'a tout raconté, je suis prêt à cette petite mise en scène.

— Où est Monica ?

— En bas, dit le général San Martin. Moi je vais vous quitter ici. Il ne faut pas qu'elle me voie. Konrad va vous accompagner. Elle ne peut pas le connaître, ce n'est pas un homme public et il est rarement à Lima.

Le général remit à Malko un papier couvert de tampons sur lequel il lut son nom et celui de Monica. Leur ordre de sortie.

Escorté de son « ambassadeur », Malko s'engagea dans l'escalier d'un pas mal assuré. Dans le hall, plusieurs personnes attendaient, debout, encadrées par des civils armés. Des suspects arrêtés. On apercevait au-delà des marches du haut perron, les voitures dans l'Avenida Espana. Monica était là, recroquevillée sur un banc, le regard fixe, hébété. Elle vit Malko et se leva d'un bond. Il la rejoignit.

— C'est vrai ? murmura-t-elle. C'est vrai, je peux partir ?

— Oui, dit Malko, grâce à Son Excellence l'ambassadeur d'Autriche que voici. Sur ma demande, il est intervenu auprès du Président de la République.

Elle regarda à peine le « diplomate », s'accrocha au-bras de Malko, le tirant vers la sortie. Un jeune homme, pistolet-mitrailleur au poing, examina leur sauf-conduit avec soin et les laissa passer. Malko cligna des yeux sous le soleil éblouissant. L'énorme bâtiment triangulaire de la Dircote semblait prêt à les écraser. La Mercedes de Konrad Hanover était garée dans le parking en face. Ce fut délicieux de retrouver la climatisation, mais les klaxons ébranlaient douloureusement le crâne de Malko.

— Où allez-vous ? demanda Hanover. À l'hôtel ou à la clinique ?

— À l'hôtel, dit Malko. Et vous, Monica, vous allez chez vous ?

Elle le regarda, de la terreur encore plein les yeux.

— Oh, non, je veux rester avec vous, sinon, ils vont revenir me chercher...

— Mais vous êtes blessée.

— Ce n'est rien, j'ai un ami médecin, il viendra.

La route parut longue jusqu'à Miraflores. Monica Perez et Malko étaient murés dans une torpeur hébétée. Ils dirent à peine merci à leur sauveur présumé. Les employés du *El Condado* leur jetèrent des regards bizarres. En entrant dans la chambre, Malko s'aperçut qu'elle avait été fouillée. Tout était sens dessus dessous.

Il se précipita vers la douche et fit longuement couler l'eau sur son corps meurtri. Monica le rejoignit, se laissa glisser au fond de la baignoire, assise, recevant l'eau en plein visage, savonnant machinalement son corps. Quand Malko lui effleura la poitrine, elle poussa un cri.

— Pardon, cela me fait encore mal...

Ils restèrent longtemps sous l'eau. Aucun n'avait envie de parler. Enfin, ils sortirent de la salle de bains.

— Tu veux un médecin ? demanda Malko.

Monica répondit d'un grognement : elle dormait déjà, à plat ventre sur le lit. Lui mourait de soif. Il but coup sur coup deux Pepsi et un Gini, et se sentit mieux.

On avait frappé à la porte. Malko alla ouvrir, enveloppé dans une serviette. Un civil lui tendit un paquet.

— De la part du colonel. Votre voiture est en bas.

Malko ouvrit le paquet. C'étaient ses cartes de crédit, son revolver, son passeport, son argent, sa montre et ses clefs de voiture. Monica l'observait, dressée sur un coude, hagarde. Il la rassura d'un sourire.

— Ce n'est rien.

Elle retomba comme une masse et ils se rendormirent.

Beaucoup plus tard – il faisait nuit – Malko se réveilla en proie à une violente érection. Involontairement, il effleura la hanche de Monica et la jeune femme sursauta. Après ce qu'elle avait vécu, il avait honte de son état.

Monica se tourna vers lui et les doigts serrés autour de la colonne de chair, murmura :

— Pardonne-moi, je ne peux pas.

Il se calma et ce fut de nouveau des heures de sommeil coupées de brefs réveils. Malko calcula que, grâce aux somnifères et aux calmants, ils avaient dormi plus de vingt-quatre heures. Un médecin, appelé par Monica, était venu les examiner tous les deux. Enfin, en revenant d'une douche, il trouva Monica assise dans le lit le fixant de ses grands yeux noirs. Avec, pour la première fois, son expression normale.

— Tu m'as sauvé la vie, dit-elle. Sans toi, ils me gardaient et ils me tuaient après m'avoir affreusement torturée.

— Tu es sûre ?

Elle hocha la tête.

— Oui, le lieutenant moustachu me l'avait dit. Quand ils torturent des gens avec l'idée de les relâcher ensuite, ils se cachent derrière une cagoule. Lorsqu'ils opèrent à visage découvert, c'est qu'ils savent qu'on ne pourra plus jamais parler à personne.

— Il s'appelle Francisco Carraz, dit Malko. C'est un sadique.

Et il lui raconta l'histoire des trois malheureux castrés.

— Ils les renverront soi-disant dans leur village, dit Monica. Dans un hélicoptère des *Sinchis* qui les balancera au-dessus de la Sierra...

Pris dans ce maelström d'horreur, Malko ne savait plus de quel côté il se trouvait. Monica l'observait, gravement.

— Tu ne m'en veux pas trop ?

Il se pencha pour l'embrasser.

— Ce n'est pas de ta faute. Ce sont des brutes.

— Si, dit-elle. Je ne t'avais pas dit la vérité, ce n'étaient pas des médicaments périmés.

— Quoi alors ?

— Des médicaments spéciaux. Pour quelqu'un qui est très malade

et qui ne peut s'en procurer.

— Manuel Guzman ?

Elle inclina la tête silencieusement.

— Tu fais partie du Sentier Lumineux ?

— Non, pas vraiment. Je les aide seulement... Je crois qu'ils ont raison. Ce système ici est pourri, tu as vu toi-même.

— Mais les autres, ce n'est pas mieux...

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas, je veux y croire. Dis-moi, comment as-tu fait pour qu'ils me laissent partir ? Ils étaient malades de rage.

Il y avait une ombre de soupçon dans sa voix et Malko réagit aussitôt.

— Mon ambassadeur a été formidable, dit-il. Je devais dîner avec lui et il s'est inquiété. Grâce à ses relations, il a retrouvé ma trace. Il a fait appel directement au Président de la République, le menaçant d'un scandale international si on ne me relâchait pas. Ensuite, moi, j'ai mis comme condition que tu viennes aussi. Le Président Belaounde veut laisser une belle image de son mandat. Alors, il a imposé à la Dircote de te remettre aussi en liberté.

Monica Perez sembla accepter son explication. Elle se leva. Son corps était encore marbré de bleus, mais elle avait repris son assurance.

— Où vas-tu ? demanda Malko.

— Il faut que je rencontre des amis, dit-elle, que je les rassure. Personne ne sait où je suis.

— Tu n'as pas peur ? Je croyais que tu ne voulais pas rentrer chez toi.

— Je dois recommencer à vivre. J'ai un article à faire pour le *Washington Post*, aussi. Je dois gagner ma vie.

Indomptable !

Elle remit son jean et son T-shirt.

— Reviens ici après, proposa Malko. Je serai plus tranquille...

Elle hésita un peu avant de répondre.

— D'accord.

— Attends, je vais te donner ma voiture, dit Malko.

Elle prit les clefs de la Toyota louée chez Budget et il eut le cœur serré en la voyant disparaître. On ne l'arracherait pas deux fois aux griffes de la Dircote.

Il s'habilla à son tour et se fit conduire en taxi chez le général San Martin. Celui-ci le reçut immédiatement à bras ouverts. La pulpeuse Katia n'était pas là.

— Vous l'avez échappé belle, dit-il, mais toute cette guerre est *sucia* (29).

— Ce sont d'abominables tortionnaires à la Dircote, dit Malko.

— Les *Senderos* ont commencé, remarqua le général.

Il sortit d'un tiroir un paquet de photos et les montra à Malko.

C'était répugnant. Des cadavres découpés à la machette, la gorge ouverte, les mains, les pieds, en petits morceaux. Une casquette posée à l'envers sur la tête tranchée d'un soldat.

— Le Sentier Lumineux, dit-il.

« Ils tuent les femmes et les enfants, les paysans incultes. Ce sont des fous. Si vous arriviez à trouver Guzman cela éviterait un bain de sang. Êtes-vous prêt à vous rendre à Tingo Maria ? »

— Absolument, promit Malko. Mais peut-être puis-je obtenir une information de Monica Perez.

Il avait un fil à tirer, mais combien fragile...

Quand il quitta le général San Martin, il était encore plus perturbé. Maintenant, il allait carrément trahir Monica Perez.

Il retourna au *El Condado*. Pas de Monica. Elle revint beaucoup plus tard, il dormait déjà. Elle se glissa dans le lit, l'embrassa. Elle sentait le pisco-sour et la sueur. Plus tard, alors qu'il la croyait endormie, elle vint dans ses bras.

— Fais-moi l'amour, demanda-t-elle, mais très doucement.

Il lui obéit avec toute la délicatesse possible. Monica se crispa soudain et il s'arrêta, prêt à se retirer. Mais les mains de la jeune femme appuyèrent sur ses reins et elle dit à voix basse.

— Non, ça va, n'aie pas peur. Continue.

Ils firent longuement l'amour. Enfin, n'y tenant plus, il explosa en elle. Il savait qu'elle n'avait pas éprouvé de plaisir. Après un long silence. Monica dit :

— Il fallait que je refasse l'amour maintenant. Sinon, cela n'aurait plus jamais été possible. Tu étais le seul avec qui je puisse.

Ils se rendormirent. À l'aube, il se réveilla avec, de nouveau, le ventre en feu. Appuyée sur un coude, Monica le contemplait pensivement, avec une expression bizarre.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Malko.

— Rien, dit-elle, je te regardais.

Son regard glissa jusqu'à son ventre. Avec douceur, elle se pencha :

— Laisse-toi faire. Moi, j'ai encore trop mal.

Ses doigts firent lentement coulisser la peau tendue et ses lèvres brûlantes l'emprisonnèrent. Il sentit une langue chaude et agile s'enrouler autour de lui. Elle agissait avec l'habileté d'une professionnelle, ne semblant pas pressée de le faire jouir. Quand, enfin, elle s'y décida, elle l'abandonna au dernier moment, regardant la sève jaillir, fascinée.

Un peu plus tard, elle lui demanda, le regard grave :

— Tu veux toujours continuer ton enquête ?

Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer.

- Bien sûr. Pourquoi ?
- J'ai rencontré mes amis, ils acceptent de te voir.
- Les gens du Sentier ?
- Oui.
- Tu n'as pas peur d'être suivie, après ce qui s'est passé ?
- J'ai pris des précautions, n'aie pas peur.

C'était inespéré.

- Quand ?
- Aujourd'hui. Tu viens avec moi. Tu n'en parles à personne.
- Très bien, dit Malko, après une légère hésitation.

Il s'habilla et ils quittèrent l'hôtel à bord de la Toyota de Budget. Monica lui dit de prendre la Via Expresso. Ils continuèrent vers le sud, longeant la côte puis repartirent vers la banlieue de Chorillo. Ils étaient presque en pleine campagne. Monica semblait tendue, inquiète. Un peu plus loin ils quittèrent la grande route pour une petite via calme. Sur l'écriteau, au ras du trottoir, Malko lut : « Calle Inti ».

- Entre ici, dit-elle.

Elle lui désignait une cour avec un garage, en face d'une église, le numéro 174. Dès qu'ils furent à l'intérieur un homme referma le battant de bois. Monica descendit et alla lui parler. Elle revint vers Malko.

- Viens.

Ils traversèrent un garage encombré d'épaves, débouchant dans une seconde cour, occupée par une vieille Dodge noire. Un homme se trouvait au volant et deux autres sur la banquette arrière. Monica monta à l'avant et dit à Malko de s'installer à l'arrière. Les deux occupants le saluèrent d'un signe de tête. Ils n'étaient pas rasés, très jeunes, pauvrement vêtus. Le chauffeur était plus vieux, massif, avec des lunettes noires. Malko se sentit mal à l'aise.

Quelqu'un ouvrit la grille et la Dodge bondit sur un chemin défoncé, tournant ensuite dans une rue plus large puis dans l'avenue par laquelle ils étaient venus. Enfin, ils reprirent la Via Expresse et bifurquèrent vers le nord dans Javier Prado.

- Où allons-nous ? demanda Malko.
- Tu verras, fit Monica, sans se retourner.

Personne ne disait un mot. Le chauffeur mit la radio, des salsas tropicales, coupées de publicité. Malko sentait qu'il était au contact. Des petits trucs qui ne trompaient pas. Ses deux voisins aux aguets, les mouvements mesurés du chauffeur, les coups d'œil dans le rétroviseur...

Ils roulèrent ainsi vingt minutes, aboutissant enfin dans une allée calme. Le chauffeur se gara en face d'un terrain vague. Puis il arrêta son moteur. Malko s'apprêtait à descendre quand son voisin lui mit la

main sur le bras.

— On attend ici, dit Monica sans explication.

Presque une heure s'écoula. Cela devenait bizarre.

Tout à coup, le chauffeur sursauta et jeta quelques mots en *quechua* aux deux hommes. Le portail d'une villa venait de s'ouvrir sur un homme qui leur tournait encore le dos. Monica vira vers Malko :

— Regarde l'homme en train de sortir, là-bas. Près de la voiture blanche.

Une Mazda blanche était garée à trente mètres d'eux. L'homme se retourna, vêtu d'une chemisette et d'un pantalon, le visage barré d'une grosse moustache : Malko reconnut Francisco Carraz, le lieutenant tortionnaire de la Dircote !

Son voisin se pencha vers le plancher et se redressa tenant un court pistolet-mitrailleur Star K3, chargeur engagé. Il le tendit à Malko. Le second Péruvien avait sorti de sous son T-shirt un colt « 45 » automatique et le braquait sur Malko. Monica Perez lui adressa un regard brûlant :

— Tu l'as reconnu ! Tue-le !

CHAPITRE XI

Malko fixait le lieutenant de la Dircote qui approchait de sa voiture. Le pistolet-mitrailleur pesait dans ses mains. Les regards de ses deux voisins étaient fixés sur lui. Que signifiait cet ultimatum ?

Monica, tordue sur la banquette avant, les yeux hors de la tête, cria :

— Vas-y ! Tue-le, ce salaud !

Le lieutenant moustachu fouillait dans sa poche pour y prendre les clefs de sa voiture. Tranquille et sûr de lui. Le cerveau de Malko tournait à cent mille tours. Il mourait d'envie de faire payer à cet homme les horreurs dont il était coupable. Mais de là à se conduire comme un assassin ! Il ne se voyait pas tirer sur un homme désarmé, même une brute de cette espèce.

À côté de lui, le jeune Péruvien marmonna quelque chose d'un ton menaçant. Monica gronda :

— Dépêche-toi !

— Pourquoi moi ? lança Malko.

Monica Perez eut une sorte de sanglot et leurs regards se croisèrent. Ce qu'il y lut le décida.

Brusquement, il ne pensa plus au succès ou à l'échec de sa mission. Il revit seulement la salle de tortures et Monica Perez écartelée sur le sommier métallique. Il n'avait jamais été un tueur. Cependant, il y avait vraiment des gens qui ne méritaient pas de vivre. Les raisons pour lesquelles on voulait qu'il accomplisse ce meurtre passaient au second plan.

Seulement c'était une situation à la catch 22. S'il tuait le lieutenant, sa mission à Lima deviendrait impossible, car les forces gouvernementales ne le lui pardonneraient pas. S'il ne le faisait pas, il risquait de se griller définitivement aux yeux de ceux qu'il était censé infiltrer.

Il ouvrit la portière d'un coup d'épaule. À cet instant, le lieutenant dirigea son regard vers leur voiture. Il arrêta le geste de mettre la clef dans la serrure de la Mazda. En une fraction de seconde, il pivota et s'enfuit en courant vers sa villa.

Malko était dehors, PM à la hanche. Il lâcha une rafale qui déchiqueta le portail, mais sa cible avait déjà disparu à l'intérieur du jardin. Il entendit Monica hurler :

— *Vamos ! Vamos !*

Il replongea dans la voiture qui démarra aussitôt. Au moment où ils tournaient le coin, il aperçut le lieutenant qui ressortait, tenant un fusil d'assaut.

Le chauffeur aux lunettes noires dévala l'avenue jusqu'à la Via Espresso, grillant les feux rouges, se faulant entre les camions et les bus. Pas la meilleure façon de passer inaperçu... Un silence de plomb régnait dans la voiture. Il fut rompu par un bruit qui venait de l'avant. Les sanglots déchirants de Monica Perez. Elle pleurait le visage entre ses mains, les épaules secouées spasmodiquement.

Enfin, arrivé sur la Via Espresso, le chauffeur ralentit et ils cessèrent d'être jetés les uns contre les autres.

Malko n'en pouvait plus. Il se pencha vers Monica et demanda :

— Pourquoi voulais-tu que je le tue ?

Monica se retourna. Ses yeux étaient remplis de larmes.

— Tais-toi ! cria-t-elle d'une voix complètement hystérique. Tais-toi, tu m'as menti depuis le début. Tu es un salaud. Si tu ne m'avais pas sauvé la vie, je les aurais laissés te tuer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Les yeux noirs de Monica flamboyèrent de haine et de douleur.

— Les camarades t'ont vu quand tu étais avec Laura *la Sophona*(30). Tu parlais avec elle. Tu es de leur côté. Voilà pourquoi tu as été libéré.

— Je faisais seulement mon enquête. Tu as bien vu comment j'ai été traité à la Dircote, protesta Malko.

— Ton enquête de flic, hurla Monica, au comble de l'hystérie, parce que tu es un flic de la CIA ! Un sale gringo !

— Non, dit Malko. Je ne suis pas un flic. Sinon, tu aurais été arrêtée, pas moi. Tu sais bien qu'ils voulaient me tuer.

Elle ne répondit pas, se remettant à sangloter. Les autres occupants ne disaient mot C'était un argument que Monica ne pouvait nier. La Dodge stoppa brutalement. Ils étaient revenus à leur point de départ. Les trois hommes sortirent rapidement Monica et Malko descendirent à leur tour, se faisant face.

— Ce n'est pas la peine de dire à tes copains de la Dircote de venir ici, ils ne trouveront rien, lança Monica d'une voix amère.

— Ne dis pas de bêtises ! dit Malko. Je ne suis pas un mouchard.

Elle ouvrit la bouche et la referma, des larmes plein les yeux.

Malko aurait aimé ne pas être ce qu'il était. Pourquoi les choses étaient-elles si difficiles ?

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué tout de suite, murmura la jeune femme. J'aurais été si heureuse de leur montrer qu'ils avaient tort. En hésitant, tu as révélé de quel côté tu étais. En plus j'ai été arrêtée à cause de toi.

— C'est une coïncidence, dit Malko, je n'ai rien fait pour que tu sois arrêtée. Le colonel de la Dircote m'a dit que tu étais sur écoute. Ils surveillaient le vieux pharmacien. Celui que vous avez fait chanter. Vous avez brisé sa vie.

— Peut-être, mais tu es quand même un salaud. Tu as essayé de me

manipuler. Les camarades m'avaient conseillée de te tuer pendant que tu dormais.

— Au lieu de ça, tu m'as demandé de te faire l'amour, remarqua-t-il.

— Tais-toi, fit Monica. Je ne voulais pas croire que tu étais un traître. Je t'avais vu prendre des coups pour me défendre. Je leur ai juré qu'ils se trompaient. C'est moi qui ai eu l'idée de te faire exécuter cette ordure de lieutenant Carraz. On faisait d'une pierre deux coups.

— Je sais que tu ne me croiras pas, dit Malko, mais mon hésitation n'a rien à voir avec la Dircote. C'est autre chose. Je ne suis pas un tueur.

Elle secoua la tête.

— Tant pis. Peu importe. Nous sommes quittes. Tu m'as sauvé la vie, moi j'ai sauvé la tienne. Je ne veux pas savoir qui tu es vraiment.

— Pourquoi t'ont-ils obéi ?

Son regard se durcit :

— Cela ne te regarde pas.

— Que vas-tu faire ?

— Peu importe. Ne cherche plus jamais à me revoir. Cette fois, je ne t'épargnerai pas. Nos routes se séparent ici.

— C'est dommage, dit Malko.

— C'est la vie.

Monica Perez avait séché ses larmes. Il revit encore le corps écartelé sur le sommier métallique et ne put s'empêcher de dire :

— Monica, fais attention à toi.

Elle scruta les yeux dorés et ce qu'elle y vit amena de nouveau des larmes dans les siens.

— Qui es-tu vraiment ? demanda-t-elle.

Malko eut un sourire ambigu.

— Un samouraï, dit-il. C'est une espèce à peu près inconnue dans vos régions.

— *Adios*, fit-elle.

Il la regarda s'éloigner. Elle se retourna et cria :

— Ne cherche pas Manuel Guzman, tu perdrais ton temps.

Malko fixa longuement la porte close par laquelle Monica s'était éclipsée. Puis il remonta dans sa Toyota et reprit lentement le chemin de Lima. Partagé entre des sentiments contradictoires. Il avait, certes, réussi au-delà de toute espérance en rencontrant Monica. Le contact étroit avec Manuel Guzman matérialisé par la fourniture des médicaments aurait pu représenter une voie royale pour atteindre le chef du Sentier Lumineux. Hélas, le contact était rompu. Définitivement. Elle avait été très claire sur ce point Malko ne voyait plus très bien comment reprendre sa chasse à l'homme. Sinon recommencer presque à zéro, avec les deux indices qui lui restaient :

l'homme à qui Monica avait remis les médicaments au campus et l'information communiquée par Laura sur la fuite à Tingo Maria de Manuel Guzman.

Deux choses difficilement exploitables.

* *

*

Katia ouvrit la porte à Malko, le transperçant de son regard de braise. Elle portait un tailleur très ajusté, ouvert sur un de ses habituels chemisiers transparents.

— J'ai su ce qui est arrivé, dit-elle. C'est terrible.

— Je m'en suis sorti, dit Malko. Ton père est là ?

— Il t'attend. Tu veux dîner avec moi ce soir ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le général San Martin venait d'apparaître, le visage soucieux. Il précéda Malko dans son bureau.

— Il y a un nouveau problème, dit-il. L'officier de la Dircote qui vous avait interrogé a été victime ce matin d'une tentative de meurtre. Or, il prétend que c'est vous qui avez tiré sur lui... La voiture des tueurs a été identifiée. Elle avait été volée la veille. Méthode habituelle du Sentier Lumineux. Bien entendu, j'ai dit que c'était impossible.

— C'est parfaitement exact, confirma Malko calmement. Et je regrette de l'avoir raté.

Pépé San Martin écouta son récit en tiraillant sa moustache blanche.

— C'est ennuyeux, très ennuyeux, conclut-il. Les gens de la Dircote sont déchaînés à cause de la libération de Monica Perez. Ils prétendent qu'elle joue un rôle important dans le Sentier Lumineux et qu'ils l'auraient fait parler. Maintenant, la Dircote veut votre peau. Moi-même, qui vous cautionne, je me trouve dans une situation ambiguë. Évidemment, on ne me reproche pas d'avoir partie liée avec les terroristes, mais de me faire manipuler par vous...

— Je comprends, dit Malko. Ce n'est pas facile. Mais quand on se lance dans le double jeu, cela comporte des risques. Vos amis de la Dircote ne pensent pas sérieusement que je travaille pour le Sentier Lumineux ?

Le général San Martin eut un sourire un peu embarrassé.

— Vous savez, ils soupçonnent toujours les « gringos » de duplicité. Ils pensent que la CIA veut peut-être prendre contact avec les *Senderos* pour les récupérer ou préserver l'avenir, au cas où ils prendraient le pouvoir. Souvenez-vous de Castro : il a été aidé par la CIA au départ.

— Je sais, dit Malko. Que conseillez-vous, dans ce cas ?

— Il faut trouver Manuel Guzman, dit le général. Ce sera la

meilleure preuve de votre bonne foi. J'ai obtenu qu'on vous laisse tranquille pour l'instant, ainsi que Monica Perez. Mais si nous ne parvenions pas à des résultats, je me trouverais dans une position délicate.

— Il me reste deux pistes à explorer. D'une part la personne à qui Monica Perez a remis les médicaments, à la Faculté de Médecine tropicale.

— Cela peut être un intermédiaire qui ne mènera nulle part, objecta le général.

— Exact. Il y a un second fil à tirer. Nous savons que Manuel Guzman est gravement malade. L'information que m'avait transmise Laura a toutes les chances d'être exacte.

— Votre billet pour Tingo Maria est prêt, dit le général. Ainsi qu'une lettre pour mon ami Oscar Huancaya.

— J'espère que ce n'est pas trop tard, que Manuel Guzman n'est pas déjà exfiltré.

Le général San Martin eut un geste d'impuissance.

— Votre avion part demain. Voyez tout de suite Oscar. Tout le monde le connaît à Tingo Maria. Vous allez partir seul ?

Malko pensa soudain à l'autre ami de l'Irlandais, l'ancien du FBI. Et à son armée privée. C'était l'idéal.

— Vous connaissez John Commings ?

Le visage du vieux général s'éclaira :

— Bien sûr, c'est un homme fantastique. Je lui confierais ma vie. Vous savez où le joindre ?

— Oui, dit Malko. Je vous tiens au courant.

Le général San Martin lui donna l'*abrazo*, visiblement ému. Son téléphone sonnait et il laissa Malko partir seul. Katia attendait de l'autre côté de la porte. Sans un mot, elle se jeta contre Malko, souple comme un gant, et l'embrassa passionnément.

— Alors, tu dînes avec moi ? murmura-t-elle.

Malko faillit craquer devant le finit succulent. Puis, il se remémora la frustration de leur précédente soirée.

— Ce soir, je sors avec les grandes personnes, dit-il. Un autre jour...

Dans son dos, Katia marmonna quelques mots qui ne devaient pas être gentils.

La Toyota, sous le soleil brûlant, était devenue un vrai four. Malko se dit que Felipe Manchay pourrait sûrement lui fournir quelques tuyaux sur Tingo Maria et les *Narcos*.

* *

*

Englué dans les sens uniques, Malko avait mis presque une heure pour atteindre Carretas. L'huissier glauque lui adressa un sourire complice et le laissa monter au bureau de Felipe Manchay.

Personne.

Malko décida de l'appeler chez lui. La sonnerie résonna de longues secondes avant que l'on décroche.

— Felipe ?

— *Quien habla ?*

— Malko.

Silence. Puis une voix rogomme.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je travaille...

Il devait encore être en pleine cuite.

— J'ai besoin de quelques informations, expliqua Malko, je...

Felipe Manchay le coupa brutalement.

— Je n'ai pas d'informations ! Fous-moi la paix !

Crac ! Il avait raccroché. D'abord, Malko fut étouffé par la fureur. Deux mille dollars pour être reçu de cette façon ! Puis la rage fut balayée par l'angoisse. Il y avait quelque chose de bizarre dans l'attitude du journaliste. Comme s'il n'avait pas été seul.

Il fallait tirer cela au clair. À peine sorti de *Carretas* il se jeta dans la Toyota.

Il dut brûler vingt feux rouges et frôler une dizaine d'accrochages pour arriver à San Isidro en un quart d'heure. Tenaillé par un pressentiment inquiétant.

La voiture de Felipe Manchay était dans son drive-way. Malko se gara et sonna. Pas de réponse. Il insista, en vain.

En désespoir de cause, il fit le tour par le jardin de la maison voisine et enjamba la haie, débouchant dans le petit jardin tropical de Felipe Manchay. Personne, mais une radio beuglait à tue-tête à l'intérieur. Taurus au poing, Malko avança avec précaution, guidé par la musique.

Il s'arrêta à l'entrée du living-room.

Felipe Manchay était bien là. Étendu sur la moquette. En six morceaux. Son cadavre avait été littéralement haché. Ses assassins s'étaient acharnés sur lui, avaient découpé les bras, les jambes et la tête, les laissant près du torse, comme une funeste momie. L'odeur fade du sang prenait à la gorge. La moquette en était complètement imprégnée. Il avait fallu plusieurs personnes pour le mettre dans cet état-là. Lorsqu'il avait appelé, les tueurs étaient déjà là. Il réalisa que son coup de fil avait dû être le dernier clou enfoncé dans le cercueil du journaliste.

La cause du meurtre ne faisait aucun doute. Le cadavre du journaliste était pratiquement recouvert de billets de cent dollars, maculés de sang : ceux que Malko lui avait donnés pour l'inciter à

l'aider. Il aperçut alors sur une glace deux mots tracés avec le sang du mort : *cabeza negra*(31).

Les terroristes du Sentier Lumineux l'avaient pris pour un traître. Malko regarda son visage massacré. Décidément, au Pérou, personne n'avait l'exclusivité de la sauvagerie. Il parcourut rapidement la maison sans rien découvrir. Sauf un carnet d'adresses ouvert sur le bureau. Il regarda à la lettre « T ».

Effectivement, il y avait Tingo Maria suivi d'une liste de noms. Malko arracha la page et repartit par le jardin, le cœur serré. Le vieux Felipe ne profiterait pas de sa retraite, et il avait été tué par ceux qu'il considérait comme ses amis.

À peine rentré au *El Condado*, il se pencha sur la page du carnet du journaliste et commença à l'éplucher. À la rubrique « Tingo Maria » un nom était souligné : Frejolito, avec un simple numéro de téléphone. Soudain, Malko se souvint de la plaisanterie de Felipe disant qu'il trouvait la cocaïne dans un haricot. En espagnol, Frejolito signifiait « petit haricot ». C'était son fournisseur ! Donc nécessairement lié aux *Narcos*. Cela faisait une piste possible pour remontra jusqu'à Guzman.

Toutefois, pour l'instant, rien ne permettait de dire que le chef du Sentier Lumineux avait quitté Lima pour l'Amazonie. Et ce n'est pas Monica Perez qui le renseignerait... Dans l'immédiat, il lui fallait trouver quelques solides alliés, s'il ne voulait pas finir comme Felipe Manchay...

* *

*

La Oroya ne répondait pas. Le centre minier où travaillait John Cummings, l'ancien du FBI recommandé par l'Irlandais, semblait coupé du monde.

Excédé, Malko confia le travail au standard et, une heure plus tard, une voix à peine audible lui apprit que le Setter Cummings se trouvait à Lima !

Quelques nouveaux crachouillis, et il put saisir le nom de son hôtel : le *Bolivar*.

Cette fois, ce fut plus facile. On lui passa la chambre de l'Américain immédiatement.

— Ici Cummings, annonça une voix râpeuse. Qui parle ?

— Un ami de l'Irlandais, *annonça* Malko.

Silence.

— L'Irlandais, lequel ? Je connais beaucoup d'irlandais, répondit John Cummings, plutôt méfiant.

— À Langley, il n'y en a qu'un, dit Malko. Comme vous étiez ensemble à Pleiku, il n'y a pas d'erreur, non ?

Gros rire.

— Sûr ! fit l'Américain. Je ne sais pas votre nom, mais je suis foutrement content de vous entendre. Les amis de l'Irlandais sont mes amis. On m'avait vaguement parlé de votre passage, mais dans ce pays de merde...

— J'ai besoin de vous voir, demanda Malko.

— *No problem !* Ce soir, je serai dans un truc qui s'appelle *Casa Blanca*, Calle Marqués à Barranco. Tout le monde connaît. Vous me demandez. Vous ne m'en voulez pas si je commence à têter en vous attendant.

— À tout à l'heure, dit Malko.

* *

*

Une grosse truie aux cheveux orange, l'œil dur et la lippe agressive, boudinée dans de la satinette multicolore entrouvrit la porte renforcée de barreaux comme une cellule de prison.

— J'ai rendez-vous avec John Cummings, annonça Malko.

La *Casa Blanca* était au bout du monde. Une nuée de gamins l'avait pourtant entouré dès son arrivée, lui proposant de cirer ses chaussures, de garder sa voiture et d'autres choses moins honnêtes.

La bonne femme aux cheveux orange se fendit d'un sourire commercial grinçant et dit d'une voix éraillée :

— Il vous attend au fond !

C'était une discothèque assez sombre. L'hôtesse précéda Malko, remuant ce qui lui servait d'arrière-train, un magma graisseux où on avait envie de découper des pneus.

Un géant au visage de vieux cow-boy était vautré sur une banquette entre deux petites *Chulas* dépoitraillées. Il se dressa, la chemise ouverte jusqu'à la taille, les poils gris jaillissant de partout, et serra Malko sur son cœur. Près de deux mètres de haut, la trogne ravagée, des tatouages sur tout ce qui était en vue...

— *Buenos, amigo !*

Il lui fit une place entre les deux *Chulas* et tapa la truie sur la hanche.

— Regina, apporte-nous une bouteille de Moët et Chandon.

La grosse s'éloigna avec son sourire de commande. John Cummings avait remis la main dans le soutien-gorge d'une des *Chulas*.

— Foutue voleuse, cette Regina ! fit-il. Je laisse des bouteilles pleines quand je suis dans mon trou, là-haut, et quand je reviens, elles sont vides ! À deux cent mille soles la bouteille de J & B. D'après elle, c'est les rats qui les boivent...

— Et vous continuez à venir ?

L'Américain tâta la cuisse brune à côté de lui.

— C'est la Reine de la Nuit, Regina. Si vous voulez une petite *Chula* bien salope, et presque propre, c'est ici. Quand elles ne bossent pas avec leur cul, elle leur fait faire le plancher. (Il baissa la voix.) Et puis, ici, il se passe bien des trucs. Si on veut des tuyaux, il suffit d'ouvrir l'œil.

La truie aux cheveux orange revenait, dégoulinante d'obséquiosité, avec une bouteille de Moët et une de J & B.

— John, je t'offre le champagne... fit-elle de sa voix éraillée.

L'Américain eut un sourire étonné.

— Elle a dû faucher une cargaison. Elle ne donne jamais rien, même pas l'heure. Il faut en profiter...

Les deux *Chulas* s'éclipsèrent vers les toilettes et, aussitôt, John Cummings changea de ton.

— Comment va l'Irlandais ? dit-il.

— Bien, dit Malko.

— Je suis foutrement content de vous voir, je me transforme en singe dans ce bled. J'ai reçu un message de la Company. Il paraît que je vous dois aide et obéissance...

— Un peu d'aide seulement, corrigea Malko.

— Pour quoi faire ?

— Longue histoire...

Il lui résuma rapidement ce qui se passait, concluant sur la possibilité de retrouver Manuel Guzman. John Cummings en avala une large rasade de J & B.

— Ce serait un coup superbe ! fit-il. Ça commence à chauffer. Les mines ferment les unes après les autres, dans la Sierra. Toujours la même méthode. Les *Senderos* font sauter les ponts, les conduits d'alimentation, les trains de minerais et terrorisent les ouvriers en brûlant leurs maisons ou en égorgant leurs familles.

« Nous sommes les seuls à tenir le coup, à La Oroya. Parce que j'ai soixante-dix mecs armés sous mes ordres et qu'on en a flingué déjà quelques-uns. Ils ont mis ma tête à prix. Seulement, c'est un combat d'arrière-garde... »

— Ce sont des Américains qui sont avec vous ?

— Non, des mecs d'ici, mais motivés. Deux cents dollars par mois et ils ont tous un compte à régler avec les *Senderos*.

— Vous pourriez en faire descendre quelques-uns à Lima ?

— Pour quelques jours, une vingtaine.

— Ça suffira amplement.

Ils interrompirent leur conversation, les *Chulas* revenaient. Quelques instants plus tard, il y eut un remue-ménage à la porte. La grosse Regina sautillait avec des sourires obséquieux autour d'un petit gros aux cheveux plaqués comme en 1930, des bagues à tous les

doigts, l'embonpoint dissimulé par une chemise mexicaine brodée. Il s'installa dans un box sombre, tout au fond, d'où on ne pouvait le voir.

Une demi-douzaine d'affreux, qui le suivaient, tous étrangement munis de journaux roulés, se tassèrent tant bien que mal dans les boxes voisins. John Cummings se pencha vers Malko.

— Vous voyez ce que je vous disais... Le type qui vient d'arriver, et derrière les six types patibulaires avec des rouleaux de journaux à la main, les gardes du corps, c'est Jésus Herrero, un des *big shots* de la cocaïne à Tingo Maria. Les autres, ce sont ses baby sitters. L'année dernière, des Colombiens le cherchaient pour le flinguer.

— Que fait-il ici ?

— J'en sais rien. Il est peut-être venu s'amuser. Tingo Maria, c'est un trou. Ou bien il est là pour un deal.

Il ouvrit la bouteille de Moët et Chandon millésimé et en versa. La musique à tue-tête empêchait toute conversation. Une des *Chulas* se rapprocha, nettement caressante. Malko faillit ne pas remarquer un homme qui se faufilait à travers les danseurs sur la piste, gagnant le box de Jésus Herrero. Sa gorge se noua brutalement. C'était le jeune homme à qui Monica Perez avait remis le paquet de médicaments.

Malko essaya de distinguer ce qui se passait dans le box de Jésus Herrero. Impossible, c'était trop sombre. Il se retourna pour faire part de sa découverte à John Cummings. Celui-ci s'était levé et oscillait sur la piste au rythme incertain d'une *chicha*, une des petites *Chulas* soudée à lui, la bouche à la hauteur de sa poitrine. Malko reporta son regard sur le box plongé dans la pénombre. N'osant croire à sa chance...

La présence de ce jeune homme en compagnie du *Narco* était le premier élément concret allant dans le sens de l'information donnée par Laura avant sa mort : l'exfiltration de Manuel Guzman hors du Pérou, via Tingo Maria. La rencontre de ces deux hommes ne pouvait être une coïncidence. Pourvu qu'il ne reconnaisse pas Malko ! Monica avait pu parler de lui. Cela suffirait à lui donner l'éveil. Il se renfonça le plus possible dans l'obscurité, au fond des coussins. Se méprenant sur son geste, sa voisine se pencha sur lui et commença à l'agacer de ses petites mains agiles.

Heureusement, John Cummings revint s'asseoir. Malko le mit aussitôt au courant, à voix basse :

— Je ne peux pas rester ici, dit-il, je vais l'attendre dehors et tenter de le suivre.

— Vous voulez que je vienne avec vous ?

— Pas la peine, dit Malko, je vous retrouve ensuite ici.

— Non, plutôt à mon hôtel, fit Cummings. Ces petites ne peuvent plus attendre... Je laisserai la clef sur la porte.

Malko s'éclipsa discrètement, traversant la piste bondée. Devant la discothèque stationnait une grosse Ford LTD noire, les glaces teintées, hérissée de plusieurs antennes, gardée par deux malabars à la mine patibulaire. Sans aucun doute la voiture de Jésus Herrero.

Malko gagna sa Toyota garée en face et se glissa au volant. Il n'eut pas le temps de refermer la portière. Une jeune *Chula* à la moue sensuelle, l'œil brillant, se coula dans la voiture, avec la souplesse d'un serpent.

— We go hôtel ?

Une des filles qui traînaient au bar de la *Casa Bianca*. Malko essaya de la repousser, agacé. Il ne voulait pas rater la sortie du jeune homme ni attirer l'attention.

— No, dit-il. *I stay here.*

De nouveau, il tenta de la faire sortir, mais elle s'était méprise sur le sens de son injonction. En un clin d'œil, elle s'attaqua à son ventre, lui administrant une fellation consciencieuse, sans aucune gêne malgré

les gamins qui regardaient à travers les glaces.

En quelques minutes, elle l'amena au plaisir. Au moins, personne ne s'étonnerait de sa présence dans la voiture, tous feux éteints. Elle se releva et dit simplement :

— Cinquante mille soles.

Elle plia le billet en quatre, le glissa dans son soutien-gorge avec un sourire de remerciement et sortit.

Elle avait à peine disparu que la porte de la *Casa Blanca* s'ouvrit sur le visage anguleux de l'ami de Monica Perez. Il gagna une minuscule voiture japonaise blanche et partit en direction du centre. Heureusement pour Malko, un taxi démarrait en même temps.

Il se plaça derrière et ils remontèrent jusqu'à la Via Espresso où il put se noyer dans la circulation encore relativement dense. Il n'avait aucun mal à suivre la petite voiture blanche qui se traînait.

Où allait-elle le mener ? Il pensa à Monica Perez avec un serrement de cœur. Comme la vie était bête ! Quel dommage qu'ils soient dans des camps opposés. Pour toujours...

Plaza Grau, la voiture blanche tourna avant le *Sheraton* et plongea dans l'avenue du 9-Décembre puis, dans l'avenue Arica. Le jeune homme filait vers l'ouest, le campus San Marcos... Malheureusement, la circulation commença à se raréfier. Malko s'abrita un moment derrière un vieux bus tous feux de position éteints, mais il s'arrêta et Malko se retrouva tout seul sur l'avenue avec la voiture blanche. Un feu rouge. Ils s'immobilisèrent l'un derrière l'autre. Au vert le jeune homme tourna à droite dans l'avenue Amezaga longeant le campus. Malko dut continuer tout droit.

Lorsqu'il fit demi-tour, la voiture blanche avait disparu. Il explora les abords du campus, en vain. Il y avait de fortes chances pour que le jeune homme ait pénétré dans l'Université. Malko reprit le chemin du centre, bouillant d'impatience.

Il avait peut-être une possibilité d'intercepter Manuel Guzman avant son départ de Lima, s'il s'y trouvait encore. La seule personne capable de l'aider était John Cummings.

Étant donné ses rapports avec la Dircote, il préférait tenir les Péruviens à l'écart, quitte à leur faire une bonne surprise.

* *

*

La clef était sur la porte, comme convenu. Malko frappa, et, ne recevant pas de réponse, poussa le battant. S'immobilisant aussitôt, gêné. Sur un immense lit à baldaquin, John Cummings s'appliquait à composer avec ses deux *Chulas* une des figures les plus compliquées de l'art érotique inca...

Les peaux cuivrées des deux métisses et la peau blanche de l'Américain se mélangeaient en un serpent multicolore, agité d'ondulations, de secousses, de glissades dans un concert de bruits humides, de grognements et de petits rires énervés.

L'Américain soufflait comme un phoque, ses mains se refermant sur tout ce qui passait à sa portée, seins, fesses, hanches. Secoué de sursauts qui faisaient grincer le sommier, en plein bonheur.

— John ! appela Malko.

John Cummings s'ébroua soudain, rejetant une des *Chulas* en dehors du lit et roula sur le dos, exhibant un sexe monstrueusement érigé.

— *I'am coming*, grogna-t-il.

Il attrapa par les hanches la seconde *Chula*, la souleva comme un fétu de paille et l'empala avec une précision digne d'éloge sur le membre dressé. La fille hurla.

— *No, esta mas gordo*(32) !

Les mains du géant se crispèrent, pesant sur les hanches de la fille, faisant disparaître en elle la moitié de la hampe de chair. Il insista jusqu'à l'enfoncer entièrement. L'autre *Chula* regardait, médusée. John Cummings demeura quelques secondes dans cette position, strictement immobile. Puis il souleva la fille et la laissa retomber ; elle cria de nouveau. C'était hallucinant. Malko se demanda s'il n'allait pas la tuer. La seconde fille vint alors se coller à sa compagne, l'embrassant à pleine bouche. D'elle-même la *Chula* empalée commença à chevaucher sa curieuse monture, sans paraître éprouver de douleur. Les mains de l'Américain n'étaient plus là que pour guider...

Cela dura un long moment, puis, à la respiration sifflante de l'Américain, Malko sentit que le dénouement était proche. Effectivement, John Cummings poussa un rugissement, s'arc-bouta, les mains enfoncées dans les hanches de la petite *Chula*, planté dans son ventre jusqu'à la garde.

Elle cria puis roula sur le côté. Aussitôt, la seconde *Chula* se jeta sur le membre encore rigide. Ils avaient tous les trois oublié la présence de Malko. John Cummings se laissa faire un moment, puis, il se dressa à genoux sur le lit, encore formidable. Il jeta un ordre en *quechua* et docilement, la *chula* s'agenouilla, lui tournant le dos. John Cummings plongea derrière elle et, d'un élan puissant s'enfonça dans ses reins.

Les ongles de la *Chula* griffèrent les draps, elle cria, sa croupe trembla au contact du pieu monstrueux qui l'ouvrait. C'était une scène d'un érotisme bestial. John Cummings acheva de s'assouvir avec un cri sauvage et s'effondra, le regard vitreux.

Enfin, d'un pas d'automate, il gagna la salle de bains, se fit couler une douche et en ressortit, une serviette autour des reins. Il avala au goulot une rasade de pisco à foudroyer un grand-prêtre inca et se

laissa tomber à côté de Malko.

— Ces filles sont incroyables ! dit-il. Elles ont le sexe dans le sang. Vous avez vu le Musée du cul ?

Le célèbre Musée de l'Érotisme de Lima. Des figurines vieilles de milliers d'années faites par les Incas, décrivant toutes les façons possibles de s'accoupler avec une nette préférence pour la fellation... Les petites *Chulas* avaient de quoi tenir...

Celles-ci s'étaient éclipsées discrètement dans la salle de bains.

— Maintenant, on peut causer !

— Bien, dit Malko. J'ai besoin de quelques-uns de vos hommes demain matin. Est-ce possible ?

Il expliqua son plan à l'Américain.

— *No sweat*(33), fit John Cummings. Je vais les appeler tout à l'heure, vers quatre heures. Ils peuvent être à Lima à sept heures. Trois Range-Rovers avec douze types en tout.

— Cela ne pose pas de problème pour les armes ?

Cummings eut un rire plein de gaieté.

— On a tous des permis. Ici, c'est facile : cent mille soles. Côté armes, c'est des M 16, des FAL, des riot-gun calibre 12. Où en avez-vous besoin ?

— Je ne sais pas encore, dit Malko. J'ignore même si je les utiliserai.

— OK ! Je vais leur faire prendre des radios. Ils se regroupent pas loin et vous donnerez vos ordres. OK ?

— OK. Rendez-vous demain.

John Cummings lui écrasa plusieurs phalanges. Son intermède avec les *Chulas* lui avait fait prendre un coup de vieux.

— Rendez-vous en bas à six heures trente, proposa Malko.

Le hall du *Bolivar* était désert, comme les rues du centre. Il ne mit que dix minutes à regagner le *El Condado*. Impatient de partir en chasse. Décidément, le sort ne voulait pas qu'il aille à Tingo Maria.

*

* *

Un soleil de plomb mondiait le campus San Marcos, faisant ressortir le rouge des inscriptions révolutionnaires barbouillant les murs. Il n'était pourtant que huit heures ! Allongé à même le ciment brûlant tout en haut des gradins du stade désaffecté qui dominait tout le campus, Malko bougea un peu, essayant d'oublier la morsure du soleil sur ses épaules. De cet endroit, il surveillait la Faculté de Médecine tropicale, les principales facultés et l'avenue longeant le campus. John Cummings lui avait donné de puissantes jumelles. L'Américain, à la

tête de ses trois Range Rover, attendait un peu plus loin, avenue Venezuela. Chaque véhicule avait un walkie-talkie, identique à celui qui chuintait paisiblement, posé à côté de Malko.

Celui-ci avait gagné son poste d'observation se mêlant à la foule des étudiants. D'en bas, il fallait vraiment se tordre le cou pour l'apercevoir. Le soir seulement, des couples d'amoureux venaient s'installer sur les gradins déserts. À cette heure, il n'y avait rigoureusement personne. Derrière lui, au milieu du stade, un groupe d'étudiants répétaient des danses folkloriques. Inlassablement, Malko scrutait tous ceux qui sortaient de la Faculté de Médecine tropicale. Sans succès jusque-là.

Le ciment devenait carrément brûlant. Il se déplaça et reprit sa veille, essuyant la sueur qui coulait devant ses yeux.

Comme toutes les planques, celle-ci pouvait ne déboucher sur rien... En contrebas, sur le campus, l'animation avait diminué, les étudiants ayant gagné leurs cours. Il s'était fixé pour limite de rester jusqu'à midi. Si rien ne se passait d'ici-là, il prendrait le problème par un autre bout.

Presque une heure s'écoula. La chemise de voile de Malko était collée à son dos par la transpiration. Il avait des mouches devant les yeux, à force de les coller aux jumelles. Deux hommes émergèrent de la Faculté de Médecine tropicale. Malko était tellement engourdi de fatigue qu'il lui fallut quelques secondes pour reconnaître l'ami de Monica et un inconnu. Ce dernier partit vers le centre du campus, tandis que l'ami de Monica Perez se dirigeait vers le mur d'enceinte donnant sur l'avenue Amezaga, d'un pas pressé. Il le franchit par une brèche et s'approcha d'une voiture qui venait d'arriver. Une énorme américaine d'un noir luisant comme un scarabée, hérissée de plusieurs antennes, avec des vitres fumées... La Ford LTD que Malko avait vue la nuit précédente en face de la *Casa Blanca* ! Celle de Jésus Herrero, le trafiquant de cocaïne. Une glace était baissée et le jeune homme se pencha à l'intérieur. Un gros épais descendit alors et regagna le campus avec le jeune homme que surveillait Malko.

Ils disparurent dans la Faculté de Médecine tropicale. Malko empoigna sa radio :

— J'envoie quelqu'un voir la voiture, annonça aussitôt John Cummings.

Plus rien ne se passa pendant vingt minutes. La voiture noire démarra et disparut. De nouveau, Malko cuisait dans son jus. L'acier du Taurus contre son estomac le brûlait comme un fer rouge.

Soudain, la radio crachouilla.

— Ici John. On a repéré votre engin. C'est bien la voiture personnelle du gars de cette nuit.

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite : cela ressemblait

furieusement à une « exfiltration ». On était venu chercher Manuel Guzman qui devait se cacher dans la Faculté de Médecine tropicale protégé par le statut du campus, inaccessible à la police.

— Rapprochez-vous, ordonna-t-il. Bloquez les deux extrémités de l'avenue Amezaga.

Il reprit ses jumelles, juste pour voir le jeune homme traverser le campus en biais et s'engouffrer dans la Faculté de Sociologie, à sa droite.

De nouveau, plus rien.

Puis, le jeune homme revint, accompagné d'un autre en polo rouge. Une femme les rejoignit, sortant d'un passage souterrain. Monica Perez ! En jeans, les cheveux cachés sous une casquette, des livres à la main, et un grand sac besace à l'épaule. Ils s'arrêtèrent tous les trois près du château d'eau. Il y eut une discussion animée, puis Monica fit demi-tour et se fondit dans la foule.

Les deux autres revinrent vers la Faculté de Médecine tropicale. Au même moment, un éclat de ciment jaillit à quelques centimètres du visage de Malko. Comme détaché par une main invisible. Il lui fallut quelques fractions de seconde pour comprendre qu'on venait de tirer sur lui. Son estomac se serra. Reculant vivement il parcourut l'horizon avec ses jumelles. Ce ne pouvait pas venir du sol. Un point brillant le renseigna. Le reflet du soleil dans une lunette. Quelqu'un était aplati sur un toit de la Faculté de Sociologie, avec un fusil à lunette ! À la même hauteur que lui.

Craac ! Cette fois, la balle ricocha en miaulant et il dut rouler en contrebas pour éviter de prendre la suivante en pleine tête. Ce qui lui permit d'apercevoir trois hommes qui couraient au fond de l'ancien stade, contournant le groupe folklorique en train de répéter. Des journaux roulés à la main, ils commencèrent à escalader les gradins dans sa direction.

Ils venaient le débusquer. L'exfiltration de Manuel Guzman était mieux protégée qu'il ne l'avait pensé. Et il se trouvait coincé entre trois terroristes décidés à l'éliminer et le tireur au fusil à lunette qui lui interdisait de se retrancher sur le rebord extérieur du stade.

CHAPITRE XIII

À peine hors de vue du groupe de danse folklorique, les trois terroristes laissèrent tomber les journaux qui dissimulaient des pistolets-mitrailleurs. Le Taurus de Malko ne ferait pas le poids... Il empoigna son walkie-talkie.

— John ! Vous m'entendez ?

La voix de l'Américain résonna aussitôt dans la radio, très claire :

— Oui, qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis attaqué par trois hommes. Ils montent vers moi. Il y en a un autre qui couvre le haut des gradins avec un fusil à lunette. Je suis coincé.

— OK, j'arrive, dit John Cummings. Nous ne sommes pas loin.

Malko se retourna, le Taurus au poing. Les trois tueurs montaient vers lui, égaillés dans les gradins, en arc de cercle. Il recula pour ne pas se mettre à portée de tir. Il se maudissait d'avoir sous-estimé ses adversaires.

Il aperçut soudain, entre les arbres du campus une tache noire en mouvement : la LTD noire de Jésus Herrero qui roulait vers la Faculté de Médecine tropicale !

Cette fois il n'y avait plus aucun doute : on venait chercher le chef du Sentier Lumineux. Afin d'en voir plus, il se hissa tout près du rebord du dernier gradin.

Aussitôt, une balle ricocha en miaulant à quelques centimètres de lui.

Le tireur en position sur le toit de la Faculté de Sociologie était toujours là.

Il recula précipitamment à l'abri du parapet de ciment. Pour y être accueilli par une rafale de PM, courte et méchante. En bas, les danseurs folkloriques avaient arrêté leurs chants et leurs danses, médusés. Le Taurus à bout de bras, Malko tira en direction de son adversaire le plus rapproché, le forçant à s'abriter. Puis sur le suivant. En un barillet, il eut arrêté leur progression. Seulement il fallait recharger...

Il bascula son barillet et aussitôt de nouveaux projectiles firent voler le ciment au-dessus de sa tête. De plus en plus proches. Il n'eut même pas le temps de réapprovisionner complètement son arme. Il tira trois coups hâtivement, les stoppant un peu plus près. À cette distance, leurs pistolets-mitrailleurs Star étaient heureusement peu précis. Mais quand ils seraient à vingt mètres de lui, ils n'auraient même plus besoin de viser...

Profitant de son dernier répit, il risqua un œil à travers une sorte de

créneau dans le parapet, qui lui permettait d'apercevoir le campus sans se faire allumer par le fusil à lunette. Fiévreusement, il fouilla ses poches à la recherche de cartouches. Il en trouva deux... Les dernières de la poignée remise par Felipe Manchay avec le Taurus. Adoptant une autre tactique, ses adversaires se rapprochaient maintenant sans tirer, rampant à travers les gradins, l'encerclant.

Il tira une de ses précieuses cartouches pour stopper le plus proche.

Il lui en restait une.

Il examina le campus, en contrebas, et dans le lointain, vit une Range-Rover foncer sur la grille donnant sur l'avenue Amezaga ! Le lourd pare-chocs l'écarta violemment et le véhicule fila à travers l'allée centrale du campus. Ce ne pouvait être que John Cummings.

Après avoir contourné la Faculté de Sociologie, elle stoppa dans l'espace découvert juste en face du passage souterrain menant à l'intérieur du stade.

John Cummings fut le premier à en sortir, un M 16 au poing. Suivi de quatre hommes, armés de fusils d'assaut. Ils s'engouffrèrent dans le tunnel conduisant au stade.

Malko se retourna. Un des terroristes l'ajustait avec son Star. Il tira sa dernière cartouche et la rafale de son adversaire se perdit dans le ciment. Dix secondes plus tard, John Cummings et ses hommes débouchaient au milieu des danseurs folkloriques qui s'égaillèrent en criant. Immédiatement, l'Américain lâcha une longue rafale de M 16. Un des jeunes terroristes, atteint, retomba en arrière, lâchant son arme et se brisant le dos sur une arête de ciment. Ses hurlements de douleur saccadés glacèrent le sang de Malko. Après un instant de flottement, ses deux compagnons tentèrent de s'abriter le long des gradins. Les hommes de Cummings les cueillirent sans se presser, avec des rafales courtes, sèches, précises. Des professionnels.

Les deux terroristes boulèrent sur les gradins. Malko passa à proximité de l'un d'eux. Déjà figé par la mort. Du sang s'écoulait à gros bouillons de la tempe percée. Des traits encore enfantins. Sa mère le croyait peut-être penché sur un cahier. Il serrait encore dans sa main un pistolet-mitrailleur trop gros pour lui.

Soldat inconnu d'une guerre qui le dépassait.

John Cummings attendait, M 16 à la hanche, redoutable, chemise ouverte sur un poitrail puissant Conan le Barbare.

— *Subversivos !* hurla-t-il en direction des danseurs dispersés par la fusillade.

Garçons et filles s'enfuirent aussitôt dans un envol de couleurs vives. Au Pérou, les civils armés ce n'était jamais bon.

— J'ai vu passer la voiture de Jésus Herrero, dit Malko. Elle allait vers la Faculté de Médecine tropicale.

Ils regagnèrent la Range en courant. Le bruit des coups de feu avait

été étouffé par les murs en ciment du stade et les étudiants vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était.

Le tireur au fusil à lunette ne se manifestait plus.

Le temps de monter en voltige dans la Range et celle-ci fonça vers la Faculté de Médecine tropicale.

L'animation habituelle, pas de voiture.

John Cummings et Malko descendirent. L'Américain lui tendit une Uzi.

— Tenez, vous serez moins nu...

Devant ces hommes en armes, les étudiants commençaient à se disperser. En trois enjambées, John Cummings en rattrapa un, plutôt malingre, qu'il colla au mur du canon de son M 16 appuyé contre sa gorge.

— Tu as vu une grosse voiture noire ?

Terrifié, avec raison, l'étudiant balbutia :

— *Si, si*, elle vient de partir.

— Par où ?

— Par là, fit-il, indiquant un chemin contournant le bâtiment.

Ils ressautèrent dans la Range, démarrant en marche arrière. Au même moment deux choses se passèrent. D'abord, Malko aperçut, filant sur l'Avenida Colonial, la grosse LTD noire bardée d'antennes. Pratiquement à la même seconde, un objet, lancé d'une fenêtre de la Faculté de Médecine tropicale, atterrit à une dizaine de mètres devant la Range.

Un bâton de dynamite.

Il explosa avec un bruit terrifiant et une grande flamme rouge, pulvérisant toutes les vitres du bâtiment et le pare-brise de la Range, jetant les gens à terre par son souffle, soulevant un nuage de poussière. Plus de peur que de mal. John Cummings essuya les débris de verre en achevant sa manœuvre.

— Les cons ! Heureusement que ce n'était pas une quadrillée !

Coupant à travers le campus, il fonça vers le trou dans le mur. La Range-Rover passa de justesse, y laissant son rétroviseur et un bout d'aile. Ils rejoignirent l'Avenida Colonial. La LTD noire était déjà loin. John Cummings empoigna son walkie-talkie, appelant ses hommes tout en conduisant.

Pas de réponse. Malko prit le relais, sans plus de succès.

— *Sons of a bitch* ! Ils ne sont plus à l'écoute !

L'Américain frappa sur le volant à le briser. La Range filait sur l'Avenida Colonial, sautant les vieux bus et les camions.

— Ça ne va pas être de la tarte ! cria Cummings. Ils vont sûrement à Tingo Maria par la route. Et sa bagnole est blindée !

— La police ne peut pas l'arrêter ?

Évitant un piéton de justesse, l'Américain secoua la tête.

— Pas un flic ne touchera à la voiture personnelle de Jésus Herrero. Il est trop puissant. Et les militaires encore moins. Il a payé des villas à tous les officiers en poste à Tingo Maria. Il faut nous débrouiller nous-mêmes.

Ils aperçurent enfin la grosse voiture noire loin devant eux.

On approchait du centre de la ville. La circulation était de plus en plus intense. Enfin ils rattrapèrent la Ford. Impossible de savoir combien ils étaient à l'intérieur. Avec la foule des *ambulantes* sur les trottoirs, cela allait être un massacre s'ils commençaient à se battre.

— Attendons qu'il y ait moins de monde, suggéra Malko.

Cummings fixa le rétroviseur et jura :

— Il y en a derrière nous...

Malko se retourna, aperçut une Toyota crème avec quatre hommes à bord. Pas d'armes apparentes, mais leur allure ne laissait aucun doute. Ils maintenaient dans leur roue, sans chercher à doubler la Range.

— Eux aussi, ils attendent qu'il y ait moins de monde, fit John Cummings. Ce sont des Colombiens, j'ai l'impression. Et là où il y a des Colombiens, il y a des cadavres...

Manuel Guzman avait bien préparé son exfiltration. Les trois véhicules débouchèrent place du 2-Mai. La LTD noire vira à gauche dans l'Avenida Ugarte, évitant le centre ville.

— Ils vont rejoindre le périphérique, fit John Cummings. De là, ils prendront la carretera central vers le nord.

— Il faudrait les stopper avant, suggéra Malko. Ils sont plus rapides que nous.

La grosse voiture noire s'engouffra sur la rampe du périphérique. Un bus bloquait la Range, se traînant obstinément au milieu de la chaussée... Avec un juron, John Cummings sortit son colt. Visant à travers le pare-brise absent, il tira.

Le rétroviseur du bus vola en éclats et le gros véhicule fit un violent écart sur la droite. L'Américain accéléra aussitôt.

La Toyota collait toujours derrière eux. Au loin, on apercevait les premiers contreforts des Andes. Ils sortirent du périphérique trois kilomètres plus loin, comme John Cummings l'avait prévu, filant par une avenue à deux voies, vers le nord. Des trous énormes dans la chaussée les projetaient les uns contre les autres. Ils traversaient une zone industrielle sinistre. Malko vit soudain les « stop » de la LTD s'allumer.

— Regardez, ils s'arrêtent !

La grosse voiture noire venait de se ranger sur la droite, cent mètres devant.

Malko se retourna. La Toyota se rapprochait. Les canons de plusieurs armes étaient maintenant nettement visibles derrière le pare-

brise.

John Cummings freina violemment. Les portières de la voiture noire venaient de s'ouvrir. Quatre hommes sautèrent à terre avec chacun un pistolet-mitrailleur. Sans se cacher, ils se déployèrent sur la chaussée l'arme à la hanche, comme au stand, laissant juste la place à un véhicule de passer.

Derrière eux, la LTD repartit. John Cummings attrapa son M 16.

— Des Colombiens ! Ceux-là, il faudra leur passer sur le corps...

À cinquante mètres des Colombiens, il appuya à droite et stoppa. En *quechua*, il jeta un ordre à ses hommes et dix secondes plus tard tout le monde avait plongé dans le fossé. Ils entendirent la Toyota freiner et aussitôt, le crépitement d'une rafale d'arme automatique.

À plat ventre, John Cummings arma son M 16, visa, tira. Un des Colombiens fit une cabriole et tomba en arrière, la moitié de la tête arrachée. Les autres se mirent à vider leurs chargeurs comme des fous. Le réservoir de la Range explosa, le capot s'ouvrit, la voiture prit feu, dans une énorme colonne de flammes rouges. Le M 16 crachait des douilles brûlantes sur Malko qui lâchait de courtes rafales d'Uzi. Les hommes de John Cummings s'étaient lancés en avant, progressant le long du fossé tout en tirant. En quelques instants, les quatre Colombiens jonchèrent la chaussée dans des positions variées.

Tous plus morts les uns que les autres.

Malko se retourna. La Toyota partait en marche arrière. Deux de ses occupants les arrosaient au PM par les portières pour les empêcher de relever la tête. Il acheva le chargeur de son Uzi, pulvérisant le pare-brise, sans réussir à l'arrêter.

Arrivée assez loin, la Toyota passa par-dessus le terre-plein central et repartit vers Lima. John Cummings déploya ses deux mètres et s'approcha de la Range transformée en brûlot.

— Je la mettrai sur la note de frais...

— Il n'y a qu'une seule route jusqu'à Tingo Maria ? demanda Malko.

— Oui. Seulement, le temps d'avoir une autre tire, ils seront loin. Je connais cette putain de route, ils ont trop d'avance ; on ne peut pas rouler vite. Ensuite, après La Oroya, ils seront dans la zone de brouillard où on ne voit pas à un mètre...

La route bloquée par les cadavres des Colombiens et la Range achevant de brûler, un fantastique embouteillage était en train de se former dans un concert assourdissant de klaxons. Agacé, John Cummings remit un chargeur dans son M 16 et s'avança vers les premières voitures.

— Vos gueules !

Une rafale en l'air. Les klaxons se turent. Permettant d'entendre la sirène d'une voiture de police.

— Vous pouvez pas déplacer les cadavres ? cria le chauffeur d'un camion. On est pressés.

— Ce sont des subversifs, expliqua John Cummings.

— Ah bon ! fit l'autre.

Il embraya et passa avec ses huit roues sur les jambes d'un des Colombiens, les transformant en chair à pâté. Remontant l'autoroute à contresens, une voiture bleue et blanche venait vers eux. John Cummings se plaça au milieu de la route, bien en vue, le M 16 à la hanche. Les policiers sortirent de la voiture, les mains en l'air... L'Américain baissa son M 16 et leur fit signe d'approcher. Malko était fou de rage. Pendant ce temps, Manuel Guzman leur filait entre les doigts.

John Cummings avait sorti des papiers que les policiers examinaient avec le respect dû à une arme automatique à tir rapide. Finalement, tout malentendu se dissipa. D'autres voitures de police arrivaient. Un lieutenant pète-sec, avec des lunettes noires, s'agita, le colt au poing. Un peu d'énervement Radio, téléphone. Embrassades. John Cummings revint vers Malko, radieux.

— C'est OK. Ils vont raconter que c'est eux qui les ont abattus. Ils se disputaient pour savoir combien ils allaient en revendiquer chacun.

— C'est très bien, dit Malko, mais Guzman...

John Cummings regarda tranquillement son chrono.

— On a largement le temps. Pour atteindre Tingo Maria, il faut entre huit et onze heures. Il y a un avion dans trois heures. J'ai des potes là-bas qui me prêteront une voiture. On ira au-devant d'eux et on leur fera la surprise. Maintenant j'ai faim, allons bouffer un *ceviche*.

— Mais les places dans l'avion ?

L'Américain calma Malko d'un sourire condescendant.

— Cinquante mille soles par personne et ils débarqueront autant de bouseux qu'il faudra. Et puis je connais des mecs à Aeroperu.

Les deux autres Range arrivèrent enfin ! Elles avaient été interceptées par une patrouille de la Guardia Civil, ce qui expliquait leur silence radio. Le temps de se dégager...

* *

*

Malko ne tenait pas en place. La salle d'attente était bourrée. Des campesinos et de rares touristes, plus quelques Péruviens se rendant à Tingo Maria pour des raisons inavouables. Ils avaient tous les six leurs cartes d'embarquement en poche, grâce à l'intervention de John Cummings, passant paisiblement devant une file résignée. Les autres hommes avaient repris la route de La Oroya. Même l'avion était là, un beau Fokker presque neuf. Seulement, on annonçait tous les vols, sauf

le leur. Il faut dire qu'il n'avait encore qu'une heure et demie de retard. Dans un pays comme le Pérou, c'était une brouille. Le haut-parleur annonça l'arrivée du vol Air France 217 en provenance de Paris, Pointe-à-Pitre, Caracas et Bogota. Avec trois minutes d'avance sur un vol de douze mille kilomètres et trois escales. Ce n'était pas la première fois qu'il notait la ponctualité d'Air France. À en faire pâlir les Suisses de jalousie ! Un 747 d'Air France venait d'atterrir, lui à l'heure, venant d'Europe... Vexant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

— Est-ce que je sais, moi ? fit John Cummings. Une panne, une grève, le pilote en train de dessaouler. Ou ils attendent un copain qui arrive de loin. *Take it easy*. On a encore de la marge.

L'Américain se replongea dans ses bandes dessinées. Malko en profita pour appeler le général San Martin. Ce dernier était déjà au courant de la bagarre sur la Carretera Central et des massacres de la Cité Universitaire.

Un haut-parleur annonça soudain :

— Le vol numéro 764 à destination de Tingo Maria est annulé !

Malko sauta au plafond. Il retrouva John Cummings dans la salle des Opérations, en train de discuter avec le superviseur, une fille ravissante aux seins énormes.

— C'est le mauvais temps, fit laconiquement l'Américain. Il pleut des cordes à Tingo Maria.

— Mais ça n'empêche pas un avion d'atterrir ! protesta Malko.

— Dans les pays civilisés, non. Ici, oui. Quand vous verrez la piste de Tingo Maria, vous comprendrez. Encaissée entre des collines couvertes de jungle, trop courte, ni radar, ni balise radio. Et pour finir cinq cents mètres d'herbe. Alors, même bourrés de *pasta*, les mecs n'y vont que si le soleil brille. Ça coûte cher un Fokker.

— Mais alors...

— Écoutez, fit John Cummings, pour l'instant, nos types viennent juste de dépasser La Oroya. Ils en ont encore pour six bonnes heures. S'il n'y a pas d'éboulements sur la route.

— Ils vont bien finir par arriver à Tingo Maria, objecta Malko. Et Manuel Guzman n'a sûrement pas prévu de s'y attarder longtemps.

John Cummings eut un sourire ironique.

— Guzman, non. Mais le ciel n'aime pas les subversifs... Parce que si nous ne pouvons pas atterrir, eux ne peuvent pas décoller... Ils sont coincés. Car les vols clandestins demandent encore plus de visibilité... J'ai eu la météo. Il y en a comme ça pour deux ou trois jours minimum.

— Qu'est-ce que vous suggérez ?

— On prend la route. Tranquilles. Je ramasse quelques-uns de mes mecs au passage à La Oroya et on se pointe à Tingo. Là, grâce à mes

copains, on les retrouve et on les baise. OK ?

— Bien, fit Malko.

Mais ils perdaient l'avantage de la surprise. Et ils allaient se mettre dans la gueule du loup. Pourtant il ne voyait pas d'alternative. Manuel Guzman était piégé à Tingo Maria. Pas question d'aller en Colombie par la route. Retourner sur Lima représentait trop de risques et pour se rendre au Brésil, au Paraguay ou en Argentine, il fallait traverser l'impénétrable Amazonie.

Seulement, à Tingo Maria, le chef du Sentier Lumineux comptait des alliés puissants qui rendaient sa capture un jeu à très haut risque...

Un énorme Volvo semi-remorque surgit du brouillard, pleins phares, roulant sur sa gauche pour éviter les éboulements, et frôla la Range-Rover, la forçant à une brusque embardée à droite. Heureusement que le brouillard épais et glacial dissimulait ce qu'il y avait en contrebas de la route...

— *Motherfucker !* explosa John Cummings, accroché au volant.

La roue avant droite de la Range plongeait dans un trou énorme et tout le châssis grinça. Déjà un autre camion surgissait, les éblouissant. Ils allaient à vingt à l'heure, Malko et John Cummings la tête dehors pour essayer de voir ce qui restait de la route : de rares vestiges de goudron perdus dans un marécage de boue, avec quelques plaques de neige. Ils achevaient de grimper le col de Ticho, à plus de cinq mille mètres, en plein milieu des Andes. À l'arrière, les quatre hommes de John Cummings, matelassés de papier journal pour se protéger du froid, grelottaient en se repassant une bouteille de pisco qu'ils vidaient à même le goulot. Les phares éclairèrent soudain le vide. John Cummings écrasa le frein.

— *Shit, shit and shit !*

Il sauta à terre, suivi de Malko, frigorifié lui aussi.

L'air était glacial et rare. Au bout de quatre pas, Malko avait le vertige. John Cummings l'avertit :

— On est à 5 200 ! Si on court, oh tombe... C'est le *soroche*(34). On va bientôt redescendre.

Après avoir examiné la route effondrée, il reprit le volant avec précaution. Derrière, un camion s'impatenait à grands coups de klaxon. Depuis Lima, la route était défoncée presque en permanence interdisant de rouler vite. Un seul barrage de police à Chosica, plutôt mou, qui se contentait de vérifier les papiers de la voiture. Pas de fouille, pas de soldats. Quelques ponts détruits à la dynamite sur l'amorce de routes secondaires... Ils passèrent le long d'un chantier où des ouvriers travaillaient sur une énorme conduite. John Cummings la désigna à Malko.

— Attentat par le Sentier. Il y a une semaine...

Cela le fit repenser à Manuel Guzman. Le chef du Sentier Lumineux devait être arrivé à Tingo Maria maintenant. Pourvu qu'il ne soit pas déjà reparti. Le temps de faire venir une autre Range-Rover, ils n'avaient pu quitter Lima qu'à six heures du matin noyés dans les files de camions, escaladant les premiers contreforts des Andes. Cinq heures jusqu'à La Oroya, lugubre ville minière en pleine montagne. On ne se serait jamais cru en Amérique du Sud, mais quelque part en

Europe. Le temps de prendre quatre hommes frais et quelques caisses de munitions... Pas de déjeuner. Les hommes avaient acheté un énorme fromage qu'ils coupaient en cubes et arrosaient de pisco.

Ce qui inquiétait Malko, c'était le ciel bleu... Pourvu que le temps ne change pas à Tingo Maria.

Et puis cela s'était couvert. Peu à peu, les écharpes de brouillard s'étaient muées en une nappe épaisse et blanche, cachant les sommets andins. La température avait nettement baissé.

Malko frissonna, et refusa un morceau de fromage.

Bientôt, ils allaient redescendre, vers le versant amazonien, toujours dans le brouillard...

À Tingo Maria, cela n'allait pas être facile ; Malko ne disposait que d'un allié : Oscar Huancaya, le *Narco* débiteur du général San Martin.

Dans sa poche, il y avait aussi la page du carnet de Felipe Manchay, le journaliste assassiné.

Avec le numéro de téléphone de Frejolito, son pourvoyeur de cocaïne. Pourvu qu'il soit coopératif...

Le brouillard commençait à s'effiloche. Découvrant une plaine immense à plus de quatre mille mètres. L'Altiplano, avec les premiers lamas, très dignes avec leur long cou. Miracle, la route s'améliora ; mais le froid était toujours aussi vif. John Cummings arriva à passer la cinquième et fila à plus de cent à l'heure. Malko contemplait le ciel immaculé, plein d'inquiétude. Ils étaient encore loin de l'Amazonie.

Ce n'est que trois heures plus tard, qu'ils commencèrent à descendre. Après un tunnel interminable la jungle leur jaillit à la figure, avec les premières gouttes de pluie.

— Vous voyez ! triompha John Cummings, il pleut.

L'horreur recommença. Les trous, les éboulements ; parfois il n'y avait qu'un mince ruban de goudron intact disputé par tous les véhicules zigzaguant au risque de se heurter de front. La route suivait un torrent encaissé, descendant rapidement. Les quelques gouttes de pluie se transformèrent peu à peu en un épais rideau gris masquant le paysage. Bientôt, on ne vit plus rien que le goudron et la boue.

John Cummings regarda sa montre.

— Encore quatre heures !

* *

*

— Nous arrivons bientôt, annonça l'Américain.

Depuis une demi-heure, la route étroite contournait une montagne recouverte de jungle, sans le moindre signe de vie. Sous la pluie battante, on ne voyait même pas le sommet des collines. Temps totalement bouché. Quelques campesinos se hâtaient à pied ou dans

de vieilles guimbardes. Ils traversaient un hameau de temps à autre. Toujours pas le moindre barrage. John Cummings stoppa, bloqué par un bus en ruine déchargeant des passagers. Il montra à Malko une plaque lépreuse sur la colline.

— Vous voyez ? C'est une plantation de coca... Il y en a des centaines comme ça, un peu partout. Cinquante mille hectares. De petits producteurs qui font deux ou trois kilos de *pasta* à chaque récolte.

Ils repartirent. Un peu plus d'animation. Quelques kilomètres plus loin, John Cummings s'arrêta en face d'un bâtiment bas en tôle ondulée, en contrebas de la route. Une sentinelle veillait dans un mirador en bois et un grand panneau annonçait : *UMIPAR. TINGO MARIA 64^e groupe.*

— C'est la guardia civile locale, expliqua l'Américain. Je vais voir le commandant Carbuccia. C'est un copain, il a toujours des tuyaux.

— Demandez-lui s'il peut nous conduire chez Oscar Huancaya.

Malko attendit dans la Range. Les paysans à pied faisaient un prudent détour en passant devant la sentinelle qui devait avoir la détente facile. Cela lui rappelait le Vietnam, le Salvador, avec ce paysage magnifique, noyé d'humidité et de chaleur. La chemise lui collait aux omoplates. On avait l'impression que la pluie ne cesserait jamais. Enveloppés dans leur poncho, les campesinos ne semblaient pas s'en apercevoir. John Cummings revint.

— Ils l'ont vu passer, fit-il avec son laconisme habituel.

— Qui ? Guzman ?

— Non. Jésus Herrero.

— Où est-il ?

L'Américain eut un geste vague, montrant les collines désertes couvertes de jungle.

— Quelque part là-dedans. Il a une hacienda en pleine jungle. Il faudrait un hélicoptère pour s'y rendre, mais avec le temps, c'est fichu. On va se débrouiller autrement.

— On connaît le terrain clandestin qu'il utilise ?

John Cummings éclata de rire.

— Si on n'a pas un tuyau, on ne saura jamais rien... Des terrains, il y en a plusieurs dizaines dans un rayon de cent kilomètres. Trois cents mètres défrichés sur la jungle dans une zone à peu près plate, entre deux collines. Avec quelques bidons de pétrole pour baliser.

« On y arrive par des sentiers minés, piégés par les *Narcos*. Ils ont même des mitrailleuses lourdes. Encourageant.

— Et Oscar Huancayo ?

— Il dit que c'est trop tard ce soir. Demain matin il m'a promis une voiture pour y aller.

— Il n'y a personne d'autre ?

— Je ne vois pas, fit l'Américain. À cette heure-ci...

Ils tournèrent à gauche avant d'arriver à un vieux pont métallique. Rien qui ressemble encore à une ville. Au bout d'un sentier, en pleine jungle, ils débouchèrent sur un décor de cinéma ! Un hôtel tout en bois, sur pilotis, entouré d'une large galerie, isolé dans une jungle superbe ; quelques bungalows, tout autour, achevaient de pourrir. L'écriteau annonçait : HÔTEL TURISTAS.

Sûrement la perle de l'Amazonie...

L'employé derrière son desk semblait totalement abruti. L'hôtel ne comptait apparemment que peu de clients. Malko se retrouva dans une chambre éclairée par un rond de néon blanchâtre, avec un grillage empêchant les plus gros insectes d'entrer. Il ressortit et s'accouda à la balustrade du « lobby » ouvert à tous vents ; la pluie tombait toujours, régulière et les nuages couvraient les collines avoisinantes. Avec ce temps, pas d'avion. Et ça n'avait pas l'air de se lever. John Cummings apparut. Il avait laissé son M 16 dans sa chambre, se contentant d'un modeste « 45 » sous son blouson.

— Vous voulez aller en ville ?

— J'ai quelqu'un à contacter, dit Malko. Je vais l'appeler.

L'antique appareil à manivelle semblait prêt à se désintégrer.

Malko demanda son numéro. Une voix rêche lui répondit :

— *Buenos ! Quien habla ?*

— *Frejolito ?*

— *Si.*

— *Soy un amigo de Felipe.*

— *Que Felipe ?*

— *Manchay, El periodista.*

— *Ah. Bien. Que tal ?*

Un peu plus chaleureux :

— Je veux vous voir.

— *À Las Malvinas. Dans un quart d'heure. Hasta luego !*

Il avait raccroché...

— *Las Malvinas*, vous connaissez ?

John Cummings fronça les sourcils.

— Ouais, c'est une gargote au bord du fleuve. Dans « Chicago », le quartier des drogués. Je vais vous déposer, vaut mieux que vous y alliez seul. Vous avez votre Taurus ?

Il l'avait. Avec cette fois, une boîte de cartouches prise à La Oroya. Ils s'installèrent dans la Range-Rover, cahotèrent jusqu'à la route principale, tournant avant le pont métallique sur la rivière. Tingo Maria se composait en tout de trois rues parallèles d'un kilomètre de long, et d'un certain nombre de transversales allant de la rivière aux premiers contreforts des collines couvertes de jungle. De l'autre côté de la rivière, c'était l'aéroport.

Seule la rue principale, l'Avenida Benavidès, était asphaltée, bordée de maisonnettes, de petits bâtiments en bois et en tôle, style western, de commerces divers, dont les étalages débordaient largement sur les trottoirs. Les bâtiments les plus modernes étaient des banques. Une tous les deux cents mètres... Devant le poste de police, on avait construit un rempart de sacs de sable avec des meurtrières. Plus loin, un immeuble avait été éventré par une bombe. Quelques maisons s'égaillaient dans la jungle jusqu'à la naissance des collines.

— Ici, annonça John Cummings, on vend plus de Toyota que dans n'importe quelle ville du continent sud-américain. L'argent de la cocaïne...

Et pourtant cela ne payait pas de mine. Les rues boueuses, avec de grandes flaques d'eau, les baraques lépreuses, les visages abrutis. John Cummings arrêta Malko devant une sente filant vers le fleuve.

— *Las Malvinas*, c'est là-bas, au bout. Je vous attends.

Même Budget n'existait pas à Tingo Maria, en dépit de la densité de son réseau. On était au bout du monde. Malko s'engagea dans le chemin.

Une mince bande de végétation séparait les dernières maisons de Tingo Maria du rio Huailaga, un véritable torrent. Un quatre-quatre passa, bondé de soldats casqués, FAL au poing, cahotant lentement dans les fondrières de l'Avenida Benavidès.

Longeant un mur aveugle, Malko atteignit la guinguette, trempé en quelques secondes par la pluie tiède. Une douzaine de consommateurs étaient attablés, protégés par un toit de tôle. Il les examinait, cherchant qui pouvait être Frejolito, lorsqu'une voix demanda derrière lui :

— *Amigo de Felipe ?*

Il se retourna et se heurta à des lunettes Ray-Ban réfléchissantes. Derrière, il y avait un petit bonhomme au crâne rasé, au visage ovale très brun, avec une seule grosse dent au milieu d'une bouche distendue... Le torse était serré dans une saharienne beige. Il se tenait très droit, ressemblant à un canon de fusil tant il était maigre...

— Frejolito ?

— *Si*.

Ils se retrouvèrent devant deux bières, avec une vue imprenable sur un tas d'ordures. À cause des lunettes, impossible de voir l'expression de Frejolito. Malko attaqua.

— Mon ami Felipe m'a dit qu'à Tingo Maria, vous connaissiez tout le monde et que si j'avais besoin d'un service...

— *Como no !* fit le bonhomme. Comment va Felipe ?

— Bien, dit Malko.

D'un certain point de vue, il ne pouvait aller mieux. Frejolito alluma une cigarette et demanda, adoptant le tutoiement péruvien :

— Si tu veux quelque chose, il faut revenir ce soir, vers dix heures, je n'ai rien maintenant. C'est toujours cent mille soles le gramme, ajouta-t-il, mais ce n'est pas de la *bambeada*.

— Bien, dit Malko.

— Combien tu veux ; vingt, trente, plus ?

— Trente, fit-il pour l'appâter un peu.

Frejolito approuva et tendit la main :

— Donne-moi un million de soles maintenant.

Malko lui glissa discrètement un billet de cent dollars roulé comme une cigarette que Frejolito empocha avec un sourire qui mit en valeur sa dent unique.

— Ce soir, dit-il, tu viens chez moi. C'est là-bas, le long de la rivière. Tu demandes. Tout le monde me connaît...

Il était déjà debout. Malko le rattrapa.

— Est-ce que tu sais où se trouve l'hacienda de Oscar Huancayo ?

Le torse maigre parut encore se ratatiner.

— Oscar Huancayo, répéta lentement Frejolito. Je ne sais pas s'il est ici. On ne le voit pas comme ça. Tu le connais ?

— Nous avons des amis communs, dit Malko.

— Ah bon, fit Frejolito. C'est à une heure de route dans la forêt, mais si tu n'es pas annoncé, c'est dangereux. Ses pistoleros sont très nerveux...

— Il a le téléphone ?

— Le téléphone ! Non. Mais la radio. Seulement, je ne sais pas comment le joindre. Je peux me renseigner.

— Et Jésus Herrero, tu le connais ?

Frejolito exhiba de nouveau sa dent unique dans un sourire servile et intrigué :

— Pourquoi as-tu besoin de moi, si tu connais tous ces gens-là ?

— Ce n'est pas la même chose, dit Malko évasivement. Sais-tu si Herrero se trouve à Tingo Maria en ce moment ?

— Je vais essayer de te le dire ce soir. *Hasta luego !*

Il s'éloigna sur le sentier longeant le torrent, suivi par un chien errant qu'il chassa d'un coup de pied. Malko regagna le « centre ». La nuit tombait. Des gens aux faciès inquiétants traînaient partout, éclairés par la lueur crue des lampes à acétylène des marchands ambulants.

La pluie s'était arrêtée, mais le ciel restait obstinément bouché. Aucun avion ne pouvait se poser. Tant mieux.

La chaleur tombait sur les épaules comme une chape de plomb et l'humidité montait du sol spongieux en une sorte de brouillard. Une musique tonitruante sortait de la boutique d'un marchand de cassettes : la cumba tropicale. Pataugeant dans la boue, il retrouva un peu plus loin dans l'Avenida Benavides la Range-Rover où John

Cummings grillait une cigarette en face d'un *ambulante* vendant de la *chicha* (35) signalé par une orchidée en papier, fixée au bout d'un long bâton.

— Alors ?

Malko lui résuma sa visite. L'Américain semblait sceptique.

— Ce sont des types dangereux. Si on ne trouve pas une information précise, on n'aura rien. J'ai promis mille dollars au commandant de l'UMIPAR s'il me trouve le terrain avec lequel travaille en ce moment Herrero. Ils en défrichent sans cesse de nouveaux, par précaution. On l'attendra et on se le paiera.

— Et chez lui ?

— Il a au moins soixante-dix types armés avec des mitrailleuses. Plus une voie d'accès piégée... Si le temps se levait, les militaires nous fileraient un hélicoptère. Contre des dollars, bien entendu... Là, on pourrait faire une opération surprise. Seulement, la météo est mauvaise. De la flotte, encore de la flotte.

Quand ils atteignirent l'hôtel, ça s'était remis à tomber : un rideau gris cernant la véranda du *Turistas*, bientôt invisible dans l'obscurité. La « salle à manger » avait été installée en plein vent sur la galerie extérieure. Les hommes de John Cummings y étaient déjà, s'empiffrant de *tamales*(36) en silence. L'Américain s'assit avec Malko.

— Je vous conseille l'omelette, dit-il, c'est tout ce qu'il y a de bouffable. Avec beaucoup de pisco-sour pour faire passer.

Malko enrageait de savoir que Manuel Guzman se trouvait à quelques kilomètres de lui. Seulement, entre Tingo Maria et la civilisation il y avait les Andes... Dès la nuit tombée, la sensation d'éloignement était encore plus oppressante avec la jungle qui venait mourir au pied de l'hôtel. À part eux, il n'y avait qu'un couple installé un peu à l'écart dans un coin sombre.

Ils avaient presque fini leur omelette quand le garçon arriva en bredouillant :

— Téléphone, señor...

Ils se levèrent tous les deux. Malko arriva le premier à l'appareil antédiluvien décroché et posé sur le bar.

— Allô ?

— *Señor Linge* ?

Il fut stupéfait. Qui connaissait son nom à Tingo Maria ?

— *Si*.

— Il faut que vous soyez parti demain matin, fit une voix en anglais avec un fort accent espagnol.

— Pourquoi ?

— Pour votre sécurité, Señor, fit la voix, avant de raccrocher.

Malko remit sur son crochet le récepteur d'où sortait un petit grésillement. Indifférent, l'employé du *Turistas* regardait tomber la pluie sur l'obscurité totale de la jungle. Il retourna à la table, mit John Cummings au courant. L'Américain eut un sourire en coin, pas vraiment surpris.

— Ça prouve deux choses. D'abord que les nouvelles vont vite. Ensuite, que nous gênons...

Le garçon apporta d'énormes morceaux de mangue et des cafés à la couleur bizarre. Malko n'avait pas encore digéré son coup de téléphone.

— C'est Jésus Herrero, vous pensez ?

— Qui voulez-vous d'autre...

— Qui a pu le prévenir ? demanda-t-il.

John Cummings entreprit de se curer les dents.

— Votre Frejolito. Ou le commandante Carbuccia de l'UMIPAR. Ou le gars du téléphone. Ou un gosse dans la rue... N'importe qui. Ici, c'est le bout du monde. Pas d'étrangers. On sait tout. Tiens, le couple qui est là ? Le gros moustachu et la petite Indienne. Il l'a ramenée de Pucallpa et lui a promis de l'emmener à Lima. Lui, c'est un trafiquant de produits pour les *Narcos*. Il vend de l'acétone et de l'acide chlorhydrique. C'est une femme de chambre qui me l'a dit. Ici, les *Narcos* sont tout-puissants, parce qu'ils ont le fric. Et ils tuent.

Chaque semaine, le rio Huallaga charrie un ou deux cadavres. Des gens qui n'ont pas été corrects. Alors, les mouchards font du zèle...

L'année dernière, des Colombiens ont exterminé toute une famille – treize personnes – pour le détournement d'un kilo de *posta*... Alors quand les « narcos » posent des questions, les gens d'ici répondent vite et poliment. Parfois, ils donnent même la réponse avant la question.

— On n'aura jamais les informations ! conclut Malko découragé.

— Si, le commandante Carbuccia de l'UMIPAR va bientôt être muté. Il a besoin d'argent. Si vous offrez assez de dollars à votre « Frejolito », il jouera peut-être sa vie à pile ou face. Mais le plus sûr pour nous aider, c'est le copain du général San Martin : Oscar. Lui, il est de la même trempe que Jésus Herrero et il a peut-être un vieux compte à régler avec lui.

— Je vais voir Frejolito ce soir.

L'Américain fit la grimace.

— Attention, la nuit, Tingo, c'est dangereux. Surtout qu'on doit être surveillés. Je vais vous donner des « baby-sitters » qui connaissent le coin. Les miens sont crevés.

Il se leva et se dirigea vers le téléphone. Puis, il vint se rasseoir.

— Tout est en ordre.

Un quart d'heure plus tard, une camionnette en mauvais état s'arrêta devant l'hôtel, avec deux hommes à bord, plus que patibulaires. John Cummings alla à leur rencontre. Ils eurent un bref conciliabule et il dit à Malko :

— Ce sont deux flics de l'UMIPAR. Ils vous emmènent, ils veilleront sur vous.

Malko les aurait plutôt pris pour des *Narcos*. Il monta dans la cabine et un des deux hommes s'installa sur le plateau, en plein vent. Direction Tingo Maria.

Dans la rue principale, il ne restait plus que les *ambulantes* et quelques silhouettes furtives.

Le conducteur tourna dans le sentier longeant le fleuve et stoppa au beau milieu d'une mare, désignant à Malko une maison isolée où de la lumière filtrait d'une porte ouverte.

— *Es aqui !*

Malko partit à pied, enjambant des silhouettes adossées aux arbres ou aux murs, le regard fixe, comme en catalepsie. Des drogués bourrés de *pasta*. Certains dormaient, à plat ventre, assommés. D'autres tendaient une main timide. Une silhouette de cauchemar jaillit devant Malko d'un coin d'ombre.

Un grand barbu, les yeux fous, le torse squelettique et nu, s'appuyant sur une canne, avec une bouche qui lui mangeait tout le visage, un grand couteau passé dans la ceinture. Bredouillant d'une voix inaudible et pressante une demande à la fois servile et menaçante. Malko lui abandonna un dollar et l'autre se fondit dans l'obscurité. « Chicago », c'était l'enfer de Tingo Maria. Dans tous les bouges avoisinant les drogués les plus pauvres venaient fumer la *pasta*, la pâte marron obtenue avec les feuilles de cocaïne. Une horreur qui transformait n'importe qui en déchet, mais ne coûtait que quelques *soles*. Quand un drogué était au bout du rouleau ses copains le poussaient tout simplement dans le rio Huallaga.

Comme ça, pas d'ennuis avec la police.

Il trébucha. Un homme était allongé au milieu du sentier. Mort ou drogué. Il se retourna, aperçut deux silhouettes qui le suivaient à distance. Ses anges gardiens de l'UMIPAR.

Il arriva devant la maison et par l'ouverture, aperçut une cour intérieure minable, style patio, avec quelques tables et une vieille femme dans un coin. Elle vint vers lui quand il entra. Édentée. Horrible.

— *Sehor Frejolito ?* demanda Malko.

— *Si ! Si ! Por aqui.*

Elle trotтина vers une autre porte, Malko sur ses talons. Cela sentait

le gaillon rance, mêlé à une odeur fade : la *pasta*. Un couple, allongé sur un matelas, fumait dans un couloir. Malko pénétra dans une pièce où un éclairage mauve permettait tout juste de distinguer les silhouettes. Quelques tables et surtout des canapés improvisés faits de coussins et de vieilles banquettes de voitures.

Le crâne poli de Frejolito surgit de l'ombre, avec un sourire édenté et obséquieux.

— *Que tal !*

Abrazo, bière. Puis l'immonde se pencha vers Malko.

— Tu as envie de te détendre, amigo ?

Sans attendre la réponse il se leva, entraînant Malko dans un couloir minable, jusqu'à une pièce meublée uniquement de bats-flancs. Une douzaine de fillettes à la peau cuivrée, vêtues de slips en strass, fumaient ou jouaient aux dominos en écoutant des salsas. À la vue de Malko, deux se dressèrent et entreprirent une danse du ventre presque parodique, secouant leur petite poitrine à peine nubile. Frejolito mit une main sur l'épaule de Malko.

— Ce sont des réfugiées. Elles ont dû fuir leurs fermes à cause des Senderos. Je les aide un peu.

Une des « danseuses » s'approcha de Malko, et d'un geste effronté, glissa une menotte vers son entrejambe, en se tortillant lascivement. Il se dégagea.

— Merci, dit-il, je ne suis pas venu pour cela...

— Dommage, fit Frejolito. Elles sont très gentilles.

Ils regagnèrent la salle commune où Frejolito tendit à Malko une banane.

— Tiens, tu me dois encore deux millions de soles. Ou deux cents dollars.

Devant la surprise de Malko, il écarta la peau de la banane et celui-ci aperçut un sachet de plastique bleu glissé dans la pulpe.

— Comme ça, tu peux la transporter, dit-il. C'est de la meilleure qualité. Comme pour Felipe.

Malko lui donna deux billets de cent dollars.

— Et pour Jésus Herrero ? demanda Malko. Tu t'es renseigné ?

Le Péruvien frotta son crâne chauve avec une grimace.

— Oui, mais ce n'est pas facile. Le *Capac*(37) Herrero est un homme très puissant et très dangereux. Mais je crois que je pourrai t'aider.

— Comment ?

— Un ami viendra te voir demain à l'hôtel. Vers neuf heures. Pour cent mille soles, il peut te conduire chez Jésus Herrero. Attends-le à l'extérieur, là où on mange. Je lui ai dit comment tu étais. Il viendra de ma part.

— Bien, fit Malko, *Adios*.

Il avait hâte de quitter cette ambiance odieuse. Il se retrouva dans

la nuit moite, pataugeant dans le sentier sombre, accompagné par le fracas du torrent. Ses deux anges gardiens attendaient un peu plus loin, accroupis contre un mur. Après lui avoir demandé s'il voulait se rendre ailleurs, ils reprirent la route du *Turistas*. À part « Chicago », il n'y avait plus aucune animation dans Tingo Maria, comme si un couvre-feu, avait été imposé.

Il continuait à bruiner, augmentant l'humidité ambiante. La pesanteur de la jungle obscure toute proche finissait par être oppressante. Dans le lointain, quelques coups de feu claquèrent, un des policiers de l'UMIPAR se retourna, l'air soucieux.

— *Subversivos !*

Malko grimpa le perron de bois du *Turistas*. Personne en vue. Il alla à la chambre de John Cummings.

Elle était éclairée, mais vide. Il se rendit à la réception. L'employé avait vu l'Américain s'éloigner à pied, après un coup de téléphone. D'ailleurs, sa Range était là. John Cummings avait peut-être retrouvé quelqu'un sur la route de Huanuco à une centaine de mètres. Malko attendit une demi-heure près d'un *pisco-sour* puis décida de se coucher.

Rentré dans sa chambre, il cala la porte de bois avec une chaise, posa le Taurus, chien relevé et, après avoir jeté un coup d'œil aux draps, s'étendit tout habillé sur le lit jumeau.

Il eut du mal à s'endormir. Il se sentait mal dans cette ville sans loi, cernée par la *selva* sans limites et avait hâte d'être au lendemain matin pour rencontrer Oscar Huaneayo, l'ami du général San Martin.

De gros nuages gris flottaient, accrochés au sommet de la colline voisine, puis se détachaient, filant paresseusement le long de la vallée. Il pleuvait toujours une pluie fine et persistante et le plafond ne devait pas dépasser trois cents mètres. Malko tendit l'oreille. Pas le moindre bruit d'avion ou d'hélicoptère.

Il fit le tour de la galerie et alla frapper à la chambre de John Cummings. Pas de réponse. Il entra. Le rond de néon brûlait toujours et le lit n'avait pas été défait... De plus en plus bizarre. À moins que l'Américain n'ait décidé de coucher en ville. Il trouva ses quatre sbires en train de se goinfrer, indifférents. Eux non plus ne savaient rien et semblaient d'ailleurs s'en foutre. Pas plus de succès à la réception.

Il tourna la manivelle de téléphone et demanda un numéro à Lima. Il était huit heures du matin. Par miracle, dix minutes plus tard, il obtint le général San Martin et résuma la situation.

— Allez voir mon ami le général Goritti, qui est à la tête du commando Politico-Militaire près de l'aéroport, c'est un ami, conseilla le vieux général. Il vous aidera. Et n'oubliez pas Oscar. Il me doit beaucoup. Remettez-lui la lettre en main propre. Je...

Malko ne sut jamais ce qu'il allait dire. La communication fut

coupée.

Il retourna dans sa chambre, prit le Taurus et gagna la galerie extérieure où les quatre gorilles de John Cummings se bourraient toujours de bananes, de café et de *tamales*.

— Qui est le chef ? demanda-t-il.

Un grand aux joues creuses et aux yeux très enfoncés, noirs comme du jais se leva.

— C'est moi, *Señor*, Francisco.

— « Loco » Francisco(38), ajouta le plus jeune avec un ricanement heureux.

— Francisco, dit Malko, prends la Range et va voir en ville si tu ne trouves pas le señor Cummings.

L'autre se leva aussitôt.

— *Como no !*

La disparition de l'Américain commençait à inquiéter Malko. Francisco revint après avoir été chercher les clefs de la Range et s'arrêta près de sa table.

— *Señor*, j'envoie Ruben. Il désignait un petit gros. Filadelfo et Gonzalo restent avec moi.

Couvé par les trois gorilles, il s'installa seul pour son petit déjeuner, non loin du couple de la veille au soir qui roucoulait, la main dans la main. Quelle drôle d'idée de passer une lune de miel au *Turistas !* Malko observait l'Indienne en robe de coton imprimée, excitante avec ses seins pointus et sa croupe bien marquée. Une bonne petite salope tropicale. Elle croisa son regard et lui adressa un sourire timide.

Intercepté par son Jules, le moustachu adipeux. Il se pencha sur elle et lui adressa une remontrance à voix basse. Puis, le ton monta. Et, soudain, le Don Juan lui allongea une claque retentissante. Sous le choc, l'Indienne bascula en arrière, entraînant sa chaise ! Un des garçons qui arrivait avec une omelette fit un faux pas, dérapa, et s'étala avec son plateau sur le sol de bois sombre. Fou de rage, le moustachu se dressa d'un bloc et marcha vers Malko, proférant ce qui semblait être des menaces.

D'un seul élan, les trois gorilles de John Cummings se levèrent, la main sur leurs armes. Malko voulant éviter de faire une veuve, se leva à son tour, souriant.

Dans son mouvement, il aperçut, par-dessus l'épaule du moustachu, un homme qui marchait dans la jungle entourant l'hôtel à une cinquantaine de mètres de là. Il tenait à bout de bras une sorte de bâton et une corde. Ce devait être le messenger envoyé par Frejolito. Malko lui adressa un signe de la main et concentra son attention sur le moustachu qui, ayant raflé une machette servant à découper les ananas sur la table voisine, se préparait à l'éventrer.

— *Señor...* commença-t-il.

Un sifflement strident lui fit tourner la tête. Francisco tendait le bras vers l'homme que Malko avait aperçu dans la jungle. Ce dernier avait une attitude étrange. Au lieu de se diriger vers l'hôtel, il restait sur place, faisant tourner au-dessus de sa tête le bâton qu'il tenait auparavant à la main... Soudain, celui-ci se détacha, filant vers le ciel.

Avec un ensemble touchant, les trois gorilles plongèrent par-dessus la rambarde de bois, vers la végétation entourant la galerie en contrebas. L'un d'eux avait déjà sorti son pistolet.

Malko regarda le bâton qui amorçait sa trajectoire descendante et comprit.

D'un bond, il passa à son tour par-dessus la balustrade du bar, retombant dans un massif épais, au moment où le bâton atterrissait juste à l'endroit qu'il venait de quitter.

Quelques instants plus tard, une explosion formidable secoua le *Turistas* et des débris de bois retombèrent autour de lui au milieu d'une épaisse fumée noire.

Le souffle dépouilla quelques arbres, brisant les grillages des fenêtres et la télévision. Malko se redressa en même temps que les gorilles. Ceux-ci couraient déjà vers le type à la fronde, agiles comme des singes. Il se joignit à eux, mais ils avaient une dizaine de mètres d'avance. Il y eut des cris, des coups de feu, une rafale, encore des cris. Puis le silence. Lorsqu'il arriva au bord de la rivière cent cinquante mètres plus loin, il vit un cadavre à plat ventre, le dos criblé d'impacts, fièrement entouré par les trois pistoleros. L'un d'eux envoya un coup de pied au corps, le retournant. C'était un *Chulo*, très jeune, à l'expression étonnée. Il avait encore, enroulée autour du poignet droit, la fronde improvisée faite d'un morceau de chambre à air avec laquelle il avait expédié sa cartouche de dynamite...

Une colonne de fumée mêlée de flammes montait du *Turistas* en train de brûler comme une allumette.

Malko se précipita vers l'hôtel. Des employés s'affairaient avec des seaux d'eau et un tuyau d'arrosage, les extincteurs étant inconnus. Il n'y avait plus une chaise, ni une table, les chambres donnant sur ce côté-là étaient éventrées, le toit à moitié effondré et Malko se félicita d'avoir gardé sur lui la lettre pour Oscar. Des flammes montaient du plancher et d'une chose noirâtre, étendue dans les gravats : le moustachu irascible qui avait voulu le trucher. La jeune Indienne, elle, miraculeusement épargnée, se roulait par terre de l'autre côté du lobby, en proie à une bonne crise d'hystérie.

Le pressentiment de Malko s'était réalisé : elle était veuve, mais pas de la façon prévue.

Une vague de rage le submergea : Frejolito s'était bien moqué de lui... La réponse de ses adversaires ne s'était pas fait attendre. Brutale et définitive. Si seulement les gorilles de John Cummings n'avaient pas

massacré le lanceur de dynamite ! Il aurait pu les mener quelque part. La première chose à faire était de mettre la main sur Frejolito et le faire parler. La seconde, tout aussi urgente, de retrouver John Cummings.

Ses réflexions furent interrompues par une tornade hurlante. La veuve venait de s'agripper à lui, disant des mots sans suite, en *quechua*. Il repoussa les gorilles qui voulaient l'en débarrasser à coups de crosse et tenta de la calmer. Un des employés de l'hôtel s'interposa.

— Elle dit qu'elle ne sait pas où aller, qu'elle n'a pas d'argent, qu'elle ne connaît personne à Tingo Maria, expliqua l'homme. Elle ne parle que *quechua*.

Malko lui fourra deux billets de cent dollars dans la main et le chagrin de l'Indienne sembla diminuer très sensiblement...

Les employés, aidés par la pluie, maîtrisaient l'incendie, mais la partie sud du *Turistas* n'avait plus rien d'attrayant. Le gamin avait remarquablement bien visé. Malko alla à la réception.

— Qui va payer les dégâts ? gémit le propriétaire.

Malko n'eut pas le temps de répondre, interrompu par un cliquetis derrière lui. *Loco Francisco* braquait un colt sur son interlocuteur, l'air vraiment méchant. L'autre abandonna immédiatement toutes ses revendications. Soudain, une femme surgit du jardin en criant et en gesticulant. Malko dégringola les escaliers de bois dans sa direction suivi des trois gorilles. La femme criait toujours comme une sirène, montrant un écriteau à demi effacé où on pouvait encore lire « Piscina ».

Il franchit un portillon coupant une haute haie de végétation tropicale, des bananiers, des bambous. Effectivement, il y avait bien une immense piscine, avec une bordure en ciment qui s'effritait. Elle était vide. Enfin, pas tout à fait. Un corps gisait au fond, recouvert de quelques centimètres d'eau... D'après sa taille, cela ne pouvait être que John Cummings.

Malko descendit dans la piscine vide et s'approcha du cadavre.

L'Américain avait été assommé. La pluie avait lavé le sang, mais on voyait la masse grise du cerveau à travers les cheveux écrasés par le choc. Quelqu'un l'avait attiré dehors, sous un prétexte quelconque. Ses assassins n'avaient même pas pris la peine de retirer le colt accroché à sa ceinture...

Malko remonta sur le bord de la piscine, observé par les trois gorilles. Il vit *Loco Francisco* se signer discrètement.

Une voiture bleue de l'UMIPAR surgit dans un hurlement de sirènes. Il en émergea un gros homme aux cheveux clairsemés, l'air franc comme un cheval qui recule. Malko alla à sa rencontre :

— Vous êtes le commandante Carbuccia ?

— *Sì, sì.*

— Je suis l'ami de John Cummings.

— Ah ! Si. Où est-ce ?

— Ici, dit Malko.

Il le mena jusqu'à la piscine, le commandante de l'UMEPAR hocha tristement la tête devant le cadavre et bredouilla :

— Ça doit être un accident... Le *señor* Cummings buvait beaucoup. Il a glissé... et...

— Et celui qui vient de jeter une cartouche de dynamite sur moi faisait ça pour jouer, compléta Malko, ivre de rage.

Le policier eut une mimique signifiant que ce n'était pas une hypothèse à rejeter totalement... Ses hommes étaient descendus dans la piscine vide et remontaient le corps de John Cummings en ahanant. Malko en était malade. Venir mourir dans ce bled pourri. Il revoyait l'Américain avec sa gaieté, sa force tranquille et cynique. Maintenant, ce n'était plus qu'un paquet de chair inerte. Plus rien.

Pendant que le Commandante Carbuccia interrogeait le propriétaire de l'hôtel, la Range revint avec Ruben au volant. Ses amis le mirent immédiatement au courant et les quatre hommes allèrent entourer le corps de John Cummings. Le Commandante revint vers Malko, l'air soucieux, essuyant la pluie qui dégoulinait sur son visage.

— *Señor*, le *señor* Cummings m'avait renseigné sur certaines choses hier soir. Je crois que... Les gens que vous cherchez sont très forts, très dangereux... Il vaudrait mieux que vous repreniez l'avion pour Lima. Je ne peux pas assurer votre protection. Je ne voudrais pas que...

Il suait de trouille.

La pluie s'intensifia brutalement. Ils coururent sous la véranda pour s'abriter. On avait jeté une bâche sur ce qui restait du moustachu.

L'espace d'un instant Malko se demanda s'il ne ferait pas mieux de repartir. Puis, sa conscience professionnelle reprit le dessus. On ne laissait pas le travail inachevé... Le commandante de l'UMIPAR attendait en silence... Il se tourna vers lui.

— Commandante, John Cummings vous avait demandé de me conduire chez Oscar Huancayo.

— Oui, je crois, mais...

De nouveau, il suait la peur.

— Voulez-vous m'amener chez lui ? J'ai une lettre à lui remettre...

Le commandante lissa nerveusement ses cheveux trempés de pluie. Malko le plongeait visiblement dans un dilemme horrible.

— Je ne sais pas si le *señor* Huancayo...

— Moi, je sais, dit Malko. C'est le dernier service que vous puissiez rendre à votre ami John Cummings.

— Bien, fit le policier vaincu. Je vais vous y conduire moi-même, mais c'est un homme très difficile, très puissant.

— Moi aussi, dit Malko.

Il alla donner les ordres à *Loco* Francisco et les quatre gorilles montèrent dans la Range-Rover. Lui prit place dans la voiture bleue de l'UMIPAR dont les sièges étaient d'une saleté repoussante.

Cela sentait le cigare froid, l'urine et la *posta*. Un vieux riot-gun était jeté sur le siège arrière et les ressorts montraient leur nez partout, ils s'engagèrent lentement dans le sentier menant à la route de Huanuco. Malko regardait la jungle dégoulinante d'humidité défiler autour d'eux. La chaleur lourde se transformait en une bruine blanchâtre qui flottait autour des arbres. Ceux qu'il cherchait avaient décidé qu'il ne quitterait pas Tingo Maria vivant. Il n'avait aucun secours à attendre de Lima.

Frejolito l'avait trahi.

John Cummings était mort.

Il restait Oscar Huancayo, le *Narco*.

Au volant, le commandante Carbuccia conduisait sans un mot, son gros visage fermé. Mort de trouille. Malko se demanda soudain si ce n'était pas lui qui avait attiré l'Américain dans un guet-apens mortel.

Ils quittèrent la route principale pour un sentier qui aurait découragé une chèvre.

Au bout, il y avait le dernier allié possible de Malko.

Depuis un long moment la voiture de l'UMIPAR cahotait sur une route défoncée serpentant à flanc de colline. Tingo Maria avait disparu depuis longtemps et la jungle offrant toutes les nuances de vert ressemblait à un océan verdâtre, brumeux sous la pluie. Pas un village, pas une maison. Derrière, la Range suivait à distance respectueuse. Les essuie-glaces couinaient et la pluie redoublait, noyant les collines vertes d'un halo grisâtre. Le commandante de l'UMIPAR alluma un petit cigare et en offrit un à Malko qui refusa.

— Vous connaissez bien Oscar Huancayo ? demanda le Péruvien.

— Oui.

— Alors, vous n'avez plus de problème. Ici, à Tingo Maria, il est plus puissant que le Président de la République à Lima.

— Pourquoi ?

Le policier eut un rire amusé et frotta son pouce contre son index.

— C'est un des plus riches. Et c'est un caballero... Il vit comme un roi. Chaque mois, il fait venir un orchestre de Medellin ou de Caracas. Il est généreux aussi, ajouta-t-il avec un soupir. Tout le monde l'aime bien.

— Vous connaissez quelqu'un qui se fait appeler Frejolito ? coupa Malko.

— *Si, naturalmente !*

— Il travaille pour Oscar Huancayo ?

Le commandante éructa un borborygme méprisant.

— Frejolito ! Cette petite merde. Il n'oserait pas cirer les chaussures de Oscar Huancayo. Il vend de la mauvaise *posta* à de pauvres types qui en crèvent. C'est une ordure.

— Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

Il eut un geste découragé.

— Ici, la *pasta*, c'est l'industrie locale. On ne peut pas arrêter tout le monde...

La voiture cala sur une fondrière. Le Commandante jura, accusant le Seigneur de mœurs contre nature. Ils reculèrent pour bifurquer aussitôt dans un chemin un peu moins mauvais.

Soudain, au détour d'un virage, deux silhouettes surgirent de l'épaisse végétation bordant le chemin. Ils portaient des ponchos verts qui les faisaient se confondre avec la jungle, de grands chapeaux et des FAL.

Le commandante écrasa le frein et les guides s'approchèrent lentement, leurs fusils d'assaut braqués sur la voiture.

— On y est ! annonça le commandante.

Il mit le frein à main et sortit parlementer. Un des deux hommes avait une radio. Très vite, ils firent signe à Malko de venir. Il arriva, et montra la lettre, précisant de qui elle venait. L'un des gorilles communiqua l'information par radio. Il rendit finalement le document à Malko.

— Le señor Huancayo va vous recevoir, annonça-t-il. Roulez lentement. L'autre voiture doit rester ici.

Pas question de discuter.

Ils franchirent ensuite une sorte de chicane, surveillée par deux miradors dissimulés dans le feuillage. Sur l'un, Malko distingua le long tube d'une mitrailleuse lourde de 12.7. On était entre gens sérieux. Un peu plus loin, sur le bord de la piste, il aperçut une cabane avec cinq hommes qui jouaient aux cartes. La jungle était si épaisse qu'il était impossible de quitter la piste taillée au bulldozer. La protection de Oscar Huancayo était efficace.

La piste se termina abruptement sur une barrière blanche, impeccable. Derrière s'étalait une pelouse en pente douce entourant une grande demeure sur pilotis en bois sombre, cernée d'une galerie extérieure. Malko vit des hommes armés espacés le long de la barrière. Oscar Huancayo était apparemment un homme prudent. Le commandante s'essuya le front nerveusement et arrêta sa voiture.

— Bien, dit-il, je vais vous laisser là. Le señor Huancayo vous fera sûrement raccompagner.

Malko sortit de la voiture qui repartit comme si le Péruvien avait le diable à ses trousses. La Justice poursuivie par le Crime... Deux gardes s'avancèrent vers Malko et le fouillèrent. Ils confisquèrent le Taurus qu'ils posèrent sur une table de la véranda. Puis on lui fit signe d'entrer. Il pénétra dans une pièce aux murs clairs dont le centre était occupé par une énorme table en laque décorée avec piétement Louis XIV entourée de chaises en bois doré dont le dossier se terminait par deux têtes de bélier. Dans un coin, une commode en laque fauve enserrait l'équipement coutumier des isolés : magnétoscope et chaîne Akai avec un lecteur de disques à laser. Plus une batterie de radios.

Le mobilier moderne, de bon goût, signé Roméo, venait sûrement d'Europe.

— Bienvenue à Tingo Maria ! fit une voix de stentor.

Un homme venait d'ouvrir une porte. Monstrueux et comique à la fois. Oscar Huancayo devait peser plus de cent kilos. Sa graisse pointait à travers les trous de sa chemise mexicaine, sa ceinture semblait prête à lâcher et son cou retombait en plis gracieux sur son col.

Une moustache impeccable en guidon de vélo, presque plus de cheveux et d'étranges yeux gris-bleu pleins d'astuce.

Il se laissa tomber sur une des chaises-bélier et invita Malko à

prendre place en face de lui. Ses cuisses monstrueuses ressemblaient à des jambons.

— Merci de me recevoir, dit Malko. Notre ami commun m'a beaucoup parlé de vous.

Il lui tendit la lettre du général San Martin. Oscar Huancayo l'ouvrit et la lut avec attention avant de la replier et de la glisser dans la poche de sa chemise. Un serviteur entra, portant un attirail extraordinaire. Une cafetière en argent massif incrustée d'or ; avec un bouchon en malachite, et des gobelets en vermeil, le tout posé sur un plateau d'argent et d'or ! Devant l'expression de Malko, Oscar Huancayo se rengorgea, tandis qu'on leur versait le café.

— Superbe, n'est-ce pas ? Cela vient de Paris, des créations Roméo, comme la table, les chaises, presque tout ce qui est ici... Alors, comment trouvez-vous Tingo Maria ? enchaîna Oscar Huancayo d'un ton d'exquise courtoisie.

— Peu hospitalier, dit froidement Malko. J'ai failli être tué il y a moins d'une heure et un de mes amis a été assassiné hier soir...

Oscar Huancayo eut un battement de paupières réprobateur.

— Non ?

— Si ! dit Malko. Je regrette de n'avoir pu vous joindre hier soir quand je suis arrivé. Le général San Martin m'a dit que je pouvais compter sur vous...

— En effet approuva l'énorme Péruvien, en effet. « Pépé » est un vieil et fidèle ami. Nous avons lutté ensemble contre cette canaille de général Velasco. Un marxiste.

Il s'interrompt. Une voix sortait d'une des radios. Il la prit en main, murmura quelques mots, puis sortit de la pièce tout en parlant. Il revint quelques instants plus tard, s'excusa et remit la radio en place, le visage impassible, puis but un peu de café.

— Désirez-vous visiter ma propriété ? demanda-t-il. Je sais que le temps n'est pas fameux, mais...

Malko bouillait de rage. Le gros homme se moquait tranquillement de lui. Il se pencha en avant.

— Señor Huancayo, dit-il, je suis à Tingo Maria envoyé par le général San Martin, votre ami, pour mettre hors d'état de nuire un membre important du Sentier Lumineux. Il se trouve sous la protection d'un certain Jésus Herrero. J'ai besoin d'aide. Savez-vous où est Jésus Herrero ?

Oscar Huancayo eut un sourire désarmant.

— Bien sûr ! C'est mon voisin. Il possède une hacienda à quelques kilomètres d'ici. Une très belle propriété. Vous souhaiteriez le rencontrer ?

— Je doute qu'une entrevue arrange quelque chose. Jésus Herrero ne m'intéresse que dans la mesure où il a offert son aide à Manuel

Guzman afin de le faire sortir du Pérou. Je dois l'en empêcher puisque les autorités légales de Tingo Maria en semblent incapables.

Oscar Huancayo eut un nouveau battement de paupières.

— Je ne m'occupe pas de politique, dit-il, seulement de business. Cela donne plus de satisfactions. Je comprends néanmoins votre impatience. Seulement, mon ami Jésus Herrero est très puissant et n'en fait qu'à sa tête. D'ailleurs, il s'attend à votre visite...

— Comment cela ?

— C'est lui qui vient de m'appeler par radio. Le commandante Carbuccia l'a prévenu par déférence de votre présence dans mon hacienda.

C'était le comble ! Malko dissimula mal sa rage.

— Señor Huancayo, insista-t-il, vous n'avez pas répondu à ma question. Oui ou non, voulez-vous m'aider ? Ou dois-je faire appel à l'armée ?

Le gros Péruvien le regarda d'un air candide.

— L'armée ? Oui, ce serait une bonne idée, mais avec le temps qu'il fait, les hélicoptères ne peuvent pas voler. Et ils n'ont pas assez d'hommes pour intervenir contre Herrero. Il possède un armement lourd et des mines. De plus, c'est lui qui assure leur ravitaillement. Vous voyez que la situation n'est pas facile...

On frappa à la porte. Un homme pénétra dans la pièce et vint se pencher à l'oreille d'Oscar Huancayo. Celui-ci l'écoula, puis le congédia aussitôt et se tourna vers Malko.

— Venez, cher ami, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il souleva sa lourde masse et tangua jusqu'à la porte. Il était véritablement monstrueux... Ils se retrouvèrent sur la galerie dominant la pelouse et les chemins d'accès. La pluie fine tombait toujours. Une voiture bleue et blanche semblable à celles de l'UMIPAR était arrêtée devant la maison. Quatre hommes l'occupaient. La radio marchait, vomissant de la salsa. Oscar Huancayo les salua de la main.

— C'est la police ? demanda Malko, plein d'espoir.

Le Péruvien eut un bon sourire.

— Non. Ce sont les hommes de Jésus Herrero.

Il prit Malko par le bras et le fit rentrer à l'intérieur. Puis, il se rassit avec un lourd soupir et commença à se gratter l'entrejambe pensivement, faisant brinquebaler sa gourmette.

— Voyez-vous, dit-il enfin. Je suis dans une situation très difficile.

— Pourquoi ?

— Pépé San Martin est un ami très cher que je ne voudrais pas décevoir, expliqua le gros homme. Nous avons tant de souvenirs en commun. Une lettre de lui vaut pour moi de l'or. Il ne m'a jamais refusé un service...

— Et alors, où est votre problème ?

Énorme soupir, les yeux gris chavirèrent, dans une orgie de battements de cils.

— Jésus Herrero est aussi un de mes amis les plus chers. Nous sommes associés dans plusieurs opérations. C'est un partenaire loyal et plein de correction. J'étais au mariage de sa fille. Je suis le parrain de son enfant. Or, vous l'avez vu il vient de m'envoyer ses hommes. Pour que je vous remette à eux.

— Dans quel but ?

— Vous éliminer, bien sûr, précisa le gros homme. Vous le gênez et paraît-il, il vous a déjà averti. Jésus est un homme qu'il faut écouter, il ne parle jamais à la légère.

— J'ignorais que c'était lui, dit Malko.

— Vous auriez dû vous renseigner, reprocha le gros homme d'un ton paternel.

Hallucinant. Malko était au fond de l'Amazonie et la seule puissance réelle semblait être un *Narco* qui se moquait des lois, de la police et de l'armée, et qui dictait ses ordres à l'UMJPAR.

Oscar but encore un peu de café et reposa sa tasse bruyamment. Puis il fit glisser sa gourmette le long de son bras.

— Que feriez-vous à ma place ? demanda-t-il douloureusement.

Un comble ! Le regard franc du garçon qui ne sait pas mentir. Malko avait rarement rencontré une aussi répugnante canaille.

Le général San Martin choisissait bien mal ses amis.

— Que vous dicte votre conscience ? demanda-t-il.

Oscar Huancayo écarta les bras en un geste d'impuissance.

— Je suis écartelé ! Entre deux amis également chers. Seulement, je ne veux pas déclencher une guerre avec mon ami Jésus Herrero. Je ne peux même pas dire que je ne vous ai pas vu. Le commandante l'a déjà averti.

— Le commandante est censé travailler contre Herrero, souligna Malko, écoeuré.

— Eh oui ! reconnut Huancayo, mais il a trois enfants à l'université et une jeune *Chula* assez exigeante. Avec une solde de trois millions de soles, on ne fait pas grand-chose. Il faut lui pardonner. Je crois que Jésus Herrero lui a consenti quelques prêts d'honneur...

Malko se leva. Ses yeux dorés étaient striés de filaments verts et il retenait depuis un bon moment une furieuse envie d'étrangler Oscar Huancayo...

— Tout cela ne m'intéresse pas, dit-il. Puisque vous ne pouvez pas ou ne voulez pas m'aider, oubliez ma visite. Je me débrouillerai tout seul.

Oscar Huancayo lui adressa un regard vaguement ironique, tâta sa panse rebondie et se gratta de nouveau l'entrejambe.

— Vous êtes un homme décidé et courageux, fit-il d'un ton

faussement apitoyé. Ce serait stupide de terminer votre vie dans ce coin perdu. Attendez un peu.

Il empoigna une de ses radios et se mit à parler dedans à voix basse. Puis, il la plaça sur son socle avec un bon sourire.

— Patience, fit-il. Je vais faire quelque chose pour vous.

Quelques instants plus tard, un coup timide fut frappé à la porte qui s'ouvrit sur une créature absolument ravissante. Une métisse indienne avec de longs cheveux noirs relevés en chignon asymétrique, des traits fins, d'immenses yeux noirs pleins de douceur. Un tee-shirt et un jean blanc moulaient un corps délicat et sensuel.

Elle s'arrêta en face d'Oscar Huancayo, les yeux baissés. Ce dernier se tourna vers Malko avec son sourire de papa-gâteau.

— *Señor* Linge, dit-il, en raison de ma profonde amitié pour Pépé San Martin, j'ai décidé de vous venir en aide.

— Ah bon ? fit Malko, méfiant.

Il ne voyait pas le rapport avec la somptueuse créature qui venait d'entrer.

— Suivez Melina, dit le gros homme d'un ton mystérieux.

La jeune Indienne s'engagea dans un long couloir, Malko, intrigué, sur ses talons, et ouvrit une porte. Il s'arrêta sur le seuil, stupéfait. C'était une chambre hollywoodienne, avec un gigantesque lit Tiffany recouvert de tissu indien brodé de fils d'or. Une table basse soutenue par des défenses d'éléphant et un canapé de soie complétait l'ensemble. Le tout signé sûrement Roméo. Malko se retourna, interloqué. Oscar Huancayo les avait suivis.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Malko.

Le Péruvien eut un geste apaisant.

— Voici votre domaine, annonça-t-il. Melina vous y tiendra compagnie. Dès que le temps le permettra, je vous raccompagnerai moi-même à l'avion pour Lima.

La rage faillit étouffer Malko.

— *Señor* Huancayo, dit-il, vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout, fit le gros homme ouvrant de grands yeux étonnés. Pourquoi ?

— Je ne suis pas venu à Tingo Maria passer des vacances, martela Malko, mais tenter d'intercepter quelqu'un qui doit quitter ce pays.

Huancayo secoua la tête, paternel.

— Je crois, *Señor*, que vous évaluez mal la situation. Mon ami Jésus Herrero est un homme extrêmement puissant. Il a décidé que vous deviez mourir puisque vous avez refusé de céder à son ultimatum. Personne ne vous protégera contre lui à Tingo Maria. Si vous mettez les pieds hors de cette maison, vous êtes mort. Par contre, il ne peut rien contre mon hospitalité... Bien sûr, il m'en voudra un peu, mais je m'en expliquerai avec lui. C'est un authentique caballero, ajouta-t-il

avec emphase et il se rendra aux raisons qui m'ont poussé à intervenir dans une querelle qui ne me concerne pas...

— Autrement dit, vous me kidnapez ! fit Malko.

Oscar Huancayo prit l'air choqué :

— C'est un très vilain mot, *Señor* ! Je vous protège contre vous-même. J'ai cru comprendre que mon ami Herrero avait besoin d'un peu de beau temps pour terminer une affaire d'honneur. Ce n'est pas mon problème. Dès que je pourrai vous renvoyer à Lima sans que cela lui nuise, je le ferai. De cette façon, ajouta-t-il, je n'aurai trahi aucun de mes amis et j'aurai épargné la vie d'un homme sympathique. Melina...

La jeune Indienne glissa jusqu'à Malko avec un sourire enjôleur.

— Le *Señor* désire-t-il prendre un bain ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Malko demeura immobile, muet de fureur. Il n'avait plus d'arme et les tueurs de Jésus Herrero le guettaient à quelques mètres. Il était allé lui-même se jeter dans la gueule du loup. Lorsque Oscar Huancayo le relâcherait, Manuel Guzman serait en train de voler vers la Colombie.

Refermant la porte sur la chambre hollywoodienne, il regagna la grande pièce, bousculant la *Chula* et Oscar Huancayo, puis sortit sur la véranda. Après tout, il disposait de quatre hommes dévoués, ceux de John Cummings. Il suffisait de les prévenir.

Au moment où il apparaissait, les quatre portières de la voiture bleue et blanche s'ouvrirent en même temps, crachant quatre hommes presque identiques : tee-shirt, jeans, cartouchières et FAL. Sans un mot, ils avancèrent de quelques mètres.

Il se retourna. Son hôte le contemplait avec une ironie à peine dissimulée.

Ivre de rage, Malko réalisa qu'il était pris au piège.

La voix d'Oscar Huancayo interrompit les sombres pensées de Malko. Douce et tranchante à la fois.

— Vous feriez mieux d'accepter mon offre, Señor Linge. Sauf si vous avez envie de vous suicider. Si vous tentez de fuir, ces hommes ont pour ordre de vous tuer et de ramener votre cadavre. Vous ne pouvez pas plus discuter avec eux qu'avec un jaguar. Ce sont des animaux, programmés pour tuer.

Le gros homme s'était avancé jusque sur la galerie, le ventre en avant.

Malko pivota, rentrait dans la pièce, suivi par le gros Péruvien qui se laissa tomber dans son fauteuil. La jeune *Chula* attendait toujours, immobile et muette.

Un lourd silence s'établit, rompu soudain par un coup de klaxon incongru. Les tueurs de Jésus Herrero s'impatientsaient. Melina s'approcha encore de Malko, les yeux levés vers lui :

— *Señor ?*

Il hésitait S'il la suivait sa mission était terminée. Il revit le corps de John Cummings au fond de la piscine et fit un pas vers Oscar Huancayo. Sans aucun plan. Avec seulement l'idée de mettre ses mains autour de son cou et de l'étrangler... Le gros homme eut peur et, se levait avec une rapidité inattendue, passa derrière son bureau. Il entrouvrit un tiroir. Malko y aperçut la crosse noire d'un pistolet et plongea la main dedans un quart de seconde avant le Péruvien.

Retirant un automatique PPK. En un clin d'œil, il repoussa la culasse en arrière, pour voir le laiton d'une cartouche engagée dans la chambre : la culasse claqua avec un bruit sec et il braqua l'arme sur la panse énorme devant lui. Il savait maintenant ce qu'il allait faire.

Les traits d'Oscar Huancayo s'étaient défaits. Il recula, les yeux fixés sur l'arme, écartant d'une bourrade la jeune *Chula*, et s'arrêta le dos collé au mur.

— *Señor*, bredouilla-t-il, vous ne...

— N'ayez pas peur, fit Malko plein d'ironie. Je ne vous tuerai pas, je refuse seulement votre hospitalité...

— Vous êtes fou ! explosa le Péruvien, vous ne ferez pas dix mètres dehors, mes hommes...

— Vos hommes vous obéiront, dit Malko.

— Comment ?

— Vous allez d'abord les faire venir ici. Qu'ils chassent les tueurs qui m'attendent. Ensuite, quand ce sera fait, nous sortirons tous les deux et nous partirons dans votre voiture. Vous me servirez de sauf-

conduit jusqu'en ville. J'espère que les hommes de votre ami Jésus Herrero n'oseront pas tirer sur une voiture où vous vous trouvez...

Oscar Huancayo était blême.

— C'est impossible ! dit-il. Je refuse.

— Bien, dit Malko.

Le PPK s'abaissa. Il visa soigneusement et appuya sur la détente. La détonation claqua, assourdissante dans la petite pièce. Oscar Huancayo regarda avec incrédulité son genou d'où jaillissait une fontaine de sang, puis s'effondra en hurlant comme un goret qu'on égorge...

Dix secondes plus tard, lorsque deux hommes firent irruption dans le bureau, pistolets au poing, ils s'arrêtèrent net : l'extrémité du canon du PPK était délicatement enfoncée dans l'oreille gauche de leur patron, le chien relevé. Oscar Huancayo hurla quelque chose et ils abaissèrent leurs armes aussitôt.

— Je vois que vous me croyez maintenant, fit Malko. Dites-leur de faire ce que je vous ai demandé...

L'énorme Péruvien s'adressa en *quechua* à ses gardes, entrecoupant ses ordres de cris de douleur et de jurons et les deux hommes sortirent, Melina disparut un moment et revint avec une trousse de pansements. La balle du PPK avait creusé un beau petit trou rond au-dessous du genou et s'y trouvait toujours. Oscar Huancayo allait boiter pendant quelque temps... Ce dernier tourna un regard chaviré vers Malko :

— Señor, je vous en prie, je ne peux pas faire cela à mon ami Herrero. Tenez, prenez cette clef.

Il sortit de sa ceinture une petite clef plate et la tendit à Malko qui ne fit pas un geste. Alors, il lança un ordre en *quechua* à Melina. Docilement, elle abandonna ses pansements, alla au mur, et fit coulisser un panneau découvrant un gros coffre-fort. Elle en ouvrit la porte avec la clef et s'effaça.

— Prenez tout et partez, proposa Oscar Huancayo. Je donnerai des ordres pour qu'on vous laisse passer. Vous pouvez gagner Lima par la route. J'ai une Mercedes 280...

Malko regarda le coffre. Il débordait de liasses de billets de cent dollars. Il y en avait pour plusieurs millions. L'argent de la cocaïne... Dans le compartiment du bas étaient entassés des paquets de plastique bleu : du chlorydrate de cocaïne.

— Faites ce que je vous ai dit, répéta-t-il. Je n'ai pas de temps à perdre. Sinon, je vous tire une balle dans l'autre jambe. Dès que je serai à Tingo Maria, je vous laisserai repartir. Quand votre ami Herrero verra votre genou, il comprendra que vous n'aviez pas le choix.

Oscar poussa un hurlement sous les doigts pourtant habiles de

Melina, reprit son souffle et gémit.

— Il vous tuera ! Vous êtes fou. Vous ne pouvez rien contre lui. Personne ne vous protégera à Tingo Maria.

— On verra, dit Malko.

Les deux gardes revinrent dans la pièce et il se raidit, mais ils n'avaient même plus leurs pistolets à la main. Ils s'approchèrent à une distance respectueuse d'Oscar Huancayo.

— *Señor* Oscar, dit l'un, ils ne veulent pas partir. Ils réclament la personne qu'ils sont venus chercher...

Oscar Huancayo leva des yeux fous et lâcha avec une grimace haineuse.

— Tuez-les ! Tuez-les tout de suite !

Comme ils semblaient hésiter, il les chassa d'un geste énergique, se tenant ensuite le genou à deux mains. Malko ne relâchait pas sa surveillance d'un instant... Le silence était revenu dans la grande demeure, à part les halètements de Oscar Huancayo. Il fut rompu par plusieurs rafales d'armes automatiques. Il en eut le cœur serré malgré tout. Il était tombé dans un monde sauvage, impitoyable... Presque aussitôt un des hommes entra, posa soigneusement son fusil d'assaut contre le mur et annonça d'une voix calme :

— Tout est en ordre, *Señor* Oscar.

Ce dernier leva la tête vers Malko, quêteant un ordre.

— Qu'il aille chercher votre voiture et que quelqu'un se mette au volant.

Oscar répercuta l'ordre en *quechua* et son homme sortit.

— Nous allons partir tous les deux, dit Malko. Je pense que vous avez bien compris qu'au moindre problème vous prendrez une balle dans la tête...

— Où allons-nous ?

— Vous verrez.

Un homme désarmé entra. Avec l'aide de Melina, il entreprit de faire tenir sur ses pieds le gros homme. Celui-ci, livide, jurait entre ses dents. Malko se dit qu'il valait mieux ne jamais tomber entre ses mains. En passant près du coffre ouvert, il pensa qu'il pouvait avoir besoin d'argent. Raflant un sac de cuir, il y entassa des liasses de billets de cent dollars. Une petite fortune. Oscar Huancayo l'observait, les yeux exorbités.

— Ne craignez rien ! dit Malko, je ne vous pille pas, mais je n'aurai pas l'occasion d'aller à la banque de sitôt et je vais avoir des frais.

Oscar Huancayo fut visiblement soulagé quand Malko referma le coffre aux trois quarts plein. Il s'approcha du gros Péruvien et posa le canon du PPK contre son flanc droit.

— En avant !

Il leur fallut un temps infini pour atteindre le perron. Oscar

gémissait tellement que Malko craignit de le voir tourner de l'œil. En arrivant sur la pelouse, il se débarrassa brutalement de Melina et parvint, appuyé à son garde du corps à gagner la Mercedes où il se laissa tomber à l'arrière. Au passage, Malko aperçut la voiture des tueurs de Jésus Herrero, portières ouvertes, criblée d'impacts. Un de ses occupants gisait, le corps à moitié dehors, serrant encore son fusil d'assaut, le visage maculé de sang. Le chauffeur avait le corps rejeté en arrière, la tête presque arrachée. On les avait pris par surprise dans une maison amie... Malko réprima une nausée.

— Démarrez, ordonna-t-il.

Le chauffeur obéit. Le PPK était maintenant enfoncé dans le cou du *Narco*, bien visible de l'extérieur. Ils descendirent le sentier cerné de jungle par lequel ils étaient venus. Au mirador de garde de l'entrée, il retrouva la Range Rover avec les hommes de John Cummings.

— Allez chercher un de ces hommes, ordonna Malko au conducteur de la Mercedes.

Ce dernier obéit Oscar Huaneayo se tortillait tout le temps, fou d'inquiétude.

— Dépêchez-vous, dit-il, si Herrero ne voit pas revenir ses hommes, il est capable de venir lui-même, et alors nous sommes morts tous les deux.

Loco Francisco arriva en courant.

— Vous allez nous suivre, dit Malko. N'intervenez pas sauf si on nous attaquait... Nous allons en ville.

L'une suivant l'autre, les deux voitures repartirent roulant lentement à cause de la boue et de la pluie. Oscar Huancayo soufflait comme un phoque, tenant son genou, jetant parfois un regard noir à Malko. Vingt minutes plus tard, ils débouchaient sur la route goudronnée menant à Tingo Maria.

— Nous allons au *Turistas*, dit Malko.

Aucune voiture devant l'hôtel. Oscar se tourna vers Malko.

— Vous croyez qu'ils ne viendront pas vous chercher ici ?

— Je n'y serai plus.

Malko descendit de la Mercedes et demanda à *Loco* Francisco de surveiller Oscar.

Il courut à sa chambre, ouvrit la porte et s'arrêta net. Une femme était couchée sur le ventre au milieu du lit. Elle leva la tête et il reconnut la « veuve », les yeux encore gonflés. Elle se dressa, noua ses bras autour du cou de Malko et s'appuya contre lui d'une manière non équivoque. Il la repoussa :

— Que voulez-vous ?

Elle lui répondit par un long discours en *quechua* auquel il ne comprit rien. Il se dégagea, prit ses affaires et sortit de la chambre. La femme s'accrocha à lui et pieds nus, le suivit dans la galerie. Ils furent

interceptés par le réceptionniste.

— Vous partez, *Señor* ?

— Oui, dit Malko. Pourquoi ?

L'autre prit l'air gêné.

— C'est préférable. Le *Señor* Herrero m'a fait dire qu'il valait mieux que je ne vous garde pas si je tenais à mon hôtel. Il y a déjà eu beaucoup de dégâts. Cette femme non plus, elle ne peut pas rester. Il faut que vous l'emmeniez...

— Mais je ne la connais même pas, protesta Malko.

L'autre baissa la tête.

— Ça ne fait rien. Ils la tueront. Parce qu'elle s'obstine à rester dans votre chambre. Ce sont des Colombiens, des brutes.

C'était fou, mais Malko croyait le vieil Indien. Les règles de ce monde étaient vraiment particulières.

— Bien, dit-il. Qu'elle vienne.

Au point où il en était... Trente secondes plus tard, la fille était là avec une petite valise en carton. Elle s'assit fièrement à côté du chauffeur de la Mercedes... L'employé du *Turistas* suivait. Il demanda timidement :

— *Señor*, pour les dégâts...

Malko prit une liasse dans le sac de cuir et la lui jeta. C'est tout juste si l'autre ne se mit pas à genoux. Il y avait de quoi reconstruire trois hôtels...

— *Vamos !* dit Malko.

— Où ?

— Au Comando Politico Militar.

Le chauffeur ne fit aucun commentaire. Ils franchirent le pont de fer sur le Rio Huallaga et s'engagèrent sur le chemin défoncé menant à l'aéroport et au poste militaire. Première chicane tenue par trois sentinelles en poncho verdâtre. Fusil au poing. Reconnaisant Oscar Huancayo, ils levèrent aussitôt la barrière.

Cent mètres plus loin, après la baraque en bois de l'aérogare devant laquelle étaient alignés trois hélicoptères, nouveau barrage. Un écriteau en espagnol annonçait qu'en cas de refus de stopper, les militaires tireraient sans sommation et pour tuer.

Palabres : finalement, les menaces d'Oscar Huancayo firent leur effet. L'ambiance était inquiétante et sinistre, des hommes planqués derrière les arbres, fusil au poing, des barricades de sacs de terre, et de l'autre côté, le cercle des collines vertes sous la pluie. Le camp était en contrebas, un quadrilatère gardé par des miradors. Malko se tourna vers Oscar Huancayo.

— Nous sommes arrivés, je vous remercie de votre collaboration. Vous devriez aller faire soigner votre genou. Je dirai au général San Martin comment vous m'avez aidé.

Il descendit de la Mercedes. Oscar Huancayo attendit qu'il soit dehors pour lancer :

— Vous ne reverrez jamais San Martin, imbécile ! Vous crèverez ici, à Tingo Maria.

La Mercedes démarra sur les chapeaux de roue. Un officier arrivait, colt au côté. Il se planta devant Malko.

— *Señor*, vous êtes dans une zone militaire interdite.

— Je veux voir le général Goritti.

L'autre s'adoucit un peu en entendant le nom de son chef.

— Le général est à Lima, *Señor*, il n'a pas pu rentrer à cause de la pluie.

Toujours la pluie !

— Qui commande ?

— Le colonel Vialobos.

— Allez le chercher. Je suis un ami du général José San Martin.

L'autre ne discuta pas. On mena Malko à un endroit abrité à côté du PC où des militaires s'affairaient, laissant la Range Rover sur le chemin. Un officier apparut, en tenue de combat et serra la main de Malko.

— Je suis le colonel Vialobos, *Señor*...

— Linge...

Il le toisa et s'assit en face de lui.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Beaucoup, dit Malko. Je suis ici pour tenter de m'emparer de Manuel Guzman, le chef du Sentier Lumineux. Il se trouve en ce moment sous la protection d'un certain Jésus Herrero. Je travaille sur cette affaire avec le général San Martin et la Dirección Nacional de Inteligencia. Je suis donc...

Le colonel Vialobos l'arrêta d'un geste.

— Je suis au courant. Jésus Herrero est entré en contact avec moi par radio, il y a une heure à peine. Je suis désolé, mais je ne peux en aucun cas vous héberger ici. Une voiture va vous raccompagner à l'hôtel *Turistas*, ainsi que les personnes qui sont avec vous.

Malko le regarda, stupéfait. C'était hallucinant. Le rôle de l'armée était justement de lutter contre le terrorisme mais Vialobos en parfait Ponce Pilate l'envoyait carrément à la mort. C'était incompréhensible, hallucinant. Les hommes de Jésus Herrero l'attendaient au *Turistas* et Vialobos ne pouvait l'ignorer...

Déjà, l'officier tournait les talons et s'éloignait.

— Colonel !

L'officier péruvien se retourna, le visage fermé, la pluie inondant son visage. Malko était trempé lui aussi, mais il ne sentait même plus ses vêtements collés à son corps. Et puis, cette pluie tiède, à la température du corps, on finissait par l'oublier.

— Je suis stupéfié de votre attitude, lança Malko. Je vais joindre la Dirección Nacional de Intelligencia et le général San Martín à Lima et leur en faire part. Cela m'étonnerait qu'on vous approuve.

Le colonel Vialobos eut une mimique excédée. Il prit Malko par le bras et l'entraîna sous l'auvent à l'abri de la pluie. À part eux, il n'y avait pas âme qui vive dehors.

— San Martín est loin, grommela-t-il. Vous ne comprenez rien à la situation ici. J'ai très peu d'hommes pour lutter contre les Subversifs, guère plus de 300 pour un territoire immense. Trois hélicoptères en tout, dont un est toujours en panne. Pas de budget pour payer les indicateurs. Nous promettons des améliorations aux campesinos mais rien ne vient.

Malko décolla de son torse sa chemise collée par la pluie. Une rafale les fit reculer tous les deux à l'intérieur de l'auvent. D'énormes nuages noirs noyaient toute la vallée jusqu'à mi-colline.

— Je ne vois pas le rapport. Vous luttez contre les Subversifs et Manuel Guzmán est à la tête du mouvement.

— C'est simple, fit le colonel Vialobos. Nous avons la neutralité bienveillante des *Narcos*. Ils nous foutent la paix, nous passent parfois un renseignement et nous ne nous occupons pas de leurs activités. Moyennant quoi, ils ne donnent pas d'armes aux subversives...

« Vous risquez de détruire cet équilibre. Jésus Herrero est un des plus puissants. Or il est fou de rage. Je n'ai pas envie que mes postes isolés soient attaqués. Avec des camions, j'en ai pour trois jours à leur porter secours. Vous avez une solution : reprenez la route de Lima.

— Et je laisse Manuel Guzmán nous filer entre les doigts.

— Bon débarras... il crèvera en Colombie. Si je dois perdre la région dont j'ai la responsabilité pour avoir Guzmán, je préfère ne pas en entendre parler.

Ils se toisèrent. La pluie tombait à verse, fermant l'auvent d'un rideau gris. Malko, après quelques instants de réflexion, demanda :

— Allons dans votre bureau, je voudrais vous montrer quelque chose avant de partir...

L'air excédé, le colonel Vialobos le précéda dans un petit bureau attenant à la salle des opérations. Malko posa son sac de cuir sur le

bureau, l'ouvrit et le mit sous le nez de l'officier péruvien.

— Si vous m'aidez, cet argent est à vous. Vous avez de quoi vous payer quelques informateurs et tenir certaines des promesses gouvernementales...

Cela devait représenter cinq cents ans de solde... Le colonel demeura muet quelques instants, puis son regard chercha celui de Malko. Vacillant.

— Vous êtes sérieux ? Il y a plusieurs dizaines de milliers de dollars là-dedans.

— Je sais, dit Malko. En échange, je vous demande seulement deux choses. M'héberger le temps de ma mission avec les gens qui m'accompagnent. Et m'indiquer l'emplacement de la piste d'envol clandestine utilisée par Jésus Herrero. Pour le reste, je me débrouillerai...

Le colonel secoua la tête, et repoussa le sac.

— Désolé, je ne peux pas vous donner satisfaction sur le deuxième point. Je l'ignore.

Malko hésita.

— Dans ce cas, dit-il, je vais avoir encore besoin d'argent.

Il prit une dizaine de liasses dans le sac et les glissa dans sa poche. Puis il poussa le sac vers le colonel Vialobos.

— Très bien, dit ce dernier. Je vais vous loger dans ma villa. Elle se trouve dans le périmètre militaire, qui est soigneusement gardé. Vous y serez en sécurité.

— Merci, dit Malko.

Le colonel referma le sac de cuir et le mit sous son bureau. Perplexe. Visiblement, il comprenait mal qui était Malko.

— Vous vous êtes mis à dos les deux hommes les plus puissants de Tingo Maria, dit-il. À chaque instant maintenant vous risquez votre vie.

— C'est mon problème, dit Malko. Je voudrais vous poser quelques questions. Il y a beaucoup de pistes clandestines autour de Tingo Maria ?

— Environ quatre-vingts. Dans un rayon de cent kilomètres.

— Combien Jésus Herrero en utilise-t-il ?

— Une à la fois, dit le colonel Vialobos. Elles s'abîment très vite à cause de la pluie. Alors, ils en défrichent de nouvelles sans arrêt. Toujours dans la même zone bien entendu, à cause du transport.

— Qui les défriche ?

Le colonel regarda Malko, surpris.

— Qui ? Des gens de Tingo Maria, des réfugiés ou des paysans qu'on paie avec un peu de pasta. Ensuite, ils restent traîner à « Chicago » jusqu'à ce qu'on les retrouve dans le fleuve.

— Une dernière question. Combien de temps va-t-il pleuvoir ?

Vialobos eut un geste d'impuissance.

— Un jour, trois jours, une semaine ! Je ne sais pas. Le maximum, depuis que je suis ici, a été onze jours. Nous en sommes à trois déjà.

— Aucun avion ne peut ni atterrir, ni décoller ?

— Aucun, nulle part. Les *Narcos* ne sont pas fous et leurs pistes sont pires que les nôtres. Mais cela peut se dégager très vite. En quelques heures... Venez, je vous emmène chez vous.

Malko suivit l'officier et ramassa au passage les hommes de John Cummings et la veuve indienne.

La villa du colonel était propre et son confort quoique succinct, supérieur à celui de l'hôtel *Turistas*. La chaleur lourde et humide imprégnait tout, il n'y avait hélas pas de climatisation. L'Indienne regarda avec ravissement les draps presque blancs.

— Je vais donner des instructions pour que vous puissiez entrer et sortir du camp sans problème, fit le colonel Vialobos. Mais je vous conseille de ne pas bouger d'ici.

— Je vous remercie, dit Malko.

Le colonel s'esquiva.

Aussitôt, l'Indienne se changea, enveloppant son corps mince dans une sorte de pagne noué au-dessus de la poitrine, laissant couler dans le dos ses très longs cheveux noirs. Ses yeux étaient grands et tristes. Elle commença à ranger soigneusement les affaires de Malko. Sans un mot.

Les quatre « gorilles » s'étaient installés à l'étage supérieur.

* *

*

À part quelques cris d'oiseaux, le silence était absolu. La pluie glissait sur les feuilles et les sentinelles en vert se fondaient dans les tonalités de la jungle.

Pas de téléphone dans la maison. Une lampe à pétrole à la lueur incertaine. Malko avait décidé d'attendre la nuit avant d'agir, ce qui faisait quelques heures à tuer. Épuisé, il s'allongea sur le lit, après avoir pris une douche. Il s'était presque assoupi lorsque quelque chose effleura son ventre nu.

Il ouvrit les yeux et rencontra le regard immobile de l'Indienne. Un crépitement sec éclata tout à coup et une lueur de peur passa dans les yeux noirs : ce n'était qu'une brutale averse qui martelait le toit de tôle. L'Indienne se mit à trembler, pelotonnée contre Malko comme un chat. Puis, peu à peu, elle se détendit et, timidement, posa la main sur son sexe. En même temps, sa bouche courait sur la poitrine de Malko, légère comme un papillon. Il y avait tant d'érotisme instinctif dans cette caresse que Malko sentit son désir s'éveiller brutalement.

Aussitôt, l'Indienne prit sa verge à deux mains, puis sa bouche s'approcha de l'extrémité tendue et elle l'embrassa avec la même légèreté aérienne. Très vite, le plaisir monta en lui. Sa main pesa un peu sur la nuque de l'Indienne qui ouvrit toute grande la bouche et se mit à aspirer régulièrement le membre gonflé à éclater. Presque goulûment.

Lorsqu'elle le reçut dans sa bouche, ses mains se crispèrent sur son sexe qu'elle garda entre ses doigts jusqu'à ce qu'il perde de sa rigidité. Ensuite, elle le lécha lentement et soigneusement, comme un animal. Puis son visage appuyé à lui, elle ferma les yeux.

* *

*

Beaucoup plus tard, Malko se leva pour contempler les collines qu'on devinait à peine dans la brouillasse du crépuscule. L'Indienne dormait. Tingo Maria était à quelques centaines de mètres de l'autre côté du rio Huallaga mais il fallait effectuer le détour par le pont métallique.

Pas vraiment indiqué...

Il attendait la nuit avec impatience. Indispensable pour ce qu'il voulait faire. Avec *Loco* Francisco et ses hommes, plus la protection du colonel Vialobos, il pouvait faire beaucoup de choses... Seulement, il fallait d'abord repérer dans cette jungle impénétrable une piste d'envol parmi des dizaines d'autres.

* *

*

La soirée avait passé lentement. Un moment, le ciel avait paru s'éclaircir, puis les nuages s'étaient accumulés de nouveau. La *Chula* à l'affût des moindres désirs de Malko lui avait fait frire des bananes, préparé du café et l'avait séché après sa douche ; une vraie geisha. Et toujours sans un mot. Maintenant, elle somnolait dans un hamac et de temps à autre s'étirait paresseusement, venait se lover contre lui, onctueuse, docile, balançant ses petits seins pointus et durs devant son visage.

Ensuite, elle retombait dans sa torpeur, alanguie dans son hamac, comme un chat, prête à ronronner à la moindre caresse. Elle, la pluie ne semblait pas la gêner...

Malko, lui, bouillait. Cette inaction forcée le rendait fou. Il n'y avait pas de téléphone dans la villa et seulement la radio militaire. Il entendait le bruit des camions qui partaient en opération ou revenaient. Il voyait passer des soldats sous leurs ponchos verdâtres,

se traînant, tête basse. Et toujours ces nuages en un couvercle bas et oppressant, avec cette chaleur étouffante, visqueuse.

Encore quelques heures à tuer. À son tour, il s'endormit. Il fut réveillé une fois de plus par le contact soyeux de la *Chula*. Il passa mécaniquement une main le long de ses reins. Aussitôt, l'indienne enfonça dans sa gorge le membre déjà dilaté de Malko, l'aspirant, le rejetant, l'agaçant de mille petits coups de langue rapides. Puis, c'est elle qui vint le chevaucher, s'enfilant littéralement sur lui. Il avait l'impression de pénétrer un fruit mûr qui se refermait et le serrait. C'était si fort qu'il la bascula soudain et se mit à la pilonner. Puis, sa verge profondément fichée en elle, il explosa. Elle cria. C'était le premier son qui sortait de sa gorge depuis leur entrée dans la villa. Il demeura un long moment, abuté dans le sexe souple qui le retenait.

Soudain, en tournant la tête, il aperçut par la fenêtre quelque chose d'inattendu : des étoiles ! En une fraction de seconde, il fut debout, dehors. La pluie s'était arrêtée. Une voûte étoilée somptueuse, maculée seulement de quelques cumulus, une lune ronde sous laquelle se découpaient les collines vertes.

Le grand beau temps !

Il respirait mieux. Il rentra dans la chambre. La *Chula* chantonnait sous la douche. Il l'y rejoignit et elle se serra contre lui, prenant le bonheur dans ses yeux pour de la satisfaction sexuelle...

Il n'avait plus beaucoup de temps. Dès le lendemain matin Manuel Guzman risquait de filer. Les autres ne perdraient pas une seconde, si l'avion n'était pas déjà là...

Il fallait d'urgence mettre en œuvre le plan qu'il avait imaginé. Glissant le PPK dans sa chemise, sous les yeux inquiets de la *chula*, il s'enfonça dans l'obscurité. Pour ce qu'il avait à faire, il préférait être seul. Le chemin était encore détrempé, plein de flaques énormes, mais la température un peu plus fraîche. Personne, à part les sentinelles invisibles dans leurs feuillages. Il marchait d'un pas rapide et atteignit le pont en dix minutes. Un virage et il se trouva à Tingo Maria. Une guinguette, un peu plus loin, crachait de la salsa. Pas de piétons. Il continua, rasant les boutiques fermées jusqu'au chemin de terre menant au fleuve et délimitant « Chicago ». Il s'y engagea.

Au minimum, il allait régler un compte. Au maximum recueillir des informations.

De brèves lueurs s'allumèrent soudain le long du mur. Des drogués en train de fumer leur « pasta », assis à même le sol. D'autres étaient déjà écroulés, comme des pantins. Il fit un détour, entendant une dispute, des coups. Ce n'était pas le moment. Le sentier le long du fleuve sentait les ordures. Dans les baraques allumées, il apercevait des gens vautrés sur des matelas. Dehors, d'autres zombis accrochés à leurs joints. La porte du bordel enfantin de *Frejolito* était ouverte. Il

inspecta la cour avant d'entrer.

Personne. À part un chien galeux qui lui lécha la jambe.

Il suivit la galerie, guidé par la musique et risqua un œil, caché dans l'ombre. Trois ou quatre filles dormaient entrelacées, comme des chats, sur un bat-flanc. *Frejolito* était là, assis très droit sur une chaise, avec ses éternelles lunettes, devant une bière entamée. Malko fut sur lui avant qu'il ait eu le temps de pousser un cri.

Le canon du PPK était déjà contre sa bouche.

— *Señor !* s'étrangla *Frejolito*.

— *Silencio !*

Pour donner plus de poids à son injonction, Malko abattit le canon du pistolet automatique sur la bouche ouverte. *Frejolito* poussa un grognement aigu et son unique chicot tomba sur la table. Le Péruvien porta les deux mains à sa bouche, étouffant sa douleur. Malko le prit par l'épaule et le força à se lever. Il était étonnamment léger.

— On sort, dit-il.

Ils glissèrent dans la nuit et tournèrent à droite. Un peu plus loin le sentier s'écartait du fleuve formant un espace couvert de végétation. Malko y poussa son prisonnier et ils s'arrêtèrent dans une petite clairière.

— À genoux.

Frejolito obéit, mais enserra aussitôt les jambes de Malko, marmottant des supplications où revenait sans cesse le mot *equivocacion*(39). Le pouce de Malko ramena le chien extérieur du PPK en arrière, avec un claquement sec.

— Je vais te mettre deux balles dans la tête, dit-il calmement.

— Non, non, *Señor*, supplia *Frejolito*. Ils m'ont forcé, je voulais vous prévenir...

Un léger coup de crosse qui cassa un verre de lunette lui rentra ses mensonges dans la gorge. Malko se sentait étrangement détaché au fond de cette jungle.

— Viens, dit-il, allons au bord du fleuve...

L'autre s'accrocha à ses genoux, sachant ce que cela signifiait. Il n'y aurait plus qu'à pousser son corps dans le torrent pour supprimer les traces du meurtre.

— *Señor*, j'ai une famille, gémit-il, je suis vieux, je ferai tout ce que vous voudrez, j'ai de la blanche...

— Je me fous de ta blanche, dit Malko. Viens.

— Je ferai n'importe quoi pour vous, répéta l'autre.

Terrifié, il bavait comme un animal, dodelinant de la tête, misérable et abject. Deux boutons de sa chemise avaient sauté, révélant son torse malingre couturé de cicatrices.

— Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, dit Malko.

— Quoi ?

— Où se trouve la piste d'atterrissage utilisée par Jésus Herrero ?

Frejolito se tordit les mains.

— Mais *Señor*, je ne sais pas !

— Alors, viens.

Cette fois, le vieux se leva docilement, et comme un chien battu, se mit à trotter dans le sentier, sans même écarter les branchages qui griffaient son visage. Le rio Huallaga apparut, avec ses reflets d'écume blanchâtre. Frejolito semblait maintenant résigné à mourir. Les épaules basses, muet, il se traînait vers son exécution. Soudain, alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres du bord, il se retourna et dit timidement ;

— *Señor*, il y a peut-être un moyen...

CHAPITRE XIX

Malko n'abaissa pas son arme, méfiant. Le visage de Frejolito était dans l'ombre et il ne pouvait voir son expression. Le vieux voyou était sûrement prêt à tout.

— Comment peux-tu m'aider ?

— Je connais certains des hommes qui ont travaillé à la dernière piste de Jésus Herrero, dit Frejolito. Il y en a un qui traîne encore à Tingo Maria. Il pourrait nous y mener.

— Où habite-t-il ?

Frejolito tamponna ses lèvres ouvertes.

— Nulle part, señor, il dort un peu partout. Mais je sais qu'il n'est pas loin. Je lui ai vendu de la *pasta* aujourd'hui... Il faut le chercher. Il s'appelle Miguelito. Il est très grand, très maigre, il a une barbe et il boite.

Malko se demanda si ce n'était pas celui qu'il avait croisé le soir de son arrivée.

— Comment êtes-vous sûr que c'est la piste qui m'intéresse ? demanda Malko.

— Il y aura l'avion dessus.

— Quel avion ?

— Un qui s'est posé il y a quatre jours. Il n'a pas pu repartir. Le pilote est venu voir une fille chez moi, un Colombien. Il m'en a parlé.

Inespéré ! Malko regarda le ciel. De plus en plus d'étoiles. Il lui restait seulement quelques heures, à moins que le temps ne se couvre de nouveau.

— À votre avis, le beau temps va durer ? demanda-t-il.

— Le beau temps ? balbutia l'autre, ne comprenant pas.

— Oui, le ciel dégagé, quand les avions peuvent atterrir et décoller. Comme ce soir.

Frejolito regarda le ciel.

— *Créo que sí*. La lune est claire.

Raison de plus.

— Bien, dit Malko. Où allons-nous ?

Frejolito essuya le verre restant de ses lunettes et proposa :

— Commençons par le mur de la *Banco de la Nacion*, il est souvent là.

Malko le pressa un peu avec le canon du PPK.

— Attention ! C'est Miguelito ou une balle dans la tête...

Frejolito fit un signe d'acquiescement. Il avait parfaitement compris. Motivé, il se mit en marche d'un pas rapide. Malko leva le regard vers le ciel. C'était extraordinaire de ne plus sentir le

picotement tiède de la pluie sur ses épaules.

* *

*

Le regard vitreux, une grosse femme au visage ridé, accroupie le long du mur, grattait le dos de son compagnon, prostré, torse nu, visage contre le sol. À la question de Frejolito, en *quechua*, elle ricana bêtement et reprit son occupation.

— Il n'est pas ici... fit Frejolito.

Ça, Malko le voyait. Deux heures qu'ils passaient au peigne fin les sentes puantes et boueuses de Chicago ! Des dizaines d'épaves dont certaines en train de crever comme des chiens. D'autres, maigres et hargneuses, qui leur jetaient des pierres. Mais personne n'avait vu le grand Miguelito... Frejolito essuya son front blême de peur. Désarçonné.

— Où peut-on aller ? demanda Malko.

Il était onze heures et demie. Les rues étaient vides, à part un *collectivo*(40) de temps à autre. Le compte à rebours était plus que commencé. Le vieux Péruvien eut un geste d'impuissance montrant la jungle autour d'eux.

— Je ne sais pas, señor, il peut être n'importe où. Il y a des cabanes dans les collines. Ou sur l'île au milieu du fleuve même...

Comme un automate, il se remit en route, butant sur des corps étendus, le long du fleuve. Une lumière attira l'attention de Malko. Un mécano était en train de remonter une moto sur un petit établi en plein air. Le propriétaire attendait, accroupi. Frejolito fit un crochet. Toujours le même conciliabule. Et tout à coup, il se retourna, radieux, montrant ses gencives édentées.

— Il l'a vu, señor !

Malko se rapprocha.

Les deux hommes bavardaient, en *quechua*. Frejolito tendit le bras en direction du fleuve.

— Il est passé par là-bas il y a une heure ou deux ; il est parti se cacher dans le « cimetière », Venez, señor !

Il se remit en marche avec le pas de ses vingt ans. Quelques minutes plus tard, ils s'enfonçaient dans un sous-bois clairsemé, troué d'innombrables sentiers. La zone confuse entre la ville et le fleuve, moitié forêt, moitié décharge d'ordures. Malko suivait, le PPK au poing. Étrange exploration... Vingt mètres plus loin, Frejolito tomba en arrêt devant une forme recroquevillée à même le sol. Un homme qui dormait comme un animal, sur un lit d'herbes et de branchages, dans un trou de végétation...

Frejolito regarda le dormeur et se détourna...

— Ce n'est pas lui, dit-il. Quand ils ont fumé la *posta*, ils viennent se cacher là, pour être tranquilles.

S'ils étaient dans cet état c'était aussi à cause de gens comme Frejolito. Malko avait quand même bien envie de lui mettre une balle dans la tête... ils repartirent. C'était un dédale semé de caches misérables, colmatées avec des chiffons, ou de vieux ponchos, parfois vides, parfois occupées. Des rats gros comme des autobus leur filaient sous les pieds. Malko n'en pouvait plus de ce voyage au bout de l'horreur. Sans parler de l'odeur apportée par les tas d'ordures cernant cet enfer.

Ils faillirent buter contre une fillette allongée en travers du sentier, sur le dos, si abrutie de drogue qu'elle en paraissait morte. Elle ne remarqua même pas leur passage. De nouveau, le doigt de Malko chatouilla la détente du PPK...

Inlassable, Frejolito zigzagua dans les taillis, avec le flair d'un chien de chasse... Soudain il poussa un rugissement étranglé.

— *Señor*, il est ici !

* *

*

Miguelito était allongé sur un châlit en bois recouvert d'une bâche, accrochée aux branches d'un acacia. Une couverture remontée jusqu'au menton, sa canne posée à côté de lui.

Le luxe, comparé aux autres tanières.

Frejolito se pencha, arracha la couverture et le secoua violemment.

D'abord sans obtenir aucune réaction. Puis, soudain, l'homme se dressa comme un somnambule, attrapa sa canne, en balaya l'air, frappant Frejolito au visage puis retomba sur sa couche, les yeux grands ouverts, dans une sorte de catalepsie. Frejolito recula avec un grognement de rage. Malko prit sa place.

— Miguelito !

Pas de réponse. La tête sur le côté, le drogué avait replongé dans sa torpeur.

À deux, ils tentèrent de le soulever. Il grommela quelques mots indistincts et se retourna. Après dix minutes de ce jeu, Malko commençait à perdre patience. Miguelito était tellement enfoncé dans son monde artificiel qu'il ne voyait pas les deux hommes.

Comment le faire revenir à lui ?

— Le fleuve, proposa Frejolito.

Ils réussirent à le mettre debout. Il était étonnamment léger en dépit de sa taille. Mais la tête plongée dans l'eau tiède du rio Huallaga ne réussit qu'à le faire suffoquer, sans le réveiller vraiment.

— On va finir par le noyer, dit Malko. Il faut trouver autre chose.

— J'ai bien une piqûre chez moi, proposa Frejolito. On leur donne quand on croit qu'ils vont mourir, cela les remet sur pied pour un moment.

Probablement un tonocardiaque. C'était trop exaspérant d'avoir à portée de la main la solution et de ne pas pouvoir en profiter. Nouveau chemin de croix. Ils traînaient Miguelito comme un cadavre. Frejolito trébuchait, jurait, mais ils arrivèrent quand même chez lui. On étendit le drogué sur un vieux matelas et le Péruvien alla chercher une seringue d'une propreté douteuse et une ampoule pleine d'un liquide translucide.

Frejolito s'acquitta de sa tâche avec l'aisance d'une infirmière expérimentée. Deux minutes plus tard, Miguelito ouvrit des yeux vitreux. Après quatre cafés, il était réveillé, comprimant son cœur avec une grimace de douleur. Absolument affolé. Les yeux saillants, tremblant de tous ses membres, il bredouillait des mots sans suite. Il fallut que Malko agite devant son nez un billet de vingt dollars – deux cent mille soles péruviens, une fortune – pour qu'il se calme.

Avec lenteur, en *quechua*, Frejolito lui expliqua ce qu'ils attendaient de lui.

Miguelito mit bien cinq minutes à réaliser. Il secoua la tête et retomba en arrière.

— Je ne me souviens plus, c'est trop loin, laissez-moi, je suis fatigué...

Couché en chien de fusil, il allait replonger dans son coma. Malko le secoua et lui cria à l'oreille :

— Je te donne deux cents dollars si tu me mènes là-bas...

Il sortit les billets de sa poche et les lui mit sous le nez. Miguelito ouvrit l'œil, incrédule, puis balbutia :

— Je ne peux pas marcher. Et puis je ne me souviens plus...

— Nous avons une voiture, mentit Malko.

La tête entre les mains, Miguelito contemplait les billets. Hébété, il demanda plaintivement !

— Frejolito, donne-moi une cigarette, je te paierai après.

Avec une célérité suspecte, Frejolito extirpa de sa saharienne une cigarette brunâtre qu'il retira au drogué après quelques bouffées. Miguelito allait mieux. Il fit craquer les billets entre ses doigts.

— C'est beaucoup, murmura Frejolito avec un regard d'envie.

— *Vamos*, dit Miguelito, je vais essayer. C'est près de la route de Monzon.

Malko se tourna vers le vieux.

— Trouvez un taxi. Vite.

Ils perdraient du temps en allant récupérer la Range. Et autant prendre quelqu'un qui connaissait le pays.

— Un taxi, mais il ne...

— Débrouillez-vous, sinon...

Dompté, Frejolito disparut. Malko l'entendit discuter avec un gosse qui fila à toutes jambes. Miguelito grattait son torse squelettique, écoutant la salsa tropicale sortant de la radio.

Pourvu qu'il ne retombe pas dans sa torpeur.

— Tu te souviens, maintenant ? demanda Malko.

Le jeune drogué eut un geste vague :

— *Si, si.* On tourne près du poste militaire... Sur la route de Monzon, La vallée où il y a la source, Gringoyacu (41). On voit la Cordillera Azul.

Un bruit de moteur. Le taxi était là. Frejolito surgit.

— Il veut cent dollars. À cause de l'heure et de l'endroit.

— D'accord, dit Malko, allons-y.

Le chauffeur, chafouin, leur jeta un regard surpris. Il n'y avait pas beaucoup d'étrangers qui partaient se promener la nuit dans la jungle. Entre les *Senderos* et les *Narcos*... Malko monta à l'arrière de la vieille Dodge noire avec Frejolito. Ils sortirent de la ville et prirent la direction de Monzon. Un kilomètre après la fin de Tingo Maria, Miguelito fit signe de tourner à droite. Une sente défoncée, encore spongieuse des pluies diluviennes. Pas une lumière, pas âme qui vive. La jungle partout.

* *

*

Une heure et demie du matin. Le chauffeur freina, brutalement pour éviter une souche qui émergeait de terre au milieu du sentier. Il se retourna.

— Je ne vais pas plus loin !

Malko plongea d'un nouveau billet de vingt dollars. Le chauffeur en maugréant contourna la souche. Un miracle qu'ils ne se soient pas définitivement embourbés. Depuis deux heures, ils tournaient dans la jungle, suivant des sentes qui se ressemblaient toutes, se terminant en impasses ou en fondrières. Tantôt, ils sinuaient le long d'une vallée, tantôt à flanc de colline. Et partout la même végétation touffue, dense, impénétrable. Ils pouvaient être passés à quelques mètres d'une piste d'atterrissage sans la voir. Par chance les nuages n'avaient pas reparu et une lune brillante éclairait le paysage presque comme en plein jour... Ils avaient traversé un village endormi, où des chiens les avaient salués d'aboiements furieux. Seul signe de vie.

Miguelito tremblant, le visage en sueur, les menait en bateau, se trompant, revenant en arrière, répétant ses indications... Malko commençait à croire qu'il avait dit n'importe quoi pour récupérer cent dollars. L'heure passait, inexorablement. Le chauffeur de taxi pétait de

trouille. Le coin était farci de *Senderos* et une voiture, la nuit, ça s'entendait de loin. Le PPK de Malko risquait d'être un peu léger en cas de mauvaise rencontre.

Soudain, le faisceau blanc d'un projecteur les éblouit. Le chauffeur stoppa net.

Une silhouette en poncho vert surgit, précédée du canon d'un fusil.

Un point d'appui militaire, avec un petit fort et un mirador.

Miguelito échangea quelques mots en *quechua* avec le soldat, puis se retourna vers Malko, le regard allumé.

— Je sais, maintenant, c'est tout près !

Le chauffeur discutait à voix basse avec la sentinelle. Celui-ci réclamait un dollar ou des cigarettes pour les laisser passer, ne comprenant pas ce qu'ils faisaient là. Malko donna cinq dollars et ils repartirent. Le drogué ne tenait plus en place.

— Tout droit ! Tout droit ! répétait-il.

Soudain, les cahots cessèrent presque entièrement. La jungle était toujours aussi épaisse mais on aurait dit qu'un bulldozer avait aplani la piste.

Ils débouchèrent brusquement sur un espace découvert, une petite vallée entre deux collines, sous le clair de lune.

— Stop ! cria Miguelito.

Il jaillit dehors et, en boitillant, commença à explorer les touffes de bambous, les bouquets de fougères géantes jusqu'à ce qu'il tombe sur le début d'un sentier.

Il claudiquait si vite que Malko eut presque du mal à le suivre. Par précaution, il avait empoché les clefs du taxi... Inutile de rentrer à pied.

Ils parcoururent ainsi cinq cents mètres puis le sentier se termina, débouchant sur un tumulus noirâtre. En s'approchant, Malko reconnut des fûts d'essence empilés, il distingua un peu plus loin une piste d'envol improvisée ; tracée au bulldozer, balisée par de vieux fûts. À cent mètres une manche à air pendait, immobile. Le « runway » devait mesurer trois cents mètres. Malko continua et, au bout de la piste, à droite, sous une bâche, découvrit ce qu'il cherchait.

Un avion. Un Piper Comanche invisible du ciel. Même pas gardé.

Frejolito le tira par la manche.

— *Señor*, il ne faut pas rester, c'est dangereux. Peut-être ils ont entendu la voiture.

Pour une fois, il avait raison. Miguelito, très excité, se mit à courir autour de l'avion. Il fallut l'en arracher et ils repartirent par le même chemin. Le chauffeur démarra comme s'il avait le diable à ses trousses. Malko, mentalement, notait la topographie, les croisements. Pour revenir, cela alla beaucoup plus vite. Il n'y avait guère que vingt kilomètres jusqu'à Tingo Maria.

Plus un chat dans les rues. Le chauffeur claquait presque des dents. Il entreprit Frejolito d'une voix geignarde, en *quechua*, avec des regards en coin pour Malko.

— Que veut-il ? demanda celui-ci.

— Il dit que si Jésus Herrero apprend qu'il nous a conduits là-bas, il le tuera avec toute sa famille.

— Ce n'est pas moi qui irai le dire, fit remarquer Malko. Il a gagné cent dollars pour une course, ce n'est pas mal. À moins qu'il n'ait pas confiance en vous...

— *Claro que si !* fit Frejolito. Si je parlais, il me tuerait aussi...

— Alors ?

Frejolito glissa un coup d'œil vers Miguelito qui, aux anges, serrait ses billets en rêvant au monumental « trip » qu'il allait s'offrir.

— Lui... Il dit qu'avec un type comme ça, on ne peut être sûrs de rien. Qu'il vaudrait mieux...

Plus immonde, c'était difficile.

Malko prit le vieux Péruvien par le col de sa saharienne qui se déchira.

— Si j'apprenais qu'il lui est arrivé quelque chose, dit-il, je vous mets deux balles dans la tête. *Entiende ?*

— *Si, si*, bredouilla Frejolito.

Miguelito, indifférent, s'enfonça dans l'obscurité, serrant ses billets comme s'ils allaient s'envoler.

Malko remonta dans le taxi. Tandis qu'il cahotait en direction du camp militaire, il se dit qu'il ne lui restait que quelques heures pour mener sa mission à bien. Avec seulement quatre hommes et sans préparation.

Les étoiles brillaient toujours dans le ciel. La journée serait splendide.

Contre Jésus Herrero et toute sa puissance, il ne disposait que d'un seul atout : la surprise.

Sauf si Frejolito repartait dans la jungle avertir le *Narco*, ce qui n'était pas impossible.

Une fois de plus, il allait jouer sa vie à pile ou face.

La sentinelle en poncho vert sortit de son buisson puis baissa aussitôt son arme, reconnaissant Malko. Le taxi n'avait pas voulu venir jusqu'à la zone militaire et il avait dû patauger pendant trois cents mètres. La lune commençait à baisser sur l'horizon, mais la nuit était toujours aussi claire.

Il pénétra dans la villa du colonel et monta directement au premier. Les gorilles de John Cummings dormaient sur des matelas à même le sol. *Loco* Francisco se réveilla en sursaut. À voix basse, Malko lui expliqua, moitié anglais, moitié espagnol, ce qu'ils allaient faire.

— Rendez-vous en bas dans un quart d'heure.

Les hommes de John Cummings furent prêts en quelques minutes. Croulant sous les armes et les munitions. En plus d'un Colt « 45 » automatique, chacun avait un FAL ou un riot-gun, plus des flopees de cartouches de 12 et des chargeurs pour les FAL dans de grands sacs de toile. Eux n'avaient pas d'état d'âme. Leur chef mort, ils s'étaient tout naturellement placés sous l'autorité de Malko.

Ils gagnèrent la Range. *Loco* Francisco monta à côté de Malko et les autres s'installèrent à l'arrière dans un épouvantable bruit de ferraille... Malko, en faisant démarrer la Range, eut l'impression qu'il allait réveiller tout le camp. Personne ne bougea. La sentinelle les salua au passage. Il y avait sans cesse des petits groupes qui partaient ainsi en reconnaissance. Dans l'obscurité, impossible de distinguer les uniformes des tenues paramilitaires des gorilles... La Range s'éloigna en cahotent sur le chemin totalement désert, passant devant la petite aérogare.

Les phares éclairaient d'énormes flaques d'eau et la jungle encore dégoulinante d'humidité.

Malko repassait son plan dans sa tête. Il aurait eu 1 sur 20 à une conférence d'état-major, mais il n'avait pas tellement le choix. Sinon, dans quelques heures, Manuel Guzman, le chef du Sentier Lumineux, serait loin. Mais tout allait tenir à un fil. Contre les petites armées privées des *Narcos*, les cinq hommes ne pesaient pas lourd.

Il se concentra sur la conduite. Les vingt premières minutes se passèrent sans histoire. Pas un homme, pas un véhicule. Puis il se trompa d'embranchement et se retrouva tout à coup dans un sentier marécageux, infranchissable. Marche arrière, demi-tour. Quelques coups de machette pour dégager les branches et de nouveau, les chemins zigzaguant dans la jungle qui bouchait l'horizon.

Enfin, il aperçut le mirador du poste militaire qui avait servi de repère à Miguelito, le drogué. Cette fois, la sentinelle était invisible.

Par précaution, il fit creuser à la machette un trou dans la végétation, afin de dissimuler la Range. Ensuite, ils partirent à pied, en file indienne. Malko, qui marchait en tête, avait l'estomac serré : si Frejolito l'avait dénoncé, ils seraient accueillis par des rafales de mitrailleuse...

Mais en atteignant la piste d'envol, il ne vit qu'un gros oiseau de nuit qui s'enfuit avec un cri aigu.

L'humidité était telle que tous leurs vêtements étaient trempés comme s'ils avaient pris une douche tout habillés. Il fit un grand détour pour atteindre son poste d'embuscade. À une centaine de mètres du Piper Comanche caché sous la bâche, l'est dans le dos, à cause du soleil. Pas âme qui vive.

Peu à peu les étoiles se cachèrent, laissant la place à un ciel encombré de quelques innocents cumulus blancs qui s'éclaircissait chaque instant un peu plus.

* *

*

Le soleil se leva sur la Cordillera Azul, brutalement, comme toujours sous les tropiques, dans un éblouissement mauve, rouge, orange, d'une beauté à couper le souffle.

Malko, allongé dans l'herbe, sous un bouquet de fougères géantes, examina le paysage des deux collines couvertes de jungle surplombant la vallée où il se trouvait ; rien de particulier : l'habituelle couverture de végétation tropicale, marbrée de quelques zones plus claires, là où on avait arraché les arbres pour planter de la cocaïne. Puis, il remarqua en face de lui, à flanc de colline, un périmètre entièrement défriché : une hacienda, comportant plusieurs bâtiments au toit de tôle ondulée. Une piste de latérite rouge en partait, aboutissant dans la vallée, juste à côté de l'endroit où était stationné le Piper Comanche.

Sans aucun doute la demeure de Jésus Herrero.

Il s'en trouvait à moins de cinq cents mètres à vol d'oiseau.

Il regarda autour de lui. Ses compagnons étaient invisibles, dissimulés par la végétation luxuriante. Il reporta son attention sur l'hacienda. Il y avait un peu d'animation, des gens traversaient la cour. Puis l'écho lui apporta un bruit de moteur. Quelques instants plus tard, un microbus surgit sur la piste de latérite, descendant vers la vallée.

Le véhicule disparut un moment dans les méandres de la piste, pour réapparaître, tout proche, à côté du Piper Comanche. Un homme en descendit, puis trois autres. D'après leur allure, des péons. Ils ôtèrent la bâche qui recouvrait l'appareil et entreprirent de le pousser hors de sa cachette, à l'entrée de la piste d'envol. Et là, ils se livrèrent

à un manège bizarre. Sortant des cordes du microbus, ils en attachèrent une extrémité à la roulette de queue du Comanche et l'autre à un arbre, à une vingtaine de mètres derrière. Comme pour le mettre en laisse !

Malko comprit tout à coup la raison de cette manœuvre : la piste était trop courte. De cette façon, le pilote pourrait pousser son point fixe beaucoup plus loin et se faire, en quelque sorte, catapulte, lorsqu'on couperait la corde !

Ensuite un des hommes grimpa sur l'aile, ouvrit le cockpit, s'y installa quelques instants, en ressortit et commença à inspecter l'appareil sous toutes ses coutures. Ouvrant les soutes à fret, sur le devant et derrière les moteurs, vérifiant les pneus, les gouvernes, faisant tourner l'hélice à la main. Apparemment, la bâche l'avait bien protégé des intempéries.

Satisfait, il étala une carte sur une aile et se plongea dans son examen.

Se préparant visiblement au départ.

L'hypothèse de Malko se vérifiait Manuel Guzman allait s'envoler incessamment de cette piste clandestine, piloté par celui qu'il était en train d'observer. Même avec sa puissance, Jésus Herrero ne tenait pas à garder trop longtemps un homme aussi encombrant.

Comment empêcher son départ et s'en emparer ?

Malko ignorait à combien d'adversaires il aurait affaire. La proximité de l'hacienda rendait toute action hyper-délicate. Des dizaines d'hommes pouvaient les attaquer en un clin d'œil.

Là-bas, le pilote avait replié sa carte. La Seiko-Quartz de Malko indiquait sept heures. Les trois hommes remontèrent dans le microbus, laissant le pilote. Celui-ci alluma une cigarette, appuyé à une des ailes du Comanche. Comme s'il se préparait à décoller d'un aéro-club et pas d'une piste clandestine en pleine jungle. La manche à air était immobile et, si quelques nuages commençaient à défiler, le temps était toujours superbe.

Malko se déplaça jusqu'à *Loco Francisco*.

— Rapprochons-nous de l'avion, ordonna-t-il. Il va falloir agir très vite. Neutraliser l'escorte, sans tirer si possible, et repartir avec Manuel Guzman.

Même avec un prisonnier, il ne leur faudrait qu'une dizaine de minutes pour rejoindre la Range.

Profitant de l'épaisse végétation, ils arrivèrent à une vingtaine de mètres du Piper Comanche. Juste à l'entrée de la piste, Malko précisa ses instructions. Soudain, un couinement aigu les fit sursauter. Un démarreur ! Presque aussitôt, le premier moteur du Comanche commença à tourner, puis le second. Le régime augmenta progressivement, le pilote essayait ses moteurs.

Ce qui les empêcha d'entendre le microbus qui revenait et surgit à quelques mètres d'eux. Il manœuvra, l'arrière tourné vers Malko et ses gorilles. Le conducteur descendit et ouvrit les deux portes, découvrant un matelas sur lequel était couché un homme. Une femme était assise sur des caisses, à côté de lui.

Le cœur de Malko faillit s'arrêter de battre. C'était Monica Perez en tenue de combat, une Uzi sur les genoux, ses cheveux noirs cachés par une casquette !

* *

*

Deux hommes, des revolvers au côté, sortirent à leur tour et prirent dans le microbus deux gros attachés-cases noirs posés près du matelas. Monica Perez descendit aussitôt, ne quittant pas des yeux les deux hommes. Visiblement, elle attachait une grande valeur à ce qu'ils transportaient. C'était le moment.

Malko jaillit de sa cachette, suivi des hommes de John Cummings qui braquèrent leurs armes sur le minibus, le chauffeur et Monica Perez.

— Ne bougez pas ! cria Malko pour couvrir le bruit des moteurs du Comanche.

Tournant le dos, isolé dans son cockpit, le pilote ne pouvait rien voir de la scène. Les deux gardes levèrent aussitôt les mains, laissant tomber les attachés-cases : Monica fit un geste vers son Uzi restée dans le microbus mais un des attaquante s'interposa d'une bourrade.

— Vous êtes fous ! hurla-t-elle. Qui êtes-vous ?

Sa protestation s'arrêta net : elle venait de reconnaître Malko. Avec un cri sauvage, elle se rua sur lui, griffes en avant. En un clin d'œil, elle lui infligea une balafre de l'œil au menton. Il réussit à lui immobiliser les poignets, tandis qu'elle lui crachait en plein visage.

— Assassin ! Salaud ! Tu es venu jusqu'ici...

Malko regarda avec inquiétude vers l'hacienda.

Chaque seconde comptait. Les trois hommes de Jésus Herrero étaient maintenant couchés par terre, à plat ventre, le nez dans l'herbe.

— Montez dans le microbus ! cria-t-il.

Monica Perez s'accrocha à lui.

— Salaud ! Tu vas le donner aux militaires pour qu'ils le torturent ! Il est malade, il va mourir. Tiens, regarde.

Elle l'entraîna vers le microbus. Deux des hommes de Malko y étaient déjà montés. Les deux autres veillaient sur les prisonniers. Les moteurs du Comanche rugirent : le pilote commençât son point fixe.

Malko se pencha vers l'homme étendu dans le microbus. Son teint

cireux, jaunâtre, ses orbites creuses, ses yeux brillants de fièvre, disaient clairement la gravité de son état. Manuel Guzman, l'homme le plus recherché du Pérou, était recroquevillé sur lui-même, semblant ne pas respirer. Puis, ses poumons aspirèrent l'air en sifflant et il eut une longue pause, enfin il expira. Il était apparemment en plein coma urémique. Monica prit Malko par le bras.

— Tu te souviens de la Dircote ? Tu sais ce qu'ils vont lui faire ? Si on ne le met pas sous dialyse très vite, il va mourir.

Malko revit en un flash la jeune femme écartelée sur le sommier métallique et le lieutenant arrogant lui enfonçant un tube électrique dans le vagin.

Où était la vérité ? Il y avait aussi les paysans découpés à la machette. Les femmes enceintes tuées à coups de marteau.

Monica enfonçait ses ongles dans son bras, pathétique, hystérique comme une tigresse défendant ses petits.

— Tu te souviens ? Tu te souviens ?

Il se souvenait. Le grondement des moteurs ajoutait à la tension. Il n'avait que quelques secondes pour prendre une décision. Il avait risqué sa vie pour s'emparer de cet homme et de ses secrets. Manuel Guzman respira encore une fois en sifflant.

Malko vit les deux lourds attachés-cases posés à terre et prit sa décision en une fraction de seconde. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Il avait encore toutes ses chances de filer sans attirer l'attention de l'hacienda.

— Très bien, dit-il, qu'il embarque dans l'avion. Vite !

Monica le fixa d'abord avec stupéfaction. Puis se jeta dans ses bras.

— Merci, oh, merci !

Elle se détacha aussitôt de lui et courut vers les *attachés-cases qu'elle empoigna. Malko la rejoignit et lui barra le chemin.*

— Non, dit-il, ça, je le garde.

Il eut aussitôt un fauve en face de lui. Il fallut deux des hommes de Malko pour maîtriser la jeune femme écumante.

— Je te donne la vie de ton ami, hurla-t-il pour couvrir le fracas des moteurs, à cause de ce que nous avons vécu ! Mais je suis ici pour démanteler un réseau terroriste et je le ferai. Avec ces documents, j'éviterai beaucoup de sang.

Il se tourna vers *Loco Francisco* et ses hommes :

— Portez le malade dans l'avion. Vite ! Vite !

Trois d'entre eux se précipitèrent et emportèrent le matelas. Le dernier continuait à tenir en respect les trois hommes de Jésus Herrero qui n'avaient pas la moindre envie de bouger. Malko prit les deux attachés-cases et les remit dans le minibus sous les imprécations de Monica. Francisco s'était assis sur son dos et un de ses hommes lui maintenait les jambes.

Les hommes portant Manuel Guzman avaient atteint le Comanche. Ils posèrent le matelas à terre et hissèrent le malade jusqu'au cockpit ouvert. Puis, de là, aidés par le pilote, l'installèrent sur les deux sièges arrière. Pour ce dernier, tout était normal.

Les yeux de Monica flamboyaient.

— Tu ne quitteras pas Tingo Maria ! cria-t-elle. Je te poursuivrai jusqu'à Lima s'il le faut, je t'arracherai le cœur.

Toujours le lyrisme sud-américain. Malko secoua la tête.

— Tu pars avec lui, dit-il, je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Non, glapit-elle, je veux rester pour te tuer, je t'interdis...

— Emmenez-la.

Deux hommes la traînèrent, hurlante, jusqu'à l'avion où ils l'engouffrèrent dans le cockpit la tête la première. Cette fois, le pilote réalisa qu'il y avait quelque chose de pas normal... Il baissa le régime, voulut sortir du cockpit et se trouva nez à nez avec le PPK de Malko.

— Eh, qu'est-ce qui se passe ?

Malko empêcha d'une main Monica de ressortir du cockpit et de l'autre menaça le pilote.

— Ne cherchez pas à comprendre, dit-il, décollez immédiatement ou vous ne décollerez jamais.

— Non ! Ne décollez pas ! hurla Monica. Je vais chercher Jésus.

Malko braqua le pistolet sur l'aile et cria au pilote :

— Décollez tout de suite ou je tire dans le réservoir !

Il rabattit le cockpit, enfermant Monica Perez à l'intérieur, sauta à terre et s'éloigna de quelques pas. Il aperçut à travers le Plexiglass le visage crispé de haine de la jeune femme. De nouveau, les moteurs rugirent, le Comanche parcourut quelques mètres et la corde se tendit, Malko ramassa une machette dans le microbus et demanda à *Loco* Francisco de se placer devant l'appareil, en vue du pilote.

Dès que le régime des deux moteurs lui parut à son maximum, il abaissa la machette, coupant la corde. Au même moment, Francisco faisait signe au pilote qui lâcha ses freins. Le Comanche s'élança sur la piste d'herbe, roula de plus en plus vite et décolla juste au bout de la piste.

Il vira sur la gauche pour éviter une colline, rentrant son train et prenant de l'altitude.

Malko sentit un grand poids quitter sa poitrine. Lorsque l'appareil ne fut plus qu'un petit point dans le ciel, il se retourna vers le microbus où les gorilles avaient embarqué. Seul Francisco demeurerait à terre, maintenant sous la menace de son FAL les trois hommes de Jésus Herrero.

— Laissez-les partir ! cria-t-il.

Les trois ne se le firent pas dire deux fois et s'enfuirent à toutes

jambes en direction de la piste de latérite.

Malko avait envie de sauter de joie. Il avait rempli sa mission. Les documents des deux attachés-cases étaient infiniment plus importants qu'un chef historique du Sentier Lumineux à l'agonie.

Dans une heure, il serait à Tingo Maria, sous la protection de l'armée.

Il courut vers le minibus. Au moment où il y montait, il vit Francisco changer d'expression.

— *Señor Malko*, regardez.

Malko se retourna dans la direction du bras tendu et son estomac se rétrécit d'un coup. Un véhicule fonçait vers eux, venant du chemin qu'ils étaient obligés d'emprunter pour quitter la vallée.

Une Range-Rover décapotée, bondée d'hommes armés, avec le long canon d'une mitrailleuse de « 50 ».

Jésus Herrero n'avait pas dit son dernier mot. Des flammes jaunes sortirent soudain du canon et une touffe de bambous géants se volatilisa sous l'impact des projectiles de gros calibre, tout près du microbus.

D'un coup d'épaule, Malko poussa le chauffeur et prit sa place au volant. Francisco monta en voltige, lâchant au jugé une rafale de fusil d'assaut en direction du véhicule qui les attaquait. D'une marche arrière rapide, Malko se mit à l'abri derrière le rideau de végétation. Il n'y avait que deux issues possibles : la piste qui menait à l'hacienda de Jésus Herrero et un vague sentier, parallèle à la piste d'envol, qui suivait les méandres de la vallée.

— Il y en a d'autres qui arrivent d'en haut ! cria Francisco.

La première solution était éliminée ; une Range-Rover venait de jaillir de l'hacienda avec, elle aussi, une mitrailleuse lourde.

Talonné par la première Range, Malko lança le microbus sur le sentier. Les hommes de Francisco avaient ouvert les portes arrière et vidaient des chargeurs de FAL sur leurs poursuivants. Pendant quelques minutes, Malko se dit qu'il allait leur filer entre les doigts. Et puis, brutalement le sol devint spongieux, le microbus dérapa, se mit en travers, rebondit sur un bouquet de bambous géants et s'arrêta définitivement, les roues motrices embourbées jusqu'au moyeu.

Malko sauta à terre. À pied, ils n'avaient aucune chance d'échapper. Déjà, *Loco* Francisco et ses hommes se déployaient autour du microbus immobilisé.

Baroud d'honneur. On ne lutte pas avec des FAL contre des mitrailleuses lourdes. De nouveau, une rafale de « 50 » déchiqueta un pan de végétation, non loin du microbus. Un projectile pulvérisa le pare-brise.

C'est à ce moment précis que Malko entendit le vlouf-vlouf-vlouf caractéristique d'un hélicoptère. Il leva les yeux mais le ciel était absolument vide. Une nouvelle rafale le fit s'abriter derrière un gros arbre. Le bruit continuait à se rapprocher. Et soudain, une grosse machine verdâtre jaillit de derrière une colline.

Un hélicoptère lourd MI 6 !

Il traversa la vallée, venant vers eux, les assourdissant du hurlement de ses deux turbines et Malko put lire distinctement sur son flanc ; « Fuerza Aero de Peru ».

L'appareil monta presque jusqu'à l'hacienda puis redescendit et se laissa tomber comme une pierre dans un espace découvert, juste entre la première Range et le microbus. Des soldats sautèrent de la porte arrière, se déployant aussitôt Malko se redressa. Plus un seul coup de feu. Que signifiait cette intervention providentielle ?

Les rotors continuaient à tourner. Un militaire avec des Ray-Ban se mit à courir dans sa direction. Lorsqu'il se rapprocha, il reconnut le

colonel Vialobos !

L'officier péruvien arriva près de lui, essoufflé, bientôt rejoint par un groupe de protection.

— Venez vite ! cria-t-il à Malko. Nous vous emmenons.

Ce n'était vraiment pas le moment de discuter. Malko empoigna les deux attaché-cases dans le micro-bus et suivit l'officier, avec Francisco et ses hommes. Plusieurs soldats étaient en position autour du MI.6 dont les deux canons faisaient face à la « 50 » muette de la Range de Jésus Herrero. En quelques instants, tout le monde fut à bord. Les turbines hurlèrent et le lourd appareil commença à s'élever.

— Ils ne vont pas nous tirer dessus ? cria Malko à l'oreille du colonel Vialobos.

— Non, ça, ils n'oseront pas !

Déjà le MI.6 grimpait comme un ascenseur, sautait une crête et redescendait dans la vallée voisine. Hors d'atteinte des « 50 » de Jésus Herrero. Toute l'opération de sauvetage n'avait pas pris cinq minutes. C'était bien la première fois que Malko devrait la vie aux ingénieurs soviétiques : le MI 6 était fabriqué en URSS.

— Que s'est-il passé ? demanda Malko.

Le colonel Vialobos ôta ses Ray-Ban.

— J'ai reçu des ordres ce matin, à l'aube. Venant de très haut. Apparemment le général San Martin a été très actif. Comme il connaît intimement le Président... Où est Manuel Guzman ?

— Parti, dit Malko, je vous expliquerai, mais j'ai tous ses documents sur le Sentier Lumineux. Comment m'avez-vous retrouvé ?

— J'avais décidé de commencer par l'hacienda de Jésus Herrero. Afin de le prévenir. Nous vous avons repéré au sol et le pilote a intercepté les messages radio échangés entre Herrero et ses hommes. Ils avaient ordre de vous tuer sur place.

Pas vraiment surprenant.

La jungle défilait en dessous d'eux. Après cette nuit blanche et mouvementée, Malko était épuisé. Il vit surgir avec plaisir le terrain de Tingo Maria. Des fusiliers de l'Armée de l'Air avaient déjà pris position autour du point d'atterrissage de l'hélicoptère. C'est entre deux haies de Kalachnikov que leur petit groupe gagna un véhicule blindé.

— L'avion de Lima arrivera à deux heures dix, annonça le colonel Vialobos. Jusque-là, vous êtes sous ma protection.

* *

*

L'Indienne sauta de son hamac et se précipita vers Malko avec de petits cris de bête. Comme un animal qui s'est cru abandonné.

Toujours sans un mot, elle le déshabilla, le traîna sous la douche. Puis, à peine sec, elle vint se frotter contre lui. Avant même qu'il l'ait touchée, elle était humide et ouverte. Malgré son épuisement, Malko ne put résister à cette tornade. L'Indienne plongeait dans sa gorge le membre qu'elle secouait à deux mains, prise d'une frénésie de jouissance en apparence insatiable. Agenouillée entre ses jambes, elle s'enfonça le sexe tendu dans le ventre. Elle se mit à jouir presque aussitôt et Malko lâcha un flot de sève retenu jusque-là par la tension nerveuse. L'Indienne s'abattit sur lui et demeura là, foudroyée.

Il s'endormit, recru de fatigue. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un peu plus tard, l'Indienne était accroupie au pied du lit. À deux mains, elle enfonçait en elle une banane verte, ses grands yeux noirs fixés sur lui.

Voyant qu'il était réveillé, elle jeta le fruit et s'approcha. À peine l'eut-elle attrapé que son membre se redressa. Elle continua jusqu'à ce qu'il la pénétre, allongée sur le dos, les jambes ouvertes, les talons sous les fesses, afin de mieux l'accueillir.

C'était fou. Elle semblait ne jamais vouloir s'arrêter.

Qu'allait-il en faire ? Il ne pouvait quand même pas la ramener à Lima. Il essaya de lui parler en espagnol, mais elle ne répondait pas. De guerre lasse, il reprit une tenue décente et alla chercher *Loco* Francisco.

— Expliquez-lui que je ne peux pas l'emmener à Lima, dit-il. Que veut-elle faire ?

L'Indienne attendait, assise en tailleur sur le lit, ses longs cheveux noirs répandus sur ses épaules, le regard toujours immobile et impénétrable. Francisco lui parla longuement en *quechua*. Elle ne manifesta aucune émotion. Finalement, elle laissa tomber quelques mots.

— Elle désire retourner chez elle, à Pucallpa, dit-il. Elle voudrait qu'on la conduise à l'autobus qui part de Tingo Maria. Il y en a un à midi, tous les jours.

— Je vais y aller, dit Malko. Prévenez le colonel Vialobos.

* *

*

La Toyota où se trouvaient Malko et l'Indienne était précédée d'un 4 x 4 rempli de soldats. Derrière, roulait la Range avec Francisco et ses hommes... Ils remontèrent la grande rue de Tingo Maria jusqu'à l'arrêt des bus. Une demi-douzaine de véhicules démantelés, peinturlurés, rapiécés, de guingois, étaient en train de charger des passagers.

Malko prit dans sa poche une liasse de billets de cent dollars et les mit dans le sac de l'Indienne. Elle les regarda, ne sourit pas, ne remercia pas. D'elle-même, elle descendit de la voiture, monta dans

l'autobus, s'assit. Alors seulement, à travers la vitre, elle posa sur Malko un regard intense et fixe, brûlant et désespéré. Jusqu'à ce que le bus s'ébranle dans un nuage de fumée bleue, elle ne cilla pas.

Puis, son image s'effaça comme le bus s'éloignait. Malko regarda le véhicule disparaître, troublé, puis s'ébroua mentalement. Lorsque deux vies trop différentes se croisaient c'était ainsi.

Il lui restait deux heures à tuer avant son départ. Il pensa soudain à quelque chose de désagréable et s'adressa à Francisco :

— Essayez de savoir si on a vu Miguelito ce matin.

Francisco s'enfonça dans une des ruelles qui menaient à « Chicago ». Il réapparut vingt minutes plus tard.

— Personne ne l'a vu, annonça-t-il, mais...

— Venez avec moi, dit Malko.

Suivi de Francisco et de ses hommes, il gagna le sentier boueux parallèle à la rue principale et de là, le bois où s'abritaient les drogués. Il erra un bon quart d'heure, passant près d'une douzaine de « bauges » avant de retrouver le châlit et la bâche qui composaient le refuge de Miguelito.

Miguelito était bien là. Allongé sur le dos. Une nuée de mouches tournait autour d'une plaie affreuse qui ouvrait son cou pratiquement d'une oreille à l'autre. Un coup de rasoir. Le sang avait coulé sur le châlit, la chemise, haut du torse, lui faisant un épouvantable plastron rouge. On l'avait probablement assassiné pendant son sommeil.

L'estomac retourné, Malko fit demi-tour sans un mot.

* *

*

La cour de la maison de Frejolito était vide. Laissant les hommes de Francisco à la porte, Malko gagna la pièce où se trouvait habituellement le vieux Péruvien.

Il était là, assis sur sa chaise, devant une bière, le torse très droit. Sans ses lunettes. Il eut un léger sursaut lorsque Malko pénétra dans la pièce et se rassit aussitôt en voyant le PPK au bout de son bras.

Malko s'approcha et le fixa. Il avait horreur de tuer, mais il avait l'impression qu'en supprimant cette ordure de Frejolito, il vengerait un peu toutes les injustices et les horreurs de ce pays pourri.

— Miguelito, dit-il, il ne fallait pas.

Frejolito ne répondit pas. Sa main droite serrait très fort son verre et sa gauche tremblait légèrement. Son regard glauque parut s'éteindre avant même que la balle du PPK lui fasse éclater le front.

* *

C'est une véritable petite armée qui entourait le Fokker de Aero Peru prêt à décoller. Le colonel Vialobos était monté dans l'appareil accompagner Malko, le sac de cuir bourré de dollars à la main.

— Vous serez accueilli à Lima, dit-il.

Les deux attaché-cases pleins des documents du Sentier Lumineux se trouvaient aux pieds de Malko. Ce dernier tendit la main à l'officier, repoussant le sac aux dollars vers lui.

— Merci de votre intervention, Colonel. Pour les dollars, faites-en un bon usage. Vous m'aviez dit que vous manquiez de beaucoup de choses.

Vialobos n'eut pas le temps de discuter : le Fokker allait décoller.

* *

*

Le général Pépé San Martin semblait minuscule au milieu des hommes de la Policia Militar, armés jusqu'aux dents, qui avaient envahi le tarmac dès l'atterrissage du Fokker. Il s'avança vers Malko et l'étreignit.

— Vous avez rendu un service inoubliable à mon pays ! dit-il.

Durant le court voyage, Malko avait parcouru les documents. C'était tout l'organigramme des membres de Sentier Lumineux. Les adresses, les pseudos, les planques. Tout ! De quoi porter un coup mortel à l'organisation terroriste... En plus, les services péruviens seraient crédités de ce succès...

Le général San Martin lui-même, bien qu'en retraite, allait veiller sur l'opération de démantèlement.

Malko fut conduit jusqu'à la Mercedes du général. Vingt minutes plus tard, ils arrivaient à sa villa.

C'est Katia qui les accueillit, les yeux brillants. Moulée dans une jupe longue et étroite qui mettait en valeur son incroyable chute de reins, sa poitrine libre sous son chemisier.

Elle adressa un sourire équivoque et resplendissant à Malko et passa son bras sous le sien, l'appuyant à son sein tiède.

— Ce que vous avez fait est fantastique ! murmura-t-elle.

— Merci, dit Malko.

— Je voudrais que tu m'emmènes dîner, ce soir, dit-elle à voix basse.

Malko la toisa, amusé.

— Katia, je n'aime pas beaucoup le supplice de Tantale.

Une lueur déçue passa dans les yeux sombres de Katia.

— Bien, dit-elle, je comprends.

Ils se quittèrent en haut de l'escalier, lorsque Malko pénétra dans le bureau de son père.

* *

*

Il était dix heures du soir. Malko n'en pouvait plus. Avec le général San Martin, il avait passé en revue les documents de Manuel Gozman. La Direction National de Intelligencia, sur un mandat spécial du Président, mettait en route une gigantesque opération anti-Sentier Lumineux. Avec la collaboration de la Guardia Civil, de la PIP et des Services de Renseignements des trois armes. Ivre de fatigue, Malko s'écroula dans la Mercedes qui le ramenait au *El Condado*.

À peine eut-il poussé la porte de sa suite qu'il s'arrêta.

Katia était là, assise dans un fauteuil, les jambes croisées. L'expression de ses yeux sombres expédia une décharge d'adrénaline dans les artères de Malko.

— Je ne suis pas venue dîner, dit-elle.

Elle se leva et commença à défaire les boutons de son chemisier. Malko l'observait, troublé et méfiant. Il l'avait déjà vue dans ce numéro. Il eut quand même un choc en retrouvant les seins magnifiques. Avec le même calme, Katia continua avec les boutons de sa jupe super-moulante. Celle-ci tomba à terre. Il ne lui restait qu'un slip minuscule qui chevauchait sa fabuleuse chute de reins et ses escarpins.

Ils se toisèrent du regard. Celui de Katia brûlait d'une flamme ambiguë.

— C'est moi qui dois aller te chercher ! gronda-t-elle.

Elle arracha son slip et le jeta dans sa direction. Cette fois, Malko bougea.

Les yeux clos, Katia respirait à petits coups, rythmant de brefs soupirs leur étreinte. Le miel coulait d'elle, révélant mieux que des mots ce qu'elle éprouvait. Lorsqu'elle sentit Malko s'interrompre, se retirer, elle ouvrit les yeux avec un regard interrogateur. Doucement, il la fit rouler sur le ventre et contempla longuement ses reins incroyablement cambrés. Katia tourna la tête vers lui, murmura d'une voix alanguie et rieuse.

— Salaud ! J'étais sûre que c'était ça que tu voulais.

Son rire s'interrompit sur un léger cri, qui se transforma progressivement en feulement rauque et rythmé. Savourant cette sensation exquise, Malko se dit qu'il n'y avait de bonne victoire qu'une victoire totale.

Achevé d'imprimé sur les presses de
BUSSIÈRE
GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en août 2008

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116
Paris Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. : 81256. —
Dépôt légal : septembre 2008.
Imprimé en France

-
- 1 : Central Intelligence Agency.
 - 2 : Les Américains chez eux. Vive la lutte Année. Liberté pour le Peuple.
 - 3 : Marchands ambulants.
 - 4 : Dirección contra el terrorismo. Équivalent de la DST française. Branche de la PIP (Police de Investigaciones del Perú).
 - 5 : Monnaie péruvienne. 8500 soles = 1 dollar.
 - 6 : Trafiquants de cocaïne.
 - 7 : Métisse d'Indien.
 - 8 : Jeunes villages.
 - 9 : Les terroristes.
 - 10 : Patates douces.
 - 11 : Boisson traditionnelle péruvienne à base de pisco, l'eau-de-vie locale.
 - 12 : Indienne.
 - 13 : Voir La Veuve de l'Ayatollah, SAS n° 78.
 - 14 : Honorable correspondant.
 - 15 : Agent clandestin vivant cependant au grand jour.
 - 16 : S'en emparer.
 - 17 : Pari audacieux.
 - 18 : Chant d'amour inca.
 - 19 : Dites, Monsieur, vous êtes bien Monsieur Linge?
 - 20 : Pédé.
 - 21 : Pâte faite avec des feuilles de coca, avec laquelle on prépare le chlorhydrate de cocaïne.
 - 22 : Cocaïne mélangée à des impuretés.
 - 23 : Dans la quatrième quadra de la rue Ricardo Bertus, sous l'horloge. Dans le Rimac. A six heures de l'après-midi.
 - 24 : Ordure.
 - 25 : Fille.
 - 26 : Policía de Investigaciones del Perú.
 - 27 : Ivrogne.
 - 28 : Voir : *l'Ange de Montevideo*. SAS n° 31.
 - 29 : Sale.
 - 30 : La moucharde.
 - 31 : Littéralement. Tête noire - collaborateur.
 - 32 : Non, tu es très gros !
 - 33 : Pas de problème. En chébran : Pas de lézard.
 - 34 : Mal d'altitude.
 - 35 : Alcool de maïs.
 - 36 : Semoule de maïs, porc, piment, dans une feuille de banane.
 - 37 : Seigneur en quechua
 - 38 : Francisco le fou.
 - 39 : Erreur.
 - 40 : Taxi collectif.
 - 41 : L'eau du gringo.